



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

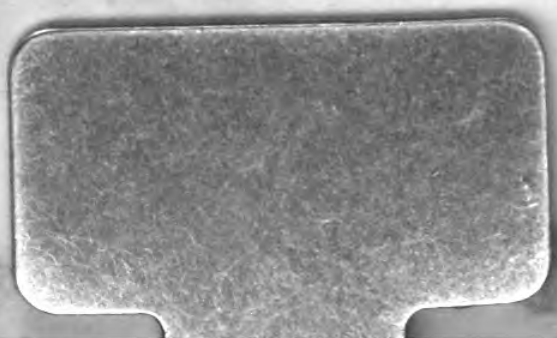


2.1.

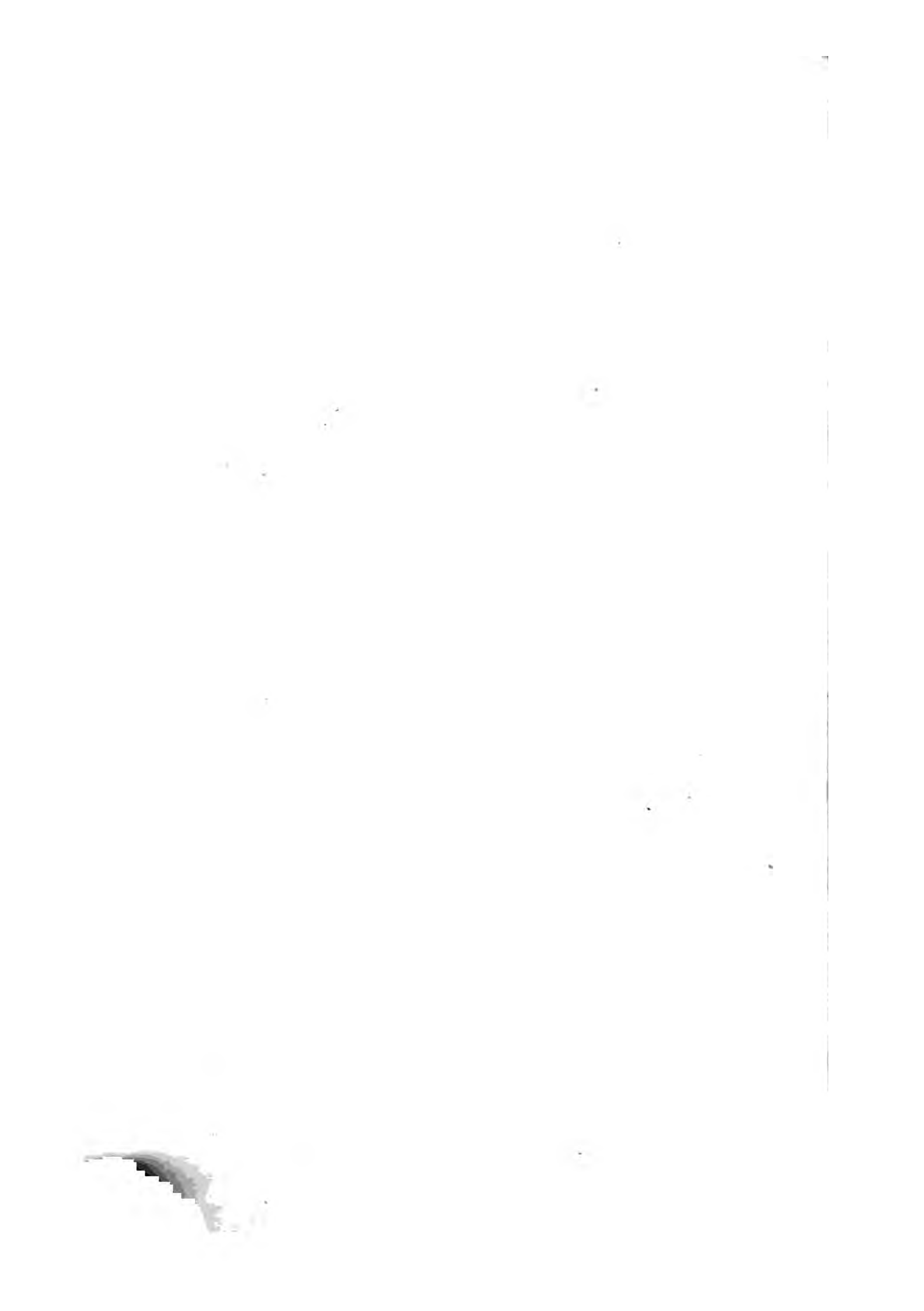
~~UNS. 132 ADDS. B. 1~~

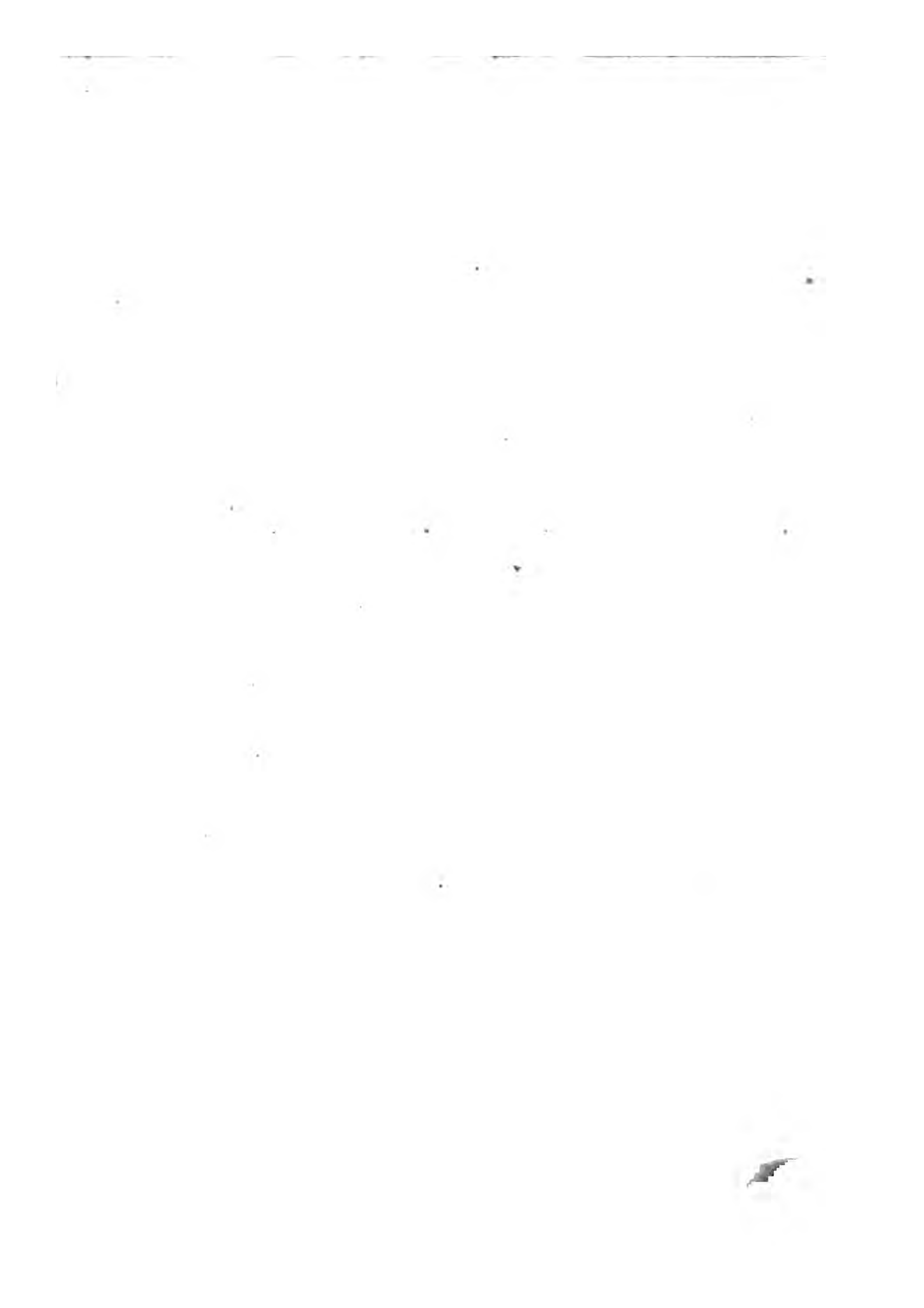


Vet. Fr. III A. 895



COOKE
WARW







ZIZINE,

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

On retrouve un ami, son épouse, une amante ;
Mais un vertueux père est un bien précieux
Qu'on ne tient qu'une fois de la bonté des dieux.
— *Hamlet, Ducis.*



TOME PREMIER.



Bruxelles.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

—
1837



ZIZINE.

CHAPITRE PREMIER.

L'OURS DE CHATEAU-THIERRY.

Je n'ai pas besoin de vous dire que Château-Thierry est une jolie petite ville située sur la rive droite de la Marne , à vingt lieues de Paris environ ; qu'elle s'élève en amphithéâtre sur les bords de la rivière ; que de nombreux bateaux, qui passent incessamment devant ses murs pour aller approvisionner Paris , lui donnent de la gaieté et l'aspect d'une ville très-commerçante ;

enfin , que c'est la patrie du célèbre fabuliste , Jean de La Fontaine , qui cachait son esprit sous un air bête , bien différent en cela de nos écrivains modernes. Vous savez tous cela aussi bien que moi , et, dans le cas où vous ne le sauriez pas , un dictionnaire géographique vous l'apprendrait.

Ce que vous n'êtes pas obligé de connaître , c'est la société de Château-Thierry ; mais si vous avez habité une petite ville de province , il vous est facile de vous en faire une idée : le tableau est , à peu de chose près , le même partout. On y est curieux , bavard , médisant ; les gens nobles , quand il y en a , ne se voient qu'entre eux ; les autorités n'invitent que les gens riches , la haute bourgeoisie qui forme la seconde classe ; la dernière se compose des petites gens , des artisans , des prolétaires (mot qui fait fortune depuis quelques années) ; et chacune de ces classes se tient serrée , séparée , envieuse l'une de l'autre et enchantée lorsqu'il court une histoire , un caquet qui permet aux calomnies d'aller grand train. Enfin l'aristocratie y règne avec tant de force , que dans la rue deux voisins ne se salueront pas s'ils ne sont point admis dans les mêmes réunions. Le noble penserait déroger en saluant le bourgeois , et celui-ci craindrait de se compromettre en cau-

sant avec le prolétaire. Vous devez en convenir, c'est bien là le monde d'une petite ville; j'en sais même quelques grandes, tout proche de Paris, où l'on est bien aussi ridicule, où il y a le quartier de la haute société, comme Paris a son faubourg Saint-Germain.

Cette pauvre aristocratie que l'on a voulu anéantir, saper dans sa base, que l'on a mise en accusation, puis tournée en ridicule, on a beau faire on la retrouve toujours, elle est dans le palais comme dans la mansarde; elle existe à la ville comme au village: on peut abolir le mot, mais on ne saurait détruire la chose.

Si dans le salon d'un duc ou d'un marquis elle vous semble régner en despote, vous la retrouverez également chez le banquier, où le gros capitaliste regarde avec dédain le petit négociant, où la femme de l'agent de change veut que sa toilette écrase celle de la femme du courtier en marchandises; vous la verrez encore dans le salon de ce bourgeois, où le chef de bureau prend un ton protecteur avec le simple commis, où l'épouse d'un entrepreneur ne veut pas causer avec la femme d'un artiste; entre marchands, celui qui vend en magasin regardera d'un air dédaigneux le petit boutiquier; entre artisans, celui qui a un habit neuf et de l'argent dans ses poches voudra im-

poser sa loi et qu'on l'écoute comme un oracle ; enfin il n'est pas jusque chez notre portière où l'aristocratie ne se glisse : la cuisinière du premier étage , et qui a quatre cents francs d'appointements , voudra avoir la meilleure place près du poêle ; quand elle arrive , chacun se dérange avec respect , et la femme de ménage du cinquième est souvent obligée de causer debout , parce que les cordons bleus ne lui offrent pas un siège. Et il y aura toujours chez les hommes ce besoin de commander , de se pousser , d'avancer : s'il en est qui restent en arrière , c'est qu'ils ne peuvent faire autrement , faute de courage et de capacité. Quant à cette égalité dont on parle tant , je ne l'ai trouvée nulle part. Ah ! si pourtant , dans les *omnibus*... et encore les gros y écrasent-ils les petits.

Revenons à Château-Thierry et entrons dans le salon de madame Blanmignon. C'est une riche propriétaire qui voit ce qu'il y a de mieux dans la ville. Madame Blanmignon est veuve d'un avoué qui a été député de son département ; elle jouit de quinze mille francs de revenu ; elle a quarante-neuf ans , mais comme elle a aussi les cheveux teints , les sourcils teints , les joues peintes et les lèvres pommadées , il est assez difficile de deviner au juste son âge. Il y

a des personnes qui lui donnent soixante ans , d'autres qui ne lui en croient que trente. Le fait est que madame Blanmignon a l'air d'une aquarelle très-vigoureuse de tons.

Le salon est grand et meublé avec élégance ; je n'ai pas besoin de vous dire qu'il y a un piano. Désormais un salon sans piano c'est une jolie femme sans corset.

Mais les sièges sont rangés en cercle devant la cheminée ; les dames et les demoiselles sont assises ; les hommes sont debout ou appuyés sur les chaises de ces dames ; il y a là de drôles de figures ; il y en a de jolies. Les modes sont celles de Paris , elles y sont même suivies avec plus de rigueur que dans la capitale , mais elles n'y sont pas portées avec cette grâce , cette coquetterie et cette aimable désinvolture qu'on ne trouve qu'à Paris. Là règnent l'étiquette , la cérémonie et tout son ennuyeux cortège. Les hommes parlent à demi-voix et ne rient que du bout des lèvres , les dames se toisent , s'inspectent et ne rient pas du tout ; les jeunes personnes n'osent pas se permettre de dire un mot sans l'autorisation de leur maman , et , au milieu de tout cela , madame Blanmignon sourit , salue , fait asseoir , offre un tabouret pour mettre sous les pieds , ce qui amène toujours une discussion de cinq minutes.

« Je ne le prendrai pas , madame. — Oh ! si, je vous en prie. — Je n'en ai nul besoin... — C'est égal , vous serez mieux. — Votre tapis est déjà si doux. — Je veux que vous mettiez vos pieds sur ce tabouret... — En vérité, madame Blanmignon , vous me gêtez , je suis confuse... — On ne saurait , madame , prendre trop de soin de vous... Là... mettez vos pieds... est-il assez haut? — Il est parfait. »

D'après cet échantillon de conversation pour un tabouret , vous devez penser qu'un sujet intéressant doit occuper toute la soirée. C'est ce qui paraissait s'annoncer dans un groupe d'hommes qui causaient avec feu dans un coin du salon. Madame Blanmignon , voulant que le plaisir devînt général , se permit alors d'élever la voix en disant :

« Eh ! mon Dieu , messieurs , comme vous voilà tous... causant avec chaleur ! Ne pouvez-vous nous faire part de ce qui vous occupe si fort?... Je pense que les dames peuvent , sans être indiscrètes , demander le sujet que vous traitez... Voyons , monsieur Vadevant , c'est vous qui portiez la parole tout à l'heure... c'est vous qui allez nous dire ce dont il s'agit. »

M. Vadevant est un homme entre deux âges , de petite taille , mais qui serait assez bien tourné , si son abdomen ne menaçait déjà de

s'écarter des règles de la proportion. Sa figure est positivement celle d'un poupard bien frais, bien rose, et qu'un enfant serait enchanté d'embrasser. M. Vadevant a toujours le sourire sur les lèvres, mais c'est un sourire tant soit peu moqueur; et ses yeux petits, mais assez vifs, brillent sans cesse d'une expression de curiosité qui semble vouloir percer dans votre âme, dans votre pensée, ou tout au moins dans votre poche.

Fils d'un riche négociant de Troyes, M. Vadevant s'était trouvé, à la mort de son père, possesseur d'une jolie fortune. Il avait voulu l'augmenter par des spéculations, et il s'était pour cela rendu à Paris, où il avait mis de l'argent dans des assurances, dans des raffineries de betteraves, et jusque dans des inodores. Mais le jeune Vadevant n'avait pas été heureux dans ses entreprises. Son esprit curieux et moqueur ne l'avait pas servi dans la capitale, où il avait rencontré des gens plus fins que lui. Après avoir passé une douzaine d'années à Paris, et avoir perdu les deux tiers de sa fortune, M. Vadevant avait senti qu'il était temps de s'arrêter, et il était venu se fixer à Château-Thierry, où, avec cinq mille francs de rente qui lui restaient encore, il pouvait faire figure et être reçu dans les principales réunions.

Ajoutez à cela qu'il était garçon, position bien précieuse en province, où toutes les demoiselles rêvent mariage, et où, par conséquent, elles regardent les célibataires d'une façon très-provoquante.

Interpellé par madame Blanmignon, M. Vadevant se tourne vers les dames, sourit de manière à montrer ses trente-deux dents qui sont blanches et fort soignées, puis se balance sur ses hanches en répondant :

« Mon Dieu ! mesdames, l'objet qui nous occupe le mérite peut-être fort peu.. Nous parlions de l'ours... eh eh eh!.. vous savez, l'ours... »

Ici les éclats recommencent ; les dames y prennent part ; une seule s'écrie : « Qu'est-ce que c'est donc que l'ours?... Mon Dieu ! est-ce qu'il y en a un dans la ville ? »

— Ah ! madame Dubouchet n'est pas au fait, » reprend Vadevant, « parce qu'elle a été longtemps absente de notre pays. Vous saurez, belle dame, que par l'ours nous désignons un étranger... un inconnu, qui est venu se loger, il y a près de trois ans, dans notre ville, et que, depuis ce temps, on ne connaît guère plus que le jour de son arrivée.

— En vérité!... oh ! voilà qui est bien singulier... bien curieux... — C'est M. Boullardin qui lui a donné ce sobriquet d'ours, et, en

honneur , jamais nom ne fut mieux mérité. »

M. Boullardin , grand et gros homme d'une cinquantaine d'années , et qui se croit un des beaux esprits de l'endroit , parce qu'il est employé à la mairie au bureau des naissances , murmure d'une voix rauque et caverneuse , qui a l'air d'appartenir à un ventriloque :

« Ma foi !... moi , je l'ai appelé ours... sans chercher !... j'aurais dit chameau la même chose... »

« — Est-il méchant ! est-il satirique , ce M. Boullardin ! » reprend Vadevant en se retournant , d'un air moqueur , vers le gros employé qui , très-content de ce qu'il vient de dire , se frotte les mains en regardant sa femme.

« Mais enfin , messieurs , comment est-il fait cet ours ? puisque ours il y a , » reprend madame Dubouchet ; « vous devez cependant savoir quelque chose sur sa personne... sur sa manière de vivre... mettez-moi donc au courant , moi qui ne sais rien.

« — Parlez , monsieur Vadevant , » dit la maîtresse de la maison , « c'est vous qui êtes , je crois , le plus au fait.

« — Moi... mais non... je ne sais pas plus que ces messieurs... cependant , si vous le désirez , belle dame , je vais dire ce que j'ai observé et recueilli. »

M. Vadevant entre alors dans le cercle qui se resserre. Les hommes viennent aussi l'entourer, et chacun semble disposé à écouter avec plaisir même ce qu'il sait déjà : mais l'ours était un sujet de curiosité pour tous les habitants de Château-Thierry, et chaque fois qu'il était question de lui on était tout oreilles dans l'espérance d'apprendre quelque chose de nouveau sur cet homme mystérieux.

M. Vadevant, après avoir gracieusement promené ses regards sur toutes les dames, et s'être adossé à la cheminée, commence sa narration.

« Il y a trois ans à peu près... oui, c'était en mil huit cent trente et un... et nous sommes en mil huit cent trente-quatre... Je crois que c'était également au mois de mars...

« — Non, c'était en février, » dit M. Boulardin... « toute la ville faisait des beignets... oh ! oh !... »

Et le gros monsieur se caresse le menton, enchanté de ce qu'il vient de dire.

« En février.... c'est possible.... » reprend Vadevant ; « oui, je me rappelle que je me rendis déguisé en Espagnol, au bal de monsieur le sous-préfet... bal qui fut très-brillant et où l'on servit des glaces à discrétion !... pardon, je reviens à mon ours... comme on dit au

théâtre des Variétés à Paris , dans je ne sais plus quelle pièce...

« — Dans *Pourceaugnac*, peut-être? » reprend Boullardin. « — Ah ! mon cher monsieur Boullardin !... vous faites tort à vos connaissances, vous n'ignorez pas que *Pourceaugnac* est de Molière !... »

« — Oh ! moi , je mêle tout cela... *Pourceaugnac*, *Monsieur de Crac* !... *la Dame-Blanche* !.. Je n'aime pas le spectacle , je m'y endors... ma femme aussi... n'est-ce pas , madame Boullardin ?... »

Madame répond par un signe de tête , et M. Vadevant , qui écoutait en souriant les balourdises de l'employé , reprend alors la parole :

« Je vous disais donc , madame , que c'était au mois de février 1831 ; un voyageur arriva en chaise de poste accompagné d'un homme... son domestique sans doute : ce voyageur s'informa sur-le-champ s'il y avait dans la ville une petite maison à louer. On lui en indiqua plusieurs , entre autres celle qui appartient à M. Tricot , et qui est à l'extrémité de la ville. L'étranger alla voir cette maison ; sa position , presque isolée , parut lui plaire ; sur-le-champ il loua cette demeure qui était toute meublée... il en paya une année de loyer d'avance... »

« — Paya-t-il vraiment une année d'avance ? »

dit un vieux monsieur tout maigre, à figure décharnée, et qui, assis dans un coin du salon, n'avait pas encore ouvert la bouche.

« Oui, monsieur Benoît, il paya... Oh ! j'en suis assuré ! je le sais de M. Tricot lui-même ; et, depuis ce temps, il a toujours payé fort régulièrement ses six mois d'avance... Il loue la maison 800 francs, je le sais aussi...

« — C'est donc un homme riche, que cet inconnu ? — Ah ! voilà la question : est-il riche?... et s'il a de la fortune, où l'a-t-il gagnée?... voilà ce qu'on ignore. On s'attendait à ce que le nouveau venu ferait des visites à ses voisins... aux autorités... aux notables de la ville, qu'il aurait quelques recommandations et tâcherait de se faire présenter dans nos sociétés... Pas du tout : voilà mon étranger qui s'enferme chez lui où il ne reçoit personne, qui ne sort que pour se promener hors de la ville, qui ne parle à personne, et, quand on cherche à lui adresser la parole, répond d'un ton si brusque, si sec, que l'on n'a pas envie de recommencer, parce qu'alors il faudrait se fâcher, se disputer peut-être, et vous sentez bien qu'on ne veut pas se compromettre avec un inconnu !... Si bien que le nom d'ours, que lui a donné si spirituellement M. Boullardin, lui est parfaitement appliqué.

« — Ours!... ourson!... c'est moi qui l'ai nommé, » répète M. Boullardin en regardant sa femme.

« Mais c'est donc un homme mal élevé... une brute, que cet inconnu?

« — On ne peut pas dire qu'il ait l'air d'une brute... C'est un homme qui doit avoir cinquante ans... — Oh non... — Oh si... Et plutôt davantage même... — Je gage qu'il n'en a pas quarante-huit... — Vous n'avez donc pas remarqué que ses cheveux noirs sont gris?... — Qu'est-ce que cela prouve? à vingt ans, moi, je me suis trouvé un cheveu blanc.

« — Moi, dit une petite vieille dame mise avec beaucoup de coquetterie, c'est la peur qui m'a fait blanchir... j'avais les cheveux comme du jais; mais un soir... dans la rue... un insolent ose m'insulter... me prendre... la taille... je m'évanouis, et en revenant à moi, j'étais grise!

« — Oh! dit à demi-voix M. Boullardin, si j'avais fait blanchir toutes les femmes auxquelles j'ai pris la taille et... »

Un regard sévère de son épouse fait taire l'employé, qui finit sa phrase entre ses dents.

« Notre ours, » reprend Vadevant, « n'a pas absolument mauvaise tournure... — Est-il laid? — Non... — Oh! pardonnez-moi!... il

est affreux... une figure effrayante et sinistre...
— Pas du tout, sa figure est fort belle, au contraire. — Moi, je vous dis qu'il a l'air d'un conspirateur... — C'en est peut-être un. »

« — Moi, » dit un tout jeune homme, « je ne l'ai vu qu'une fois.... et c'était la nuit, mais il m'a semblé que ses yeux brillaient comme ceux d'un chat...

« — C'est peut-être un vampire!... » dit le vieux monsieur décharné. « — Il en a plutôt l'air lui-même, » murmura Vadevant en se tournant pour rire.

« — Ah, mon Dieu! monsieur Benoît, ne nous dites pas de ces choses-là... nous ne dormirions pas de la nuit! Mais l'autorité devrait avoir les yeux sur ce monstre!...

« — Moi, » dit madame Blanmignon, « si je le rencontrais le soir, je suis certaine que j'aurais des attaques de nerfs, et pourtant je ne l'ai jamais vu... mais l'idée que je m'en fais est horrible. Un homme qui ne reçoit personne, ne va chez personne, ne parle à personne... ce doit être quelque grand criminel qui se cache.

« — Comment l'appelle-t-on? » dit madame Dubouchet, « car enfin il signe ses quittances à M. Tricot.

« — Il signe Guerreville, » dit Vadevant.

« — Guerreville... C'est singulier ! le nom est assez distingué!... — C'est sans doute un faux nom qu'il aura pris.

« — Je parie qu'il s'appelle *Abracadabra*... oh ! oh ! » dit M. Boullardin en riant bien bêtement.

« Mais savez-vous, messieurs, que c'est fort désagréable pour notre endroit qu'un individu si suspect l'ait choisi pour son refuge... Est-ce qu'on ne pourrait pas tâcher d'expulser ce monsieur de notre ville ?

« — Il est certain qu'il y fait tache , » dit Vadevant en se regardant dans la glace au-dessus de la cheminée, et se montrant ses trente-deux dents.

« L'autre jour, » dit un monsieur qui n'avait encore parlé qu'avec les autres, et qui rougit déjà parce qu'il veut dire quelque chose seul , « l'autre jour... je sortais dans l'intention de prendre l'air... et voilà que... j'ai vu... ou cru voir..., c'est-à-dire je crois que j'ai manqué de rencontrer l'inconnu... dit l'Ours.

« — C'est joli, ce que Desbouleaux vient de nous raconter ! » dit M. Vadevant, en se penchant vers une dame assez gentille et qui se mordait les lèvres pour ne pas éclater de rire. Pendant ce temps, ce monsieur qui a tant de peine à s'exprimer en public se retire bien vite

derrière d'autres personnes en essuyant deux gouttes de sueur qui tombent de son front.

Madame Dubouchet, qui n'est pas encore satisfaite de ce qu'elle vient d'apprendre, adresse de nouvelles questions à ses voisins et à M. Vadevant :

« Je ne conçois pas que l'on n'ait point su quelque chose de plus positif touchant cet homme, » dit-elle, « il faut que l'on s'y soit mal pris. Car enfin il a des domestiques... on les fait causer.

« — Impossible, madame : d'abord il n'a pour tout domestique que celui qu'il a amené avec lui. C'est une autre espèce d'ours, qui probablement veut singer son maître, un grand efflanqué qui se tient raide comme un cosaque... qui ne cause avec personne... pas même avec les bonnes du quartier, qui ne va jamais chez les marchands de vins, et dont le plus grand plaisir est de fumer, assis sur le banc de pierre qui est devant la porte de leur demeure.

« — Je gage que ce sont des républicains, » dit le vieux Benoît en frappant avec importance sur sa tabatière.

« Moi, » dit Vadevant, « je me suis cru une fois sur le point de savoir quelque chose... Le domestique était assis et fumait devant sa porte ; je passais en me promenant... Je crois

même que je passais exprès devant la maison de l'ours. En voyant le valet il me vient à l'idée un expédient assez ingénieux... Je feins, en marchant, de faire un faux pas... de me tourner le pied; puis ayant l'air de ne plus pouvoir marcher, je vais m'asseoir sur le banc, près du domestique... c'était assez adroit, qu'en pensez-vous?

« — Très-adroit... très-spirituel!... — Eh bien! mon butor, au lieu de s'empressez de m'offrir d'entrer chez son maître ou d'aller me chercher quelque secours, se leva en secouant sa pipe, et rentra dans la maison dont il ferma brutalement la porte sur lui.

« — C'est affreux! » s'écrie madame Blamignon, « c'est un trait digne d'un cannibale!

« — Et comme le proverbe dit: tel maître tel valet, j'en tire la conséquence que le maître est aussi dépourvu d'humanité que son domestique... Et puis, que signifient tous ces mystères?... On leur fait à dîner chez le pâtissier Godart; on le leur porte tous les jours... C'est le domestique qui paie le mémoire, qui donne pour boire au garçon... Dernièrement Marguerite, la cuisinière de madame Déchalard, s'y est présentée, par mon avis, et sous le prétexte qu'elle n'était pas en service, pour demander si on voulait la prendre... Le valet était appa-

remment sorti, car c'est le soi-disant M. Guerreville qui a ouvert à Marguerite. Mais si vous saviez comme il l'a reçue!... Ah! la pauvre fille s'en souviendra!... Lui laissant à peine le temps de s'expliquer, il l'a mise à la porte en se permettant même de la pousser par les épaules, parce qu'il trouvait qu'elle ne sortait pas assez vite!

« — Oh! c'est horrible!... — C'est épouvantable!

« — C'est même graveleux! » dit Boullardin en regardant sa femme.

« Maltraiter cette pauvre Marguerite... qui fait si bien les crèmes grillées!...

« — Pas si bien que ma cuisinière, » murmure le vieux Benoît.

« Messieurs, » dit madame Blanmignon, « il faut nous coaliser, nous liguier tous pour débarrasser la ville de ce vilain ours. Est-ce votre avis? »

« — Oui, oui! » disent tous les hommes en avançant la main comme pour jurer, tandis que les dames approuvent du bonnet.

« Mais que ferons-nous... quel moyen emploierons-nous pour forcer notre homme à déguerpir?... Voyons...il faut chercher...

« — Si on allait sonner du cor tous les jours sous ses fenêtres?... — Oh! cela incommo-

derait également les habitants des maisons voisines.

« — Si on jetait des pierres dans ses carreaux? » dit un jeune écolier en riant.

« — Non, ceci n'est pas permis, » dit madame Blanmignon; « il ne faut employer que des moyens licites. »

Le monsieur qui a sué à grosses gouttes, pour avoir déjà voulu dire quelque chose, avance sa tête entre un groupe en balbutiant:

« Si... on... Si... Si on... »

Tous les yeux se tournent alors vers l'orateur; il devient écarlate et va se recacher derrière les autres en murmurant :

« Non... Ça ne vaudrait rien.

« Eh ! mais, » dit M. Boullardin en poussant de gros rires, « il y a un moyen bien naturel... qui serait de déposer de vilaines choses devant sa porte... oh ! oh !

« — Ah ! fi... fi, monsieur Boullardin, où allez-vous penser à de pareilles choses !... nous ne sommes plus au carnaval... »

« — Je l'ai trouvé... Je tiens le moyen, » s'écrie Vadevant en se frappant le ventre, le front et les mains.

« — Oh ! voyons... Voyons vite ! » s'écrient-on de toutes parts en entourant le petit monsieur.

« — Eh parbleu ! un charivari !... donnons-en un à l'ours... Donnons-lui-en deux... dix , vingt , si cela est nécessaire. Ce monsieur aime le calme , la solitude , le silence ; il doit détester les charivaris ; les nôtres feront bien vite leur effet , et , lassé de les entendre , l'ours déguerpira , et ira s'établir ailleurs.

« — Bravo !... bravo !... — Parfaitement imaginé , » répète-t-on de tous côtés. « Oh ! ce M. Vadevant est un homme bien précieux , il a de l'esprit comme quatre !

« — Si c'était comme quatre de la force de Desboulleaux , cela ne prouverait pas grand'chose.

« — Eh bien , à quand le charivari , messieurs ? » demande madame Blanmignon , qui semble une des plus acharnées contre l'ours de la ville.

« — Parbleu ! ce soir même , » répond Vadevant ; « le temps est beau... nous voilà réunis , avec ces messieurs , en assez grand nombre... Pendant que ces dames vont se chauffer ou faire leur partie , nous allons donner notre premier concert en plein air , et nous reviendrons raconter à ces dames ce qui en sera résulté. Êtes-vous de mon avis , messieurs ?

« — Oui , oui ! » s'écrient la plupart des hommes. Mais M. Boullardin s'abstient de répondre ; comme employé à la mairie , il crain-

drait de se compromettre en faisant partie d'un charivari.

« Il ne s'agit plus que de se procurer les instruments nécessaires, » dit Vadevant. « Madame Blanmignon veut-elle bien mettre sa batterie de cuisine à notre disposition ?

« — Oh ! de grand cœur, messieurs ; prenez chez moi tout ce qui vous semblera bon pour abasourdir ce vilain homme, pour lui briser le tympan, afin qu'il parte bien vite...

« — Bravo ! madame Blanmignon... Je vote des félicitations à madame Blanmignon pour le patriotisme qu'elle déploie dans cette affaire... je me propose de lui faire des vers sur ce sujet... Mais d'abord aux armes ! messieurs, aux armes !...

Chacun répète le cri poussé par Vadevant, et le suit à la cuisine. Le vieux Benoît, M. Boulardin et deux autres messieurs, qui ne sont plus d'âge à faire leur partie dans un charivari, restent seuls au salon avec les dames ; mais bientôt les musiciens improvisés reviennent avec leurs instruments, et alors ce sont des éclats de rire comme depuis longtemps on ne s'en était pas permis dans le salon de madame Blanmignon.

L'un tient une casserole sur laquelle il frappe avec une écumoire ; un autre a deux fers à re-

passer dont il se sert comme de cymbales ; celui-ci frappe d'une pelle sur une pincette ; celui-là joue des castagnettes avec des morceaux d'assiettes cassées ; le timide Desboulleaux remue, comme un possédé, les chaînes d'un tournebroche qu'il a passées autour de son corps ; le jeune écolier frappe sur une poêle avec une cuiller à pot ; enfin M. Vadevant s'est emparé d'une énorme bassinoire dans laquelle il a mis des clous et de la ferraille, de manière qu'en la secouant cela produit un tintamarre infernal.

« Délicieux !... charmant ! » disent les dames ; « c'est à mettre en fuite tous les ours de Berne ! Nous aurions bien du malheur si cela ne nous délivrait pas de celui de Château-Thierry.

« — Allons, messieurs, en marche ! » dit Vadevant ; « je réclame l'honneur d'aller à votre tête et de donner le signal du charivari ; mais surtout un grand silence dans la ville jusqu'à ce que nous soyons arrivés devant la demeure de l'ours. Il faut que cela le surprenne comme la foudre... Ça fera bien plus d'effet... En avant ! »

Tous les charivaristes se disposent à suivre Vadevant, lorsque le bruit de la sonnette se fait entendre.

« Qui peut nous arriver si tard ? » dit madame Blanmignon.

« — Qui que ce soit , je réponds qu'il sera des nôtres, » dit Vadevant.

En ce moment la porte du salon s'ouvre, et la domestique annonce :

« Monsieur le docteur Jenneval. »

Un homme de trente-six ans, d'une figure agréable et spirituelle, d'une tournure élégante et distinguée, ne tarda pas à paraître; il va saluer la maîtresse de la maison et les dames, n'ayant pas encore remarqué le singulier armement de ces messieurs.

« C'est le cher docteur ! » s'écrie Vadevant.
« Oh ! j'avais bien dit que celui qui arrivait serait des nôtres!... Allons, docteur, vite ; prenez une casserole , ou tout au moins deux portemouchettes.

« — Eh, que signifient tous ces apprêts, messieurs ? » dit le docteur en examinant les objets que portaient les musiciens ; « allez-vous jouer une charade , un proverbe , une symphonie ?...

« — Mieux que cela , nous allons donner un charivari , et qui fera du bruit dans le pays!...

« — Un charivari?... — Sans doute... Allons, prenez donc un instrument, vous viendrez avec nous. — Mais encore faut-il que je sache à qui vous donnez un charivari...

« — Ah ! si vous n'arriviez pas si tard , doc-

teur, » dit madame Blanmignon, « vous seriez au fait de tout... Mais on ne peut plus vous avoir...

« — Pardon, madame, c'est que j'ai dû aller voir M. Guerreville qui était indisposé, et...

« — M. Guerreville ! » s'écrie-t-on de toutes parts : « vous venez de chez M. Guerreville... l'étranger... l'inconnu... l'ours?...

« — Oui, mesdames, » répond le docteur en souriant, « et voilà même plusieurs fois que j'y vais.

« — Oh ! c'est trop drôle, » dit Vadevant, « et c'est à lui que nous allons donner un charivari...

« — A lui?... — Oui, docteur ; car enfin c'est un fort vilain homme, n'est-ce pas?... une espèce de sauvage... très-malhonnête et dont la conduite est fort louche... un être insociable... qui met les cuisinières à la porte... qui ne salue personne dans la rue... un ours enfin !

« — Je crois que vous êtes dans l'erreur, M. Vadevant ; par le peu que j'ai vu M. Guerreville, je l'ai jugé tout différemment. On peut désirer vivre dans la solitude et ne pas avoir pour cela tous les défauts.

« — Allons, le docteur plaisante!... il badine, j'en suis sûr... Moi, j'en suis toujours pour ce que j'ai dit sur l'ours... inconnu... et

je persiste dans mon intention de lui donner un charivari... N'est-ce pas, messieurs? »

Ces messieurs, qui ne voulaient pas s'être armés pour rien d'une pincette ou d'une casserole, étaient fort disposés à suivre Vadevant, qui déjà marchait vers la porte, tenant sa bassinoire comme s'il portait un drapeau.

Le docteur les regarde en souriant et se contente de leur dire : « Je ne m'oppose pas à votre charivari, messieurs, mais je vous engage seulement à attendre quelques minutes... afin que monsieur le sous-préfet, que j'ai laissé chez M. Guérreville, ait eu le temps de le quitter... car je suppose que vous ne voudriez pas lui donner aussi un charivari. »

Il est difficile de rendre l'effet que ces mots viennent de produire ; les figures s'allongent, les fronts se plissent, plusieurs visages pâlisent ; c'est un étonnement, une stupeur générale ; ces messieurs sont restés immobiles et comme frappés de la foudre, ayant encore leur casserole ou leur chaudron en l'air.

Madame Blanmignon a éprouvé une révolution telle que ses sourcils se déteignent et qu'une de ses joues se dépouille de tout son vermillon ; elle s'efforce de se remettre, mais sa voix est fortement émue en disant au docteur :

« Est-ce bien possible?... ne vous trompez-vous pas, mon cher monsieur Jenneval? comment!... monsieur le sous-préfet va... chez cet étranger?

« — Oui, madame... j'ai l'honneur de vous répéter que je viens de les laisser ensemble; et, d'après ce que j'ai pu entendre de leur conversation, à laquelle d'ailleurs ils ne mettaient aucun mystère, il paraît que M. Guerreville et notre sous-préfet ont été autrefois fort liés... ce sont d'anciens amis... ils se sont rencontrés, par hasard, à la promenade, il y a quelques jours, se sont reconnus, et voilà comment il se fait que l'un est allé voir l'autre.

Pendant cette explication du docteur, il fallait voir les charivaristes se débarrasser furtivement de ce qu'ils avaient pris pour instrument : l'un glissait sa poêle sous un canapé, l'autre mettait sa casserole sous un fauteuil; un troisième poussait sa pincette sous le piano, celui-ci mettait les fers à repasser dans sa poche; enfin en quelques minutes ces messieurs avaient eu les mains nettes, excepté Vadevant, qui, porteur d'une énorme bassinoire, n'avait pu trouver moyen de la fourrer quelque part, et qui même n'osait pas trop la remuer, parce qu'au moindre mouvement qu'il se donnait, la ferraille qu'il avait mise dans la boîte de cuivre

faisait un bruit que chacun trouvait maintenant fort désagréable.

« C'est bien singulier!... c'est bien étonnant! » reprend madame Blanmignon; « il paraîtrait alors que nous nous sommes trompés... qu'on nous a fait de faux rapports sur ce M. Guerreville... Puisque monsieur le sous-préfet est de ses amis... et va le voir... certainement ce doit être alors un personnage fort distingué... n'est-ce pas, docteur?

« — Madame, c'est aussi mon opinion. Mandé près de M. Guerreville, parce qu'il était souffrant, je ne l'ai encore vu que cinq ou six fois, mais c'est assez pour reconnaître que c'est un homme comme il faut, qui a des connaissances, de l'esprit. A la vérité, son premier abord n'est point aimable : M. Guerreville est naturellement brusque et, je crois, emporté; je lui soupçonne ensuite un fonds de chagrin qui a pu aigrir son caractère; mais quand on le connaît un peu... quand on cause avec lui, il est facile de démêler que, sous cette apparence de sévérité, il cache une âme sensible et un cœur juste et généreux.

« — Ce pauvre homme!... vous croyez qu'il a un secret chagrin? » s'écrient plusieurs personnes.

« — Moi, je m'en étais toujours douté, » dit

madame Blanmignon ; « et, dans le fond de mon âme, je m'intéressais à lui... Car je n'ai jamais cru toutes les fables que l'on débitait sur son compte...

« —Voilà ce que c'est que de venir nous rapporter des histoires de cuisinières, » dit Boullardin en s'adressant à M. Vadevant.

Celui-ci, toujours fort embarrassé de sa bassinoire, se décide à la déposer au milieu du salon, en s'écriant :

« Si j'ai rapporté quelques propos... qui, du reste, étaient connus de tout le monde... du moins ce n'est pas moi qui me serais permis le premier de donner l'épithète d'ours à ce respectable inconnu.

Boullardin est pétrifié ; car, étant attaché à la mairie, il se croit gravement compromis pour avoir appelé ours un ami de monsieur le sous-préfet ; déjà même il se voit destitué, et il baisse les yeux, sans oser regarder sa femme ; mais tout à coup, apercevant la bassinoire, il s'écrie d'un air triomphant :

« J'ai appelé ours cet honorable étranger... je l'avoue... car il n'y a aucun mal à cela... Par ours, je n'entendais pas dire bête... j'entendais amateur de la retraite... ami du calme et de la paix... je lève la main que je n'ai jamais entendu autre chose par ours... Mais d'ailleurs

ce qui prouve manifestement que je n'eus jamais l'intention d'insulter ce monsieur, c'est que je n'ai pris aucune part au charivari projeté... j'en prends tout le monde à témoin... et j'ai toujours blâmé le charivari... oh! oh!

« — Eh, monsieur! » s'écrie Vadevant, « qui est-ce qui n'a pas vu que le charivari n'était qu'une plaisanterie... une scène que nous jouions?... qui est-ce qui peut croire que nous aurions été vraiment courir par la ville armés de batteries de cuisine?... fi donc!... moi, messieurs, je déclare que je n'aurais pas seulement pu descendre l'escalier avec cette bassinoire qui était d'une lourdeur assommante...

« — Oui, oui! » s'écrie madame Blanmignon, « ces messieurs ont voulu nous faire rire un moment, et voilà tout... Mais le docteur croira sans peine que tout ceci n'était qu'un jeu, un badinage...

« — Moi, madame, je croirai tout ce qu'on voudra, » répond le docteur en souriant d'un air tant soit peu incrédule, « et je vous assure que je ne pense déjà plus au charivari.

« — Très-bien, » s'écrie Vadevant, « n'y pensons plus... Moi, je propose une contredanse... un galop... j'offre même de chanter une romance. »

L'offre de Vadevant allait être acceptée, et

déjà il s'approchait du piano , lorsqu'un bruit de chaînes , qui part d'un coin du salon , attire l'attention de toute la société. On écoute, on se regarde ; les dames ont déjà peur ; enfin un jeune homme s'approche d'un rideau de croisée , duquel semble partir le bruit ; il le tire , et montre aux regards de la compagnie le timide M. Desboulleaux , qui s'était retiré là dans l'espérance de se dépêtrer des chaînes du tourne-broche qu'il avait passées autour de son corps , et qui n'était pas encore parvenu à s'en débarrasser.

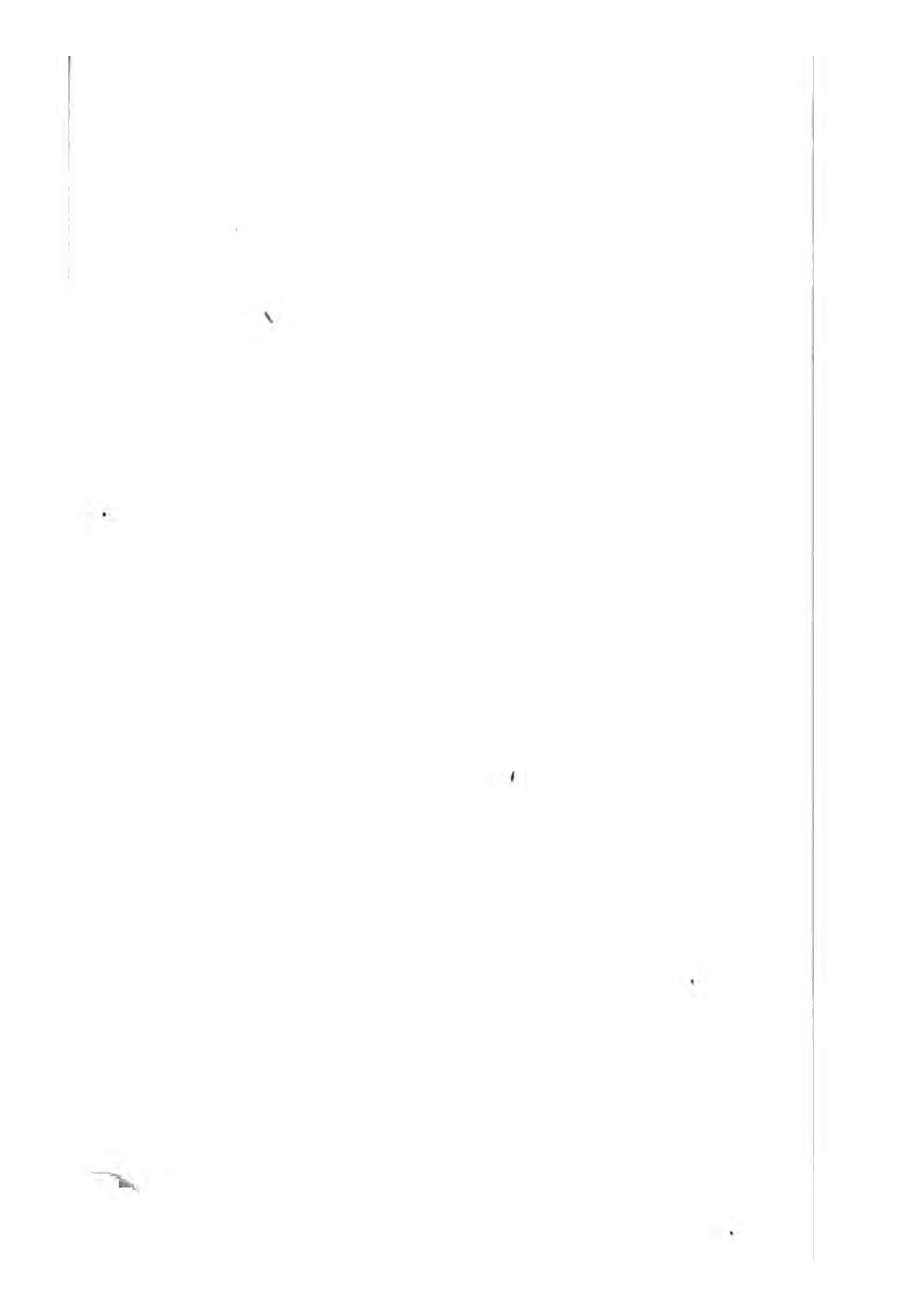
M. Desboulleaux rougit jusqu'au blanc des yeux , et s'entortille encore plus dans ses chaînes , lorsqu'il se voit l'objet de l'attention générale. Toutes les figures redeviennent sérieuses , parce qu'on voit que la situation de ce monsieur va de nouveau rappeler le charivari , et madame Blanmignon lui dit d'un ton très-sec : « Que faites-vous donc là , monsieur Desboulleaux ?... »

« — Madame..je cherchais à me débarrasser de la chaîne du tournebroche que j'avais prise pour faire plus de train... dans le charivari que... »

« — Prendre le tourne-broche et sa chaîne !... Oh ! mon Dieu ! peut-on avoir de telles idées !... voilà qui est de bien mauvais goût... Par grâce , »

monsieur Desboulleaux , reportez tout cela à ma cuisine... Je ne veux plus que l'on mette ainsi ma maison au pillage.

M. Desboulleaux traverse le salon , honteux et confus , en traînant ses chaînes après lui , comme un spectre d'Anne Radcliff ; et on pense bien qu'il ne revient pas au salon. La compagnie essaie ensuite de former une contredanse ; mais personne n'était en train de sauter : l'événement du charivari avait bouleversé tous les esprits , et on ne tarde pas à prendre congé de madame Blanmignon.



CHAPITRE II.

UNE PARTIE D'ÉCHECS.

Quinze jours environ s'étaient écoulés depuis la soirée au charivari donnée chez madame Blanmignon, soirée qui avait fait abonder les cartes de visite chez la personne que l'on appelait auparavant l'ours de Château-Thierry, et qui maintenant était nommé partout *l'illustre inconnu*.

Dans un petit salon, meublé simplement, mais ciré et frotté avec beaucoup de soin, deux personnes étaient assises devant une petite table, sur laquelle était disposé un jeu d'échecs. Il était environ deux heures de l'après-midi; un bon feu petillait dans la cheminée, près

de laquelle les joueurs d'échecs étaient assis.

L'un d'eux était un homme approchant de la cinquantaine , mais auquel on n'aurait pas donné cet âge , quoique son front soucieux et l'expression de son regard annonçassent de longues souffrances , et que ses cheveux noirs grisonnassent fortement vers les tempes. Sa taille était haute et bien prise , sa démarche habituellement noble et fière. Ses traits réguliers avaient une expression imposante , et ses yeux bruns intimidaient d'abord ; mais en le regardant longtemps on était rassuré , et la pâleur , l'air de tristesse répandu sur toute cette physionomie , devaient plutôt inspirer l'intérêt que la crainte.

Ce personnage était monsieur Guerreville , cet homme dont l'humeur misanthrope avait donné lieu à tant de conjectures ; il était enveloppé dans une riche robe de chambre ; sa tête était couverte d'un bonnet de drap , garni de fourrures , et ses pieds enfoncés dans des pantoufles également fourrées. Tout en jouant aux échecs , ses yeux se portaient assez fréquemment sur une pendule placée sur la cheminée , puis il semblait écouter si personne ne venait.

L'autre personnage était le docteur Jenneval , avec lequel nous avons déjà fait connais-

sance , et dont l'arrivée chez madame Blanmignon avait mis fin au charivari.

« Prenez garde ; votre tour est en prise , » dit le docteur , après un assez long silence et au moment où M. Guerreville s'apprêtait à jouer.

« — Ah ! c'est juste , docteur , je ne le voyais pas... Mais vous êtes généreux , vous ne voulez pas surprendre votre adversaire... Vous l'avertissez afin qu'il se défende.

« — Est-ce qu'il n'en doit pas toujours être ainsi ? un homme d'honneur attaque-t-il son ennemi avant que celui-ci soit en garde ?

« — Non , sans doute !... mais ce principe , respecté par des combattants , devrait l'être aussi dans le monde... , et on y fait tout le contraire. On agit sourdement , on intrigue. Pour faire du mal , on n'avertit pas celui auquel on tend un piège !

« — Convenez aussi qu'il y a bien des choses dont on ne pourrait pas avertir celui auquel cela porte préjudice... Tenez , par exemple.... quand on fait la cour à une jolie femme.... on n'a pas l'habitude d'en prévenir son mari... »

Le docteur riait , et semblait désirer que la réflexion fît aussi rire M. Guerreville , mais celui-ci se contente de secouer la tête , en mur-

murant : « Vous avez raison , docteur , mais alors faut-il encore se montrer tel que l'on est , ne point cacher ses goûts , ses penchants , ne point baisser les yeux près de la femme dont on aspire à faire la conquête , et affecter un jargon réservé , des principes de vertu bien sévères , lorsqu'au fond du cœur on a toutes les faiblesses humaines. Ce que je déteste le plus , c'est l'hypocrisie : il faut avouer ses défauts comme ses qualités , alors du moins , on avertit son monde , et tant pis pour celles que l'on séduit si elles s'en repentent après !... Mais il y a si peu de gens qui aiment la franchise !... Les hommes veulent être flattés , flagornés !... Les femmes veulent qu'on les adore , ou du moins qu'on le leur dise !... Tenez , docteur , il n'y a pas plus d'un mois que je vous connais , et si je n'avais pas été malade , il est probable que je ne vous aurais jamais vu , parce que je voulais vivre dans la solitude... Mais je ne me repens pas d'avoir fait votre connaissance , car je vous crois franc et loyal , et sauf un léger penchant à la plaisanterie sur les sujets les plus graves... »

Ici le docteur s'incline en souriant.

« Mais les hommes ne peuvent être parfaits !... , » reprend M. Guerreville . « Vous avez donc , je crois , tout ce qu'il faut pour

faire un ami et même un bon médecin... Si je vous dis cela, c'est que je le pense, je ne fais jamais de compliments, moi ; mais permettez-moi de vous donner un conseil... Vous le permettez, docteur ?

« — Bien mieux, je l'écouterai avec reconnaissance.

« — Oh ! avec reconnaissance ! et vous ne savez pas encore ce que je veux vous dire. Eh bien ! si vous voulez faire des progrès dans votre art, appliquez-vous surtout à lire sur les physionomies, à pénétrer les secrets de l'âme que souvent la bouche ne veut pas ou n'ose point avouer... On guérit plus par la parole que par des drogues ; quand le moral est tranquille, les maux physiques sont rarement dangereux.

« — Il y a longtemps que je sais cela ! » dit le docteur en souriant.

« — Ah !... alors je ne vous l'apprends point.

« — Par exemple, monsieur Guerreville, croyez-vous donc que je ne devine pas que la pâleur de votre visage, l'altération de vos traits proviennent plutôt d'un fonds de chagrin que d'un dérangement dans votre système économique ? Je ne vous ai point demandé vos secrets... parce que je n'ai pas l'habitude de

chercher à connaître ce qu'on veut cacher.

« — Vous avez tout aussi bien fait, docteur, car je ne vous les aurais pas dits. Non que je vous juge indigne de ma confiance, mais parce qu'il y a des choses que l'on n'aime point à dire... que l'on veut garder dans son sein, et que toutes les consolations de l'amitié ne sauraient guérir ou faire oublier !... »

En prononçant ces dernières paroles, la voix de M. Guerreville s'est graduellement affaiblie, ses regards se sont baissés vers la terre, et un profond soupir s'échappe de sa poitrine.

Un long silence s'écoule : enfin M. Guerreville passe sa main sur son front et se tourne vers le docteur en lui disant :

« Eh bien !... Nous ne jouons plus ? »

« — J'attendais que vous y fussiez mieux disposé, » répond Jenneval.

« — Ah ! vous êtes trop complaisant ! » dit le convalescent en tendant sa main au docteur.

« Je ne trouverais pas beaucoup de personnes douées de votre patience... Et au fait, c'est une ennuyeuse partie à faire que celle de quelqu'un que de tristes pensées rendent à chaque instant distrait ou maussade.

« — Elle me plaît, à moi ; pendant que vous faites vos réflexions, ne suis-je pas aussi le maître de faire les miennes ? »

« — C'est juste ; mais convenez que je fais fort bien de ne pas aller dans le monde : là on ne veut que des gens gais , aimables , causeurs , et c'est assez naturel : à quelqu'un qui viendrait dans une réunion joyeuse pour se tenir à l'écart , pousser des soupirs et ne répondre que par monosyllabes , on dirait : Vous auriez mieux fait de rester chez vous.

« — On ne le lui dirait pas , mais on le penserait. — Et on aurait raison. Échec à la reine , docteur. »

La partie continue pendant quelque temps ; enfin le docteur prononce le fatal : échec et mat.

« — Je suis vaincu , » dit M. Guerreville en repoussant la table et se rapprochant du feu.

« Cependant je crois être aussi fort que vous... Mais j'ai trop de préoccupation. Ah ! docteur , il est souvent bien difficile de se distraire. A propos , comment me trouvez-vous aujourd'hui ?

« — Mais bien... Je vous ai guéri autant que j'ai pu le faire ; car , ainsi que vous le disiez vous-même tout à l'heure , c'est l'âme aussi qu'il faudrait pouvoir traiter... Et vous voulez garder vos chagrins pour vous seul.

« — Vous connaissez-vous en physionomies , docteur ?

« — Je l'ai cru jadis... mais trop d'exemples m'ont prouvé que je n'étais encore qu'un éco-lier dans cette science. Au reste, les actions sont souvent aussi trompeuses que le visage.

« — Les actions... Voilà la première fois que j'entends dire cela. — C'est que presque toujours on juge l'action sans chercher à remonter au motif qui l'a fait commettre. Voulez-vous me permettre de vous citer deux faits historiques assez curieux et qui sont à l'appui de ce que j'avance ? — Très - volontiers ; je vous écoute. »

Le docteur rapproche aussi sa chaise du feu et commence sa narration :

« Je fus mandé , il y a quelques années , par la femme d'un ouvrier ; son mari était fort malade. Je lui donnais mes soins depuis quinze jours , j'allais régulièrement voir cet homme ; je trouvais sa femme constamment assise près de son lit , le soignant , le veillant avec un zèle qui ne se ralentissait pas d'une minute , et presque toujours les yeux mouillés de larmes. « Pauvre femme ! » me disais-je , « comme elle aime son mari ! voilà le modèle des épouses. » Cependant un soir , comme je sortais de chez mon malade , une voisine , amie de la maison , descendit avec moi et me demanda ce que je pensais de l'état de l'ouvrier. Il n'y a plus d'espoir,

lui répondis-je , cet homme ne peut pas en revenir ; avec beaucoup de soins il ira peut-être quelques jours de plus , mais il est impossible de le sauver. Je n'ai pas encore cru devoir dire cela à sa pauvre femme , dont je crains le désespoir ! Voyez s'il y a moyen de la préparer à cet événement. La voisine ne manqua pas d'aller rapporter ce que je lui avais dit ; mais jugez de mon étonnement , lorsque , le lendemain matin , je reçus le prix de mes visites avec un papier contenant ces mots : « Puisque mon mari ne peut pas en revenir , il est inutile , monsieur , que vous veniez davantage. » Ne pouvant en croire ce que je venais de lire , je me rends comme à l'ordinaire chez mon malade : c'est la femme qui m'ouvre la porte ; elle s'écrie : « Mais , monsieur , je vous ai averti que ce n'était plus la peine de venir. — Madame , lui dis-je , on ne laisse pas mourir quelqu'un sans lui donner des soins jusqu'au dernier moment. — C'est comme vous voudrez , monsieur , mais certainement je ne paierai plus de visites et je n'achèterai plus de drogues , puisque mon mari ne doit pas s'en tirer. — Cela ne m'empêchera pas de venir le voir , madame. — A votre aise , monsieur... Ce pauvre cher homme... Je m'en vais tout de suite vendre ses outils ; puisqu'il n'en reviendra pas , je n'ai pas besoin de garder

cela. Et voilà, monsieur, quelle était cette femme que j'avais crue le modèle des épouses ; elle ne soignait, elle ne veillait que l'homme qui la faisait vivre, elle ne pleurait que de chagrin de ne plus le voir travailler, et du moment qu'elle avait acquis la certitude que son mari ne lui serait plus d'aucun secours elle lui avait retiré son amitié.

« — Oui, voilà des actions bien trompeuses ; et votre autre exemple, docteur ?

« — C'étaient encore de pauvres gens dont j'étais le médecin, des artisans qui avaient un fils qu'ils aimaient beaucoup ; mais le fils, qui jusqu'à dix-neuf ans s'était assez bien conduit et avait toujours été soumis aux volontés de ses parents, changea bientôt de caractère et devint en peu de temps un fort mauvais sujet : il fréquentait les marchands de vins, ne voulait plus travailler, et plusieurs fois même répondit par des injures aux remontrances de son père ! Ce fut ainsi qu'il atteignit sa vingtième année et le moment de sa conscription ; il tomba au sort et dut partir ; mais le jour même où il devait rejoindre son corps, jugez de ma surprise en voyant paraître chez moi ce jeune homme ; il s'avança vers moi d'un air embarrassé et me dit d'une voix émue : « Monsieur, mes parents vous aiment, ils ont confiance en

vous... et ils ont raison ; moi aussi je sais que je puis me fier à vous , et c'est pour cela que je veux vous avouer... ce que je n'ai dit à personne. » Tout étonné déjà du changement que je remarquais dans les manières , dans le ton de ce jeune homme , je l'engageai à s'expliquer , et il me dit alors : Mes parents sont bien pauvres , mais ils n'ont que moi de fils et ils m'aimaient beaucoup ; plusieurs fois je les avais entendus , sans qu'ils s'en doutassent , parler de l'époque où il me faudrait tirer à la conscription , et alors ils avaient dit : « Nous vendrons , nous engagerons tout ce que nous possédons , nous ne mangerons , s'il le faut , que du pain pendant longtemps , mais nous ne laisserons pas partir notre fils ; car c'est un bon garçon , qui nous aime autant que nous le chérissons. » Ah ! monsieur , je ne puis pas vous dire ce que j'éprouvais alors , mais je ne voulais pas réduire mes parents à la misère ; les supplier de me laisser partir , de renoncer à leur généreuse résolution , c'eût été inutile , je le sentais. C'est alors que je formai le projet de les abuser , que je cessai de travailler , que je courus les cafés , les estaminets ; que , n'écoutant plus leurs remontrances , j'osai même leur parler avec insolence. Ils furent trompés , ils me crurent incapable de me corriger , le

moment de tirer au sort était arrivé , et ils me laissèrent partir. Je leur ai dit adieu... mais sans les détromper encore... car ils seraient capables de vouloir me racheter. Cependant, monsieur... si j'étais tué en Espagne, où l'on dit qu'on va se battre, il me serait bien cruel d'emporter au tombeau le mépris de mes parents. Alors... oh ! mais alors seulement, dites-leur ce que j'ai fait, et qu'ils sachent que leur fils n'était pas indigne de leur tendresse. » Le pauvre garçon pleurait en prononçant ces mots ; je lui ouvris mes bras et le pressai longtemps sur mon cœur ; car, moi aussi, je lui devais une réparation ; moi aussi je l'avais cru, d'après sa conduite, un fort mauvais sujet.

« — Voilà un exemple qui console de l'autre, » dit monsieur Guerreville, mais, malheureusement, je crois que les premiers sont les moins rares. »

En ce moment on ouvre la porte du salon ; un grand gaillard, de trente ans au plus, coiffé d'une casquette de toile cirée et habillé avec un pantalon à la hussarde et une veste de chasse boutonnée jusqu'au menton, s'avance vers le maître de la maison et s'arrête devant lui en portant le revers de sa main à sa casquette, ainsi qu'un soldat qui salue un officier.

C'était Georges, le domestique de M. Guer-

reville : ce garçon avait été soldat , il en avait conservé cette habitude d'obéissance prompte et passive qui devient rare chez les domestiques ; il était aussi d'une extrême propreté , qualité de rigueur chez les militaires ; enfin , il n'était ni bavard , ni curieux : tout cela faisait pardonner le peu de capacité de son esprit et sa médiocre intelligence dans toute autre partie du service.

« Eh bien ! Georges, avez-vous été à la poste ? » demande M. Guerreville en voyant paraître son domestique.

« — Oui , monsieur , mais il y a pas de lettres pour vous.

« — Plus de nouvelles !... plus rien... voilà six ans bientôt... et cependant quelquefois j'espère encore ! Mais je vois bien que tout est fini... Oh ! c'est cruel, pourtant, de vivre dans cette attente continuelle... et d'être toujours déçu dans ses espérances ! »

M. Guerreville avait prononcé ces mots à demi-voix, mais avec un accent si malheureux, que le docteur s'était senti prêt à voler dans ses bras pour tâcher de le consoler ; mais il n'avait pas osé , car les regards de son nouvel ami étaient devenus si sombres, si pensifs, qu'il avait craint de troubler ses méditations.

Georges était toujours au milieu du salon et debout devant son maître.

« Que faites-vous là? » s'écrie bientôt M. Guerreville, en regardant son domestique avec impatience.

« — C'est que j'ai quelque chose à remettre à monsieur... encore des cartes qu'on m'a données pour lui, » et Georges présente plusieurs cartes à son maître, puis sort du salon au pas accéléré.

M. Guerreville a pris les cartes avec humeur, il porte les yeux dessus, puis les jette au feu, en disant : « *Vadevant... Boullardin... Desboulleaux...* est-ce que je connais tout cela, moi!... est-ce que ces gens-là ne me laisseront pas tranquille!... quelle fureur ont-ils, depuis quelques jours, de m'envoyer à chaque instant leur carte!... »

Le docteur Jenneval ne peut retenir un éclat de rire, en voyant brûler les noms des principaux membres de la société qui se réunissait chez madame Blanmignon. M. Guerreville se tourne vers lui, en disant :

« Cela vous fait rire de me voir brûler ces cartes?...

« — Oui... car je me rappelle... oh ! mais je ne dois pas vous dire cela! — Parlez donc,

docteur. Oh ! si vous saviez combien maintenant je suis indifférent à tous les propos du monde ! — Eh bien , il y a quelque temps on ne vous appelait que *l'ours* dans toute la ville, parce que chacun était piqué de vous voir préférer la solitude à la société. Mais depuis que l'on a su que monsieur le sous-préfet était de vos amis, oh ! les dispositions ont bien changé à votre égard !... Vous le voyez, on fait les premiers pas, on dépose la carte chez vous... oh ! vous êtes en faveur ! »

M. Guerreville essaie de sourire en répondant :

« Heureux les gens qui peuvent s'occuper de tous ces petits propos de société !... c'est que ceux-là sans doute n'ont pas une grande peine dans le cœur ! Au reste, docteur, dans quelques jours j'aurai cessé d'être un objet de curiosité pour les habitants de cette ville.

« — Comment ! auriez-vous le dessein de la quitter ?

« — Oui... je vais aller habiter Paris... — Pour longtemps ? — Cela me fâche... car j'avais du plaisir à vous voir... et je me flatte que vous me jugez assez bien pour croire que ce plaisir était désintéressé. »

M. Guerreville prend la main de M. Jenneval et la lui serre affectueusement, en répondant :

« — Oui, certes, je vous crois ; et moi aussi j'aimais à me trouver avec vous.

« — Et puis, » dit le docteur, « vous savez que l'état perce toujours ; et je vous avoue que je me flattais de pouvoir... à la longue, vous guérir de votre mélancolie.

« — Oh ! jamais... jamais !... Il y a des peines qui ne peuvent s'oublier ; et d'ailleurs... ce n'est pas chez moi mélancolie... haine du monde... c'est... que j'aime mieux penser à ce qui cause ma souffrance que d'essayer de m'en distraire.

« — Mais il serait possible que j'allasse aussi m'établir à Paris. Vous savez que je vous ai dit souvent que le séjour de cette petite ville me convenait peu. Dans le cas où j'irais à Paris, me permettez-vous de vous aller voir ?

« — Je vous en prie même. Comme je n'aime pas le séjour des hôtels garnis, je me hâterai de prendre un logement ; dès que j'en aurai arrêté un, je vous enverrai mon adresse.

« — Vous me le promettez ? — Je vous le promets. »

Le docteur s'est levé ; il serre de nouveau la main à M. Guerreville, et ne tarde pas à prendre congé de lui.

CHAPITRE III.

BAL A LA SOUS-PRÉFECTURE.

La soirée au charivari avait fait événement dans Château-Thierry; on avait réclamé la discrétion du docteur, et toutes les personnes qui se trouvaient ce soir-là chez madame Blanmignon s'étaient promis le plus rigoureux silence sur cette aventure : c'est ce qui fait que le lendemain, avant midi, toute la ville était informée de ce qui s'était passé la veille à la réunion de la dame Blanmignon.

Ceux qui n'avaient point pris part au charivari interrompu, ne manquaient pas de le critiquer sévèrement. Suivant eux, la proposition

de M. Vadevant était d'une inconvenance choquante, et, loin d'y prêter les mains, madame Blanmignon devait en empêcher l'exécution.

Ensuite, comme en passant de bouche en bouche les plus petits événements font la boule de neige, on en vint bientôt à dire que M. Vadevant et plusieurs messieurs de sa société avaient parcouru la ville toute la nuit, en faisant un tintamarre infernal. On les avait entendus ; plusieurs vieilles femmes assuraient même les avoir vus portant des chaudrons, des marteaux, des massues et jusqu'à des armes à feu.

Et leur intention était d'assourdir le respectable M. Guerreville ! (toute la ville savait aussi que monsieur le sous-préfet avait été faire visite à l'inconnu), et la conduite des charivaristes était d'autant plus coupable que l'intéressant étranger venait d'être indisposé, et que le bruit horrible que l'on voulait faire autour de sa maison pouvait irriter ses nerfs, échauffer son sang et peut-être causer sa mort.

Et dès que chacun eut fait ses commentaires sur cette histoire, Vadevant ne rencontra plus que des visages sévères ; ses connaissances tournaient la tête pour ne point le saluer ; on semblait le fuir comme un lépreux ; il avait beau chercher à s'excuser en s'écriant : « Je ne portais qu'une bassinoire, et d'ailleurs nous ne

sommes pas sortis de chez madame Blanmignon. »

On lui répondait : « Vous aviez mis dans votre bassinoire des poids de cinquante livres, vous êtes sorti... toute la ville vous a entendu. Eh, que vous avait fait cet homme... un ami de M. le sous-préfet ? Ah ! c'est impardonnable. »

Vadevant, désespéré, fut huit jours sans sortir de chez lui, n'osant pas même se mettre à sa fenêtre. Il prit de la tisane pour faire croire qu'il était malade et se rendre intéressant.

M. Desboulleaux fut réellement incommodé et obligé de se mettre, pendant quinze jours, à l'eau de riz.

Madame Blanmignon suspendit ses réunions et oublia, pendant trois jours, de peindre ses cheveux, ses sourcils et ses joues.

Les autres compromis s'abstinrent de se montrer en société.

Enfin, M. Boullardin, qui avait donné le premier le sobriquet d'ours à M. Guerreville, contremanda un habit neuf dont son tailleur venait de lui prendre mesure.

Ce qui avait surtout augmenté l'effroi des personnes impliquées dans cette affaire, c'est que l'on savait que monsieur le sous-préfet en

était instruit et qu'il avait mandé près de lui le docteur Jenneval pour se faire donner , sans doute , de plus grands détails.

Bientôt une autre nouvelle vint faire travailler les esprits : monsieur le sous-préfet allait donner un grand bal. Ordinairement les personnes de la société de madame Blanmignon avaient l'honneur de recevoir des invitations de la sous-préfecture ; mais cette fois on se disait : « Il est bien certain que tous ceux qui se sont permis de se moquer de l'honorable ami du sous-préfet ne seront pas invités à son bal. »

En effet , les invitations arrivaient aux élus , et les charivaristes n'en recevaient point.

« Nous allons au bal du sous-préfet , » répétait-on avec affectation devant M. Vadevant ou M. Desboulleaux ; « ce sera superbe , dit-on , et une société choisie... épurée... pas une seule personne qui fasse tache... »

Les malheureux disgraciés s'éloignaient la tête basse , le nez long ; quelques-uns pleuraient en rentrant chez eux.

Mais quelques jours après , tous ceux qui n'osaient plus se montrer , de crainte qu'on ne se moquât d'eux , reparurent radieux , rayonnants , le front haut et le sourire sur les lèvres comme autrefois.

Ils pouvaient se faire voir maintenant : ils avaient reçu aussi leur invitation au bal de la préfecture ; ils couraient le dire partout, ils ne parlaient plus que de cela, en répétant d'un air malin : « Ce sera parfaitement composé... société choisie... épurée. »

Les autres étaient surpris, interdits ; ils se disaient entre eux : « C'est singulier... comment, monsieur le sous-préfet daigne les inviter !... Mais il faut voir... peut-être à son bal leur réserve-t-il quelque bonne leçon. »

En attendant on faisait de grands préparatifs de toilette ; les derniers invités surtout voulaient être magnifiques pour faire honneur au bal du sous-préfet. M. Boullardin avait de nouveau commandé son habit neuf, et il avait voulu avoir aussi une culotte de velours, malgré les représentations de sa femme qui trouvait que cela dissimulait trop ses avantages.

Ce qui piquait aussi la curiosité, c'est que l'on pensait que M. Guerreville, malgré son goût pour la solitude, viendrait peut-être au bal de son ami le sous-préfet. Jamais jour ne fut attendu avec plus d'impatience, jamais fête n'avait causé d'avance autant d'émotion, donné lieu à tant de conjectures.

Enfin cette grande soirée arrive : on se rend en superbe tenue à la sous-préfecture ; quel-

ques-uns des invités n'ont pas le cœur tranquille, et l'on doit deviner que ce sont les charivaristes; cependant ils font bonne contenance et affectent d'avoir toujours le sourire sur les lèvres. Monsieur le sous-préfet fait les honneurs de son bal avec beaucoup d'aménité, il est aimable avec tout le monde; les esprits se rassurent, et puis, celui que l'on redoutait, l'étranger mystérieux, M. Guerreville, n'est point là.

Les danses commencent : Vadevant se met en place et ne la quitte pas; il invite les dames les plus laides et saute devant elles comme un pantin; tout cela afin de se mettre dans les bonnes grâces du sous-préfet. M. Boullardin croit qu'il y va de son intérêt de ne point laisser passer un plateau de glaces ou de gâteaux sans en accepter; enfin, le timide Desboulleaux a fait aussi un effort sur lui-même, il a voulu s'essayer dans un galop, et il a tellement marché sur les pieds de sa danseuse, qu'elle en a eu assez avant d'avoir fait le tour d'un salon.

Le docteur Jenneval est de la fête, il ne danse pas, mais il se promène, il observe; il sourit souvent, surtout en regardant danser M. Vadevant.

Tout s'était bien passé, le bal avait été fort animé et promettait de l'être encore; mais on

avait suspendu les danses pour conduire et placer les dames à une table immense, sur laquelle le souper était servi avec profusion de surtouts et de bougies. Toutes les dames étaient assises; les messieurs, debout derrière elles, admiraient le coup d'œil, en attendant que le départ de ces dames leur permît de faire mieux encore que d'admirer le souper. Monsieur le sous-préfet faisait les honneurs de sa table et n'entendait de tous côtés que des compliments sur l'élégance de sa fête.

Mais un petit monsieur bien laid, bien maussade, et qui s'était flatté de voir mystifier la société de madame Blanmignon, se glissa alors derrière la chaise de l'amphitryon, et, saisissant un moment de silence, qui n'était troublé que par le bruit des fourchettes et des couteaux, se mit à dire à haute voix :

« Monsieur le sous-préfet... votre soirée est délicieuse, mais je m'attendais à y rencontrer M. de Guerreville... car on m'a dit que ce monsieur avait l'honneur d'être de vos amis... »

Ces mots ont produit une vive sensation parmi la société : les uns lèvent la tête, regardent, attendent avec curiosité la réponse de M. le sous-préfet; les autres baissent les yeux, rougissent et ne savent plus quelle contenance tenir. Vadevant rentre son menton dans sa cra-

vate, il voudrait pouvoir y cacher tout son visage ; Boullardin renverse sa tabatière sur les épaules de sa femme , derrière laquelle il se tenait constamment ; madame Blanmignon porte à son nez une cuillerée de charlotte russe ; enfin , Desboulleaux laisse tomber sur la robe d'une dame une part de compote qu'elle l'avait chargé de lui faire passer.

« Ah ! vous savez que M. Guerreville est de mes amis ? » répond enfin le sous-préfet, en jetant un coup d'œil malin sur ses convives.

Le petit vilain monsieur craint aussi d'avoir dit une bêtise , et il marmotte entre ses dents :

« Je sais... c'est-à-dire, monsieur le sous-préfet, on m'a dit... on a cru savoir... du reste, je ne me permets pas de rien affirmer...

« — Eh bien, monsieur, on ne s'est pas trompé ; oui, je connais M. Guerreville depuis fort longtemps... J'ignorais son séjour dans notre ville ; je fus charmé de l'y retrouver ; j'aurais été flatté, je l'avoue , de le posséder à cette réunion... mais M. Guerreville a résisté à mes instances... et d'après le peu qu'il m'a dit, j'ai senti que je ne devais pas insister. Du reste, j'ai appris qu'il avait couru sur son compte , dans notre ville , quelques mauvaises plaisanteries... »

Ici, Boullardin appuie ses mains sur les

épaules de sa femme , n'ayant plus la force de se soutenir, et Vadevant parvient à rentrer toute sa bouche dans sa cravate.

Le sous-préfet continue : « Je ne vois pas pourquoi un homme serait en butte aux sarcasmes de la société , parce qu'il désire, lui, vivre dans la solitude... Nous avons eu des hommes de beaucoup de mérite qui n'aimaient pas le monde...

« — Jean-Jacques Rousseau ne pouvait pas le souffrir ! » murmure Vadevant, en sortant un peu de sa cravate.

« -- Et on n'est pas toujours un méchant homme, » reprend monsieur le sous-préfet, « parce qu'on fuit la société ; mais il y a des personnes qui , pour un bon mot , médiraient de leur père. »

Boullardin tire les oreilles de sa femme, il ne sait plus ce qu'il fait.

« On a même été jusqu'à me dire... qu'il y avait eu un charivari de proposé pour engager mon ami Guerreville à quitter notre ville... »

Ici tous les yeux se portent sur les personnes qui se sont trouvées chez madame Blanmignon. Vadevant ne laisse plus voir que son nez ; il se fait un silence général, les fourchettes, les cuillers et les bouches restent inactives.

Le sous-préfet reprend d'un ton presque sé-

vère : « Mais je n'ai point voulu croire à de tels propos. Comment supposer en effet que des gens comme il faut, des personnes bien élevées, aient eu le projet de commettre une action... qui est toujours blâmable ! et d'en rendre victime un homme qui ne leur a rien fait, qui leur est inconnu... et qui peut-être, par sa position dans le monde, a droit à leurs égards... à leur considération, à leur respect? »

Le sous-préfet appuyait avec emphase sur ces mots ; le docteur Jenneval se mordait les lèvres pour ne point éclater de rire, et autour de la table on se disait à demi-voix : « L'inconnu est un grand personnage... — un ancien ministre ; — un agent plénipotentiaire ; — un gros capitaliste ; — un général ; — un ambassadeur ; — un comte, un duc, un prince.

« — Je le répète, je n'ai rien cru de tout cela, » dit le sous-préfet en reprenant un air aimable ; « d'une simple plaisanterie on aura fait un monstre ; mais je déteste la médisance : union et oubli c'est ma devise ; et comme je désire surtout voir l'union et la paix régner dans notre petite ville, j'espère qu'il ne sera plus question de cette affaire. »

Ces paroles font renaître la gaieté sur les visages. Vadevant sort entièrement son menton de sa cravate : Boullardin lâche les oreilles de

sa femme en lui promettant de lui acheter une belle paire de pendants , pour la dédommager du mal qu'il lui a fait , et Desboulleaux se promet de risquer un second galop , s'il trouve une danseuse qui consente à galoper avec lui.

Les dames ont quitté la table ; les hommes les remplacent et font honneur au souper , en faisant assaut de tout l'esprit dont ils sont capables. Ils fêtent le champagne de la sous-préfecture ; et M. Boullardin , qui désire se remettre tout à fait en faveur , lève son verre en s'écriant :

« A la santé de monsieur le sous-préfet et de son auguste famille ! »

Ce toast est répété avec tout l'enthousiasme que peut causer le champagne ; ensuite ces messieurs retournent dans la salle du bal ; les danses , les valse , les galops recommencent : on est d'une gaieté folle , qu'aucune crainte ne vient plus troubler depuis que le sous-préfet a prononcé ces mots : union et oubli. Paroles superbes , en effet , que tous les hommes devraient méditer et mettre en pratique ; mais il y a comme cela tant de choses qu'on devrait faire et qu'on ne fait pas ! Cette brillante et joyeuse nuit a fini pourtant , puisqu'il faut que tout ait une fin. C'est dommage lorsque l'on s'amuse. Après cela , si l'on s'amusait continuellement , cela finirait peut-être par ennuyer. Le mal est à côté du

bien, la tristesse près de la gaieté, l'ennui à côté du plaisir ; tout cela est pour faire ombre au tableau. Ce doit être une bien monotone existence que celle où l'on n'a rien à désirer !

Chacun avait regagné sa demeure ; les jeunes personnes en calculant le nombre de contredanses qu'elles avaient dansées : pour le lendemain d'un bal c'est une grande satisfaction de pouvoir dire à ses amies : « J'en ai dansé plus que toi. »

Les dames se rappellent l'effet produit par leur toilette, puis certains regards, ou quelques petits mots dont il était inutile de faire confidence à leurs maris ; ceux-ci, de leur côté, se rappelaient peut-être avec complaisance l'effet de leur galanterie près de quelques dames. Chacun enfin amusait sa marotte, son penchant favori.

Or, le penchant favori de Vandevant était la curiosité, et tout en rentrant chez lui, et se fourrant dans son lit pour y chercher le repos nécessaire après une nuit au bal, il ne cessait de penser à ce que monsieur le sous-préfet avait dit en parlant de M. Guerreville. Il se répétait ces mots : « C'est un homme qui, par sa position dans le monde, a droit à nos égards, à notre considération, à notre respect. »

Et Vandevant se creusait la tête pour deviner quel pouvait être le rang de ce mystérieux per-

sonnage. Le docteur Jenneval semblait instruit; mais le docteur était fort discret, et d'ailleurs dans plusieurs occasions il avait plaisanté aux dépens de la curiosité de Vadevant, il n'y avait donc pas espoir de rien savoir par lui.

Vadevant ne dort presque pas, et le lendemain dans la journée il fit porter sa carte chez M. Guerreville, en se disant: « Cela ne peut pas faire de mal. »

Au bout de quelques jours, nouvelle carte; mais cela ne l'avancait à rien. M. Guerreville ne lui avait même point fait mettre la sienne.

Vadevant n'est pas homme à se rebuter, il veut absolument faire la connaissance de l'ami du sous-préfet. Il se promène pendant plusieurs jours devant la maison habitée par M. Guerreville; il se flatte que celui-ci sortira, et alors il trouvera bien moyen d'entrer en conversation. Cet espoir est encore déçu. M. Guerreville ne sort plus, et Vadevant en est pour ses factions.

Enfin il se décide à tenter un grand moyen! Un matin, après son déjeuner, il s'habille avec beaucoup de soin et se met en route pour aller lui-même faire une visite à cet homme mystérieux, chez lequel il brûle d'être admis.

Chemin faisant, Vadevant se disait: Après tout, ce monsieur est trop bien élevé pour ne

point me recevoir ; je vais me présenter à lui... sous le prétexte... diable ! quel prétexte ?.. Ah !... j'ai entendu dire qu'il cherche à acheter une maison... et j'en connais beaucoup à vendre... Je n'ai rien entendu dire de tout cela , mais une fois en présence de ce monsieur , la conversation s'engage... je me flatte d'être bien aussi aimable que le docteur Jenneval... Cet inconnu est charmé de ma politesse , de mes manières , et il m'engage à revenir le voir... cela ira tout seul ; frappons. » Vadevant frappe , car il était arrivé devant la demeure de M. Guereville ; une grosse fille , rouge et joufflue , vient lui ouvrir...

« Tiens ! je ne lui connaissais pas cette servante-là , » se dit Vadevant ; « mais je la préfère à son grand escogriffe de domestique. »

Et , souriant d'un air aimable à la grosse fille , Vadevant fait un pas en avant , en lui disant :

« Pourrais-je avoir l'honneur de parler à votre maître ?... c'est pour une affaire qui l'intéresse... et si je ne suis pas indiscret en ce moment...

« — Oh ! oui , monsieur , c'est ben facile , » répond la servante ; « monsieur est là-haut qui déjeune... mais vous pouvez monter tout de même...

« — Il déjeune ? » dit Vadevant, « je crains alors d'avoir mal pris mon temps... et je n'ose me permettre... »

« — Allez donc... allez donc... monsieur n'est pas gêné pour manger devant le monde ; montez au premier , vous le trouverez.

Vadevant ne se fait pas répéter ces mots ; il monte l'escalier , charmé de la facilité avec laquelle M. Guerreville se laisse aborder , et regrettant de n'être pas venu plus tôt. Arrivé au premier , il se trouve sur un palier et ne sait par quelle porte entrer ; il écoute un moment : un bruit de bouteille le guide ; il se redresse , arrange sa cravate , son col , ôte son chapeau , et ouvre une porte en s'inclinant presque jusqu'à terre et murmurant : « Un million d'excuses , monsieur , si je suis importun ! »

« — Eh ben !... à qui donc en a-t-il avec ses millions d'excuses , celui-là ? » répond d'une voix enrouée un gros père à la figure noircie par le charbon , et qui , assis devant une table , vidait sa troisième bouteille.

Vadevant lève les yeux , il regarde la personne qui est devant lui , et devient rouge de colère en voyant qu'il a salué jusqu'à terre un homme auquel dans la rue il ne parlerait pas ; un gros rustre , connu dans la ville pour son

ivrognerie , et qui a amassé en portant du charbon la fortune qu'il boit.

« C'est M. Guerreville que je demande ! » s'écrie le petit homme en se redressant avec insolence , et remettant son chapeau , « et certainement ce n'est pas à vous que j'ai affaire.

« — Eh ben... pourquoi venez-vous chez moi?... C'est égal , voulez-vous boire un coup?... — M. Guerreville ne demeure donc plus ici ? — Qu'est-ce que c'est que ce monsieur-là ?... »

Vadevant impatienté quitte la chambre , descend et va dire à la servante : « Pourquoi me laissez-vous monter?... c'est M. Guerreville que je demande... je n'ai pas besoin de charbon , moi ! — Vous ne m'avez pas dit cela... vous m'avez demandé mon bourgeois. — Son bourgeois !... Mais enfin , savez-vous où est allée demeurer la personne qui habitait cette maison avant vous ? — Ah ! le monsieur qui était ici... avec son domestique ? — Oui... eh bien ! — Ils sont partis pour Paris... d'après ce que j'ai entendu dire du moins.

« — Partis pour Paris ! » s'écrie Vadevant en s'éloignant , « je me suis présenté trop tard !... C'est égal... j'irai encore à Paris... j'y ferai un voyage d'agrément pour tâcher d'y trouver ce M. Guerreville. »

CHAPITRE IV.

DES ÉCRITEAUX.

Quelques jours après la conversation qu'il avait eue avec le docteur Jenneval, M. Guerreville avait dit à Georges de faire leurs malles, et le lendemain une chaise de poste le conduisait à Paris.

Chemin faisant, Georges, qui était dans la voiture avec son maître, avait bien laissé échapper quelques exclamations de joie, mais il les avait réprimées aussitôt, de crainte de déplaire à M. Guerreville. C'est que Georges n'avait jamais été à Paris. Né en Bretagne, enrôlé comme soldat, son régiment n'avait pas été une seule fois en garnison dans la capitale

pendant tout le temps que Georges avait porté le fusil ; ensuite il était entré au service de M. Guerreville au moment où celui-ci , après avoir longtemps voyagé , était allé demeurer à Château-Thierry, où l'on avait passé trois ans.

Chaque fois que l'on s'arrêtait pour changer de chevaux , Georges jetait des regards autour de lui , pour tâcher d'apercevoir déjà quelque chose qui lui annonçât l'approche de la grande ville. Mais Paris ne se fait pas entendre de loin comme la mer , et souvent à une demi-lieue de la capitale tout est encore silence , solitude et pauvreté.

Heureusement pour Georges , le trajet de Château-Thierry à Paris n'est pas long. L'ex-soldat se vit bientôt au milieu d'un monde nouveau ; les boutiques , les voitures , les passants , tout l'étonnait , l'étourdissait ; il se croyait ivre lorsqu'il entra avec son maître dans un bel hôtel de la rue de Richelieu.

M. Guerreville prit un appartement qui avait vue sur la rue , et Georges se dit : « Monsieur ne se trouvera pas bien ici , lui qui aimait tant le calme , la solitude , il n'y pourra pas reposer. » Et le lendemain matin , en entrant chez son maître , il se permet de lui dire :

« Monsieur n'a pas dû bien dormir ici , on entend trop de bruit dans la rue ?

« — Je suis au fait du bruit de Paris , » répond M. Guerreville en souriant : « ah ! mon pauvre Georges... je suis né dans cette ville... son bruit, son monde, ses plaisirs firent longtemps mes délices... Cela te surprend, Georges? parce que aujourd'hui je suis triste et sédentaire, tu as peine à concevoir que j'aie pu être gai, étourdi, comme les jeunes gens que tu vois passer là... sous nos yeux, et dont la seule occupation semble être de se faire voir et de rire de ce qu'ils voient. Mais je fus jeune aussi... et je ne valus pas mieux qu'un autre... peut-être même valais-je moins. Cependant je ne cherchais pas à me faire passer pour meilleur que je n'étais... et c'est une qualité que de ne point cacher ses défauts; il y a tant de gens qui, au contraire, veulent se donner des vertus qu'ils n'ont pas! »

M. Guerreville semblait plutôt se parler à lui-même et faire des réflexions tout haut que dire cela à son domestique. Néanmoins Georges écoutait respectueusement, et attendait que son maître eût fini de parler pour lui demander s'il voulait déjeuner.

M. Guerreville se hâta d'achever sa toilette, et, à la grande surprise de Georges, après avoir déjeuné, il prend son chapeau et sort.

« Il paraîtrait que nous ne mènerons pas ici,

la même vie qu'à Château-Thierry, » se dit Georges en voyant son maître s'éloigner. « Nous ne vivrons plus comme des loups... J'aime mieux ça... c'est plus agréable de fumer en société. »

L'intention de M. Guerreville n'était point en effet de vivre à Paris dans la retraite ; en se déterminant à venir habiter cette ville, il voulait encore tenter de retrouver une personne dont, depuis longtemps, il attendait en vain des nouvelles : cette personne il l'avait cherchée déjà à Paris, puis dans divers pays ; il avait voyagé pendant trois ans dans l'espérance de la rencontrer, et, désespéré de ne pouvoir y parvenir, il s'était retiré à Château-Thierry, où, pendant trois ans aussi, livré à ses peines, à ses ennuis, il se flattait pourtant encore quelquefois qu'une heureuse nouvelle viendrait mettre un terme à ses chagrins ; mais, après une longue et inutile attente, il n'avait pu résister au désir de retourner à Paris ; car tout lui faisait présumer que c'était là que devait être la personne qu'il cherchait. Il y a un vieux proverbe qui dit : *Cherchez et vous trouverez*. Le proverbe est essentiellement faux, car il y a mille choses que j'ai fort souvent cherchées sans jamais pouvoir les trouver ; et cependant je vous prie de croire que ce n'est

point la pierre philosophale, ni l'eau de Jouvence que je cherchais. M. Guerreville n'était pas plus heureux, et il se disait : « Comment trouver dans Paris quelqu'un qui s'y cache sous un nom que l'on ignore ? Comment s'orienter dans cette ville immense où l'on peut, à chaque instant, passer sans le savoir près de la demeure de la personne qu'on va chercher bien loin ? »

Il faisait ces réflexions en marchant au hasard dans Paris ; cependant ses yeux rencontrent à chaque instant des écriteaux affichés ou accrochés devant des maisons ; il songe qu'il ne veut pas rester dans un hôtel garni, que par conséquent il lui faut se chercher un logement ; puis il pense aussi que pour découvrir quelqu'un dans une grande ville, les écriteaux sont d'excellents auxiliaires, et il rend grâce à la Providence qui vient de lui envoyer un moyen auquel il ne songeait pas. Et puis, d'ailleurs, visiter des appartements à louer, c'est tout à la fois un passe-temps et une occasion de voir de singuliers tableaux : pour un observateur c'est un excellent moyen de s'instruire. Quand vous n'avez rien à faire, que vous vous promenez sans but déterminé, que vous voudriez vous distraire, et ne vous sentez pas le courage de rien entreprendre pour cela,

croyez-moi , lecteur , usez de ce moyen ; il n'a rien que d'innocent , n'est point coûteux et ne fatiguera que vos jambes ; à Paris il y a toujours des logements à voir : vous ne ferez point trente pas dans une rue ou sur les boulevards, sans apercevoir des écriteaux , et il y en a dont la rédaction est fort drôle. Je ne parle pas ici de l'orthographe !... à Paris on ne s'arrête pas à cette bagatelle , les enseignes sont là pour le prouver. Peu importe aux badigeonneurs en lettres, l'opinion que les étrangers doivent avoir de notre ignorance ; ces messieurs , qui s'intitulent artistes, savent mouler des lettres en ronde ou en bâtarde sur la porte d'une boutique , mais ne se sont jamais occupés de la grammaire : après cela , comme il y en a beaucoup qui se font payer à tant la lettre , ceux-là veulent gagner le plus possible , et ils écrivent *épiciér* avec deux *p* , deux *s* et un *t* à la fin.

Revenons aux appartements à louer. Vous me direz peut-être : Je n'ai pas envie de déménager... mais qu'importe ? cela n'empêche pas d'aller voir des logements. Vous verrez tant de choses , en n'ayant l'air de ne regarder que les localités ! tableaux d'intérieur , scènes de famille , dames en négligé , quelquefois mieux encore : puis, le monsieur qui a de l'hu-

meur d'être dérangé lorsqu'il travaille ; la jeune fille qui en a bien plus , parce qu'elle prenait sa leçon de musique et que son jeune professeur lui chantait autre chose que la gamme ; et la cuisinière qui murmure de quitter son rôti qui va brûler ; et la rentière qui craint que les chercheurs de logements ne soient des filous (ce qui arrive quelquefois) , et les suit dans toutes les chambres sans les perdre une minute de vue ; puis , quand ils sont partis , court s'assurer si sa montre , son argenterie et son secrétaire sont encore à leur place ; et les pauvres honteux qui dînent avec un seul plat bien frugal , et se servent de couverts d'étain... Oh ! ceux-là , on est bien fâché de les avoir trouvés à table , on a soin de ne pas regarder leurs couverts , qu'ils tâchent de cacher sous leurs assiettes ; on passe , sans avoir l'air de remarquer leur plat de pommes de terre qu'ils se dépêchent de manger , en disant bien haut et avec affectation :

« Le poulet était bon ! il était excellent le poulet ! »

Voyez que de choses vous promettent les écriteaux , et je ne vous en ai pas cité la centième partie. Sans entrer , vous pouvez encore vous amuser aux bagatelles de la porte. Regardez ici , vous lisez : *Bel appartement de garçon,*

avec cave, orné de glaces ; plus loin : Grand appartement avec écurie et remise fraîchement décoré ; et sur un autre : Beau cabinet garni sur le derrière, qui vient d'être remis à neuf.

Depuis plusieurs jours M. Guerreville sortait aussitôt après son déjeuner, et jusqu'à l'heure de son dîner passait tout son temps à voir des logements.

Arrêtons-nous avec lui devant une maison de la rue Montmartre. Au-dessus de la porte cochère se balancent des écriteaux. M. Guerreville entre, et aperçoit à gauche la loge du portier ; il frappe à un carreau, on ne répond pas, mais on lui fait signe de tourner le bouton d'une vitre : il ouvre et passe sa tête ; il est tenté de la retirer aussitôt ; une forte odeur de choux, d'ail et de cuir, l'avait pris en même temps au nez et à la gorge. Il y avait, dans un espace de cinq pieds carrés environ, deux enfants qui se roulaient à terre, une femme qui allaitait un troisième, tout en écumant sa marmite ; enfin, un homme sale, jaune et hideux de figure, qui posait un talon à une botte, en fredonnant :

Rendez-moi ma patrie,
Ou laissez-moi mourir !

M. Guerreville se décide pourtant à humer

les vapeurs qui sortent de la loge, et, tout en se demandant à lui-même comment il peut y avoir des enfants qui s'élèvent dans cette atmosphère, il fait au portier la question d'usage :

« Qu'avez-vous à louer dans cette maison ? »

Le portier se retourne dessus une planche qui lui sert d'établi et commence, suivant l'habitude de ses pareils, par toiser la personne qui lui adresse cette question; après cela il se décide à répondre :

« Nous avons plusieurs *locals*, des grands et des *moilliens*; ça dépend de ce que monsieur veut y mettre... Mon épouse, prends garde au petit... il va rouler dans la marmite. »

En effet, la portière se penchait tellement pour soigner sa soupe aux choux, que son nourrisson, qui s'était détaché du sein, menaçait d'aller tenir compagnie à un énorme morceau de lard qui s'obstinait à remonter sur l'eau.

« Est-ce qu'on ne peut pas voir les logements? » dit M. Guerreville.

« — Pardon, monsieur, on peut les voir tout de même... je vas alors vous conduire, parce que le *proprillétaire* exige que nous conduisions nous-mêmes les personnes... c'est une faiblesse de sa part... pour que nous *fissions* voir les agréments du local... Mon épouse, prends

garde au petit...il aimera le lard ce gueurdin-là!»

Le portier quitte sa botte, tâche de trouver un chemin à travers ses marmots et les savates qui encombrent la loge, et paraît enfin devant M. Guerreville, qui ne peut s'empêcher de sourire en le voyant debout; assis, cet homme paraissait être d'une taille ordinaire; mais debout, il n'était pas si grand qu'un balai : toute sa personne était dans son torse; ses jambes et ses cuisses s'apercevaient à peine, ce qui n'empêchait pas le portier savetier de se dandiner en marchant comme un tambour-major.

« Est-ce un local de ménage que monsieur veut?...—Mais peut-être...—Ah! bon!... avec cuisine? — Sans doute. — Ah! bon, mon épouse... veille au petit... Monsieur a-t-il des enfants? » A cette question, M. Guerreville ne peut réprimer un brusque mouvement qui fait peur au portier; il lui répond sèchement :

« Que vous importe si j'ai des enfants? aurez-vous bientôt fini vos questions? — Excusez, monsieur, si je vous demande ça, c'est que le *proprillétaire* n'aime pas les enfants, il a la faiblesse de dire que cela fait des dégâts dans les maisons...

« — Comment se fait-il alors qu'il vous conserve pour portier? — Ah! c'est vrai, c'est juste... elle est bonne la remarque... mais voyez-vous,

mes mioches ne sortent pas de ma loge ; ils y sont consignés... jamais hors de la loge... sinon en avant le tire-pied... aussi ces enfants-là sentiront le choux comme les lapins de cabaret... Voulez-vous venir, monsieur?... Mon épouse, prends garde au petit! »

Monsieur Guerreville suit le portier, qui s'est enfin décidé à monter l'escalier. Ils arrivent au premier étage.

Le portier s'arrête en souriant d'un air malin et dit : « C'est pas ici... tenez, voyez la plaque sur la porte... c'est un avoué qui demeure là... Par ce côté c'est l'étude... des commis qui travaillent... oh ! comme des chevaux... à ce que dit mon épouse, qui vient quelquefois à l'étude porter de la tisane aux jeunes gens... ils consomment beaucoup de tisane les jeunes clercs... ils sont souvent enrhumés ; mais le maître travaille également... oh ! ferme ! c'est pourtant un jeune homme aussi ; mais il veut gagner de l'argent, il s'est butté à ça... il vient de se marier... et il aura payé l'étude avec la dot de sa femme ; une petite qui est pas trop belle et pas trop bonne... Je l'entends souvent de ma loge crier après la cuisinière... Ah ! bon, que je dis, le temps est à l'orage... histoire de rire!... Du reste, l'avoué, son mari, n'a pas l'air plus gai qu'il ne faut ; il y en a qui prétendent qu'il

s'ennuie de sa femme et de sa charge... Eh! eh!... il était si gai avant d'être avoué! c'était le premier clerc de l'étude, il chantait toute la journée et faisait même des brins de vaudeville pour le grand Opéra. A c't'heure il ne chante plus; mais il a un beau fauteuil en cuir rouge et une robe de chambre en pure perse, à ce que dit mon épouse. »

M. Guerreville écoute tout cela avec la patience la plus exemplaire, et comme quelqu'un qui, dans l'espoir d'entendre une nouvelle qui l'intéresse, se résout à causer avec un bavard impitoyable.

Le portier s'est presque mis à cheval sur la rampe, et il va continuer son discours, lorsque la porte de l'étude s'ouvre : un jeune homme sort avec une liasse de papiers sous le bras; le concierge lui dit aussitôt :

« Monsieur Benjamin, je vous tiens par le talon, je n'ai plus que cinq ou six clous à vous enfoncer dedans. — Très-bien, monsieur Fourré, rappelez-vous que vous me les avez promises pour demain matin. — Oui, monsieur Benjamin, chose promise chose ressemelée, je ne connais que ça. »

M. Fourré, puisque nous savons maintenant que c'est le nom du portier, se penche vers M. Guerreville, en ajoutant :

« C'est un des chevaux de l'étude... oh Dieu ! trotte-t-il celui-là !... il en use de cessemelles !... aussi je suis toujours sur ses talons !... mais il a la faiblesse de vouloir que je lui mette des clous... fi donc !... mauvais genre !... ça dure trop... Voulez-vous me suivre, s'il vous plaît ?... Ah Dieu ! j'ai peur que mon épouse ne se néglige sur le petit !... »

Et M. Fourré met la moitié de son corps en dehors de la rampe, en criant à tue-tête :
« Athénaïs, prends ben garde au petit ! »

On arrive au second étage ; là, le portier s'arrête devant une porte, et se dispose à sonner, lorsque, par réflexion, il se tourne vers M. Guerreville, en lui disant :

« A propos ! avez-vous des chiens ? — Non. — Ah bon ! c'est que c'est encore une faiblesse du *proprillitaire* de prétendre que les chiens occasionnent des choses désagréables dans les escaliers... il a infiniment de faiblesses cet homme !... ça s'est enrichi en vendant du bois à brûler, et c'est plus susceptible qu'un marquis de pure noblesse !... Mais vous me direz, nous sommes tous mortels ! Je vais sonner. »

« — Un moment, » dit M. Guerreville, quel est le logement que vous allez me faire voir ? — C'est le beau, le grand, six pièces et une cuisine... qui tourne... deux entrées... avec

des fourneaux à la prussienne. Douze cents francs, et le sou par livre, plus l'éclairage de l'escalier, qui est à part. — Cet appartement est habité?... — Oui, par des gens comme il faut : un mari, son épouse, une cuisinière et une petite bonne pour agraffer les robes de madame qui a toujours l'air d'étouffer... Le mari *jousse* à la Bourse, d'après ce que j'ai entendu rapporter ; mais comme il a bien vingt-cinq ans de plus que sa moitié, qui est jeune et jolie, ça lui donne un peu de tintouin. Cet homme a de la jalousie dans la tête!... il revient quelquefois *énopénément* quand on le croit à *jousser* à la Bourse. Il a même du vague dans le regard en me demandant s'il est venu quelqu'un ; et moi, vous entendez bien que je réponds toujours non, quand même c'est oui... la petite femme est si généreuse!... elle comble ma famille de cadeaux.... de frugalités... et puis, vous comprenez... nous sommes tous mortels. Du reste elle est fièrement fâchée de déménager, la dame!... mais c'est le mari qui l'a voulu, parce qu'il a remarqué en face un nouveau voisin, un jeune homme, beau brun, avec des moustaches qui lui font tout le tour du cou ; et ce jeune homme est toujours à la fenêtre quand madame s'y met!... que voulez-vous!... histoire de rire. »

Le portier sonne ; une jeune bonne ouvre ;

M. Fourré ôte sa casquette de loutre, et salue d'un air aimable :

« Bonjour, mamzelle Laïde; faites excuse, mamzelle Laïde, c'est pour le logement... peut-on voir ?

« — Oui, monsieur Fourré, vous pouvez entrer. — Je vous tiens le pied, mamzelle Laïde... vous savez... ce petit point à votre joli soulier de prunelle aile d'hanneton... Ah Dieu! queu petit pied vous avez pour chausser ça!... c'est histoire de dire qu'on a un pied, voilà tout. »

Mademoiselle Laïde répond à ce compliment par un éclat de rire, et M. Guerreville entre dans l'appartement.

On traverse une antichambre, une salle à manger, puis un salon élégamment décoré, sans avoir encore aperçu personne. Cela semble contrarier le portier, qui dit à la jeune femme de chambre :

« Est-ce que vos bourgeois sont absents! je ne les ai pourtant pas vus sortir. — Monsieur et madame sont dans la chambre à coucher. — Ah bon!... et ça ne les dérangera pas qu'on y entre?... — Non certainement! je vous dis monsieur et madame. — C'est juste... toujours espiègle, mamzelle Laïde. »

M. Guerreville s'empresse de déclarer qu'il ne tient pas à voir la chambre à coucher; mais

déjà le portier a ouvert une porte à gauche, et quand il a vu le monsieur et la dame qu'il savait trouver là, il se retire, et frappe sur la porte en criant : « Peut-on entrer?... faites excuse... c'est pour le logement. »

Un monsieur d'un certain âge est assis à quelques pas d'une jeune et jolie femme qui n'a que le défaut d'avoir un peu trop d'embonpoint ; mais dont la tête fine et les traits réguliers rappellent ces jolies figures, que *Dubuffe* met, peut-être un peu souvent, dans ses tableaux, mais que l'on est toujours bien aise de rencontrer, quand elles sont animées.

La dame répond d'un air agréable au profond salut de M. Guerreville, qui s'excuse de la déranger. Le mari ne peut réprimer un mouvement d'impatience et à son air d'humeur on voit qu'il donne au diable les chercheurs de logements. M. Fourré les regarde tous les deux, puis sourit à mademoiselle Laïde.

« Il y a de grandes armoires, » dit le portier, pour retenir M. Guerreville qui salue et s'éloigne déjà.

« C'est bien, je n'ai pas besoin de les voir. — Mais vous n'avez pas vu par là, monsieur... c'est un cabinet de toilette. Peut-on y entrer, mademoiselle Laïde?... — Je vous répète que c'est inutile, » reprend M. Guerreville en quit-

tant la chambre. M. Fourré est obligé de le suivre, ce qu'il ne fait qu'à regret et en murmurant. » Hom ! pauvre cher homme !... t'auras beau déménager, va !...

« La cuisine est en face, » s'écrie le portier, quand il se retrouve sur le carré avec M. Guerreville. « — C'est bon, je sais ce que c'est qu'une cuisine, et je ne tiens pas à voir celle-ci. — Diable ! vous n'êtes guère curieux... moi, si je cherchais un logement, je voudrais voir jusque sous les lits... eh ben, le local vous plaît-il ? — Je verrai, je réfléchirai... — La dame est gentille, n'est-ce pas ? et généreuse ; si son mari n'avait pas été là, je suis sûr qu'elle m'aurait donné quelque chose. Entre nous, c'est un despotisme que cet homme-là... Monsieur veut-il à c't'heure voir le petit logement ? — Volontiers. — Adieu, mamzelle Laïde... ah ! elle n'est pas là : c'est égal... elle est assez *chouette* la femme de chambre !

On arrive au troisième étage, M. Fourré montre une porte en disant : « Ce n'est pas là ; à cet étage les *locals* sont entrecoupés. Ici reste un employé à la ville, avec son épouse, des gens entre deux âges ; le mari s'en va tous les matins à neuf heures, et rentre à quatre heures et demie : c'est *recta* ; depuis quatre ans qu'il loge dans la maison, j'ai remarqué qu'il n'a

pas varié de cinq minutes dans ses rentrées et sorties : c'est là un homme réglé!... Le soir, il va au café, jusqu'à neuf heures : le dimanche seulement, il se permet de ne rentrer qu'à dix. La femme est tout le portrait de son mari... on dirait sa jumelle... elle va chaque jour faire son marché à onze heures, elle revient à midi; ensuite, vous ne la feriez pas sortir pour voir le *bœufe-gras*. Oh! c'est ce qui peut s'appeler des gens bien estimables!

« — Et en face? » demande, M. Guerreville, qui paraît ne point se lasser d'écouter.

« — En face, c'est le logement que je vas vous montrer : c'est une autre chanson!... on tire le cordon avec ceux-là... mettez-vous dans la tête une grosse veuve qui a deux filles et qui donne des soirées dans lesquelles elle fait jouer de la musique à ses demoiselles... un carillon d'enfer! ça tape sur leur piano que je pourrais danser de ma loge; ça reçoit toute sorte de monde, et toute la soirée il faut ouvrir la porte pour ces gens-là; encore si c'était généreux! je dirais : nous sommes tous mortels!... mais je ne connais pas la couleur de sa monnaie, et quelquefois à minuit il y a encore soirée chez eux; on danse, on chante, une vie de possédés enfin : c'est la mort des portiers que ces gens-là. On dit que la mère reçoit tant de monde dans

l'espoir de marier ses filles ; mais qui est-ce qui en voudra ? Je suis sûr que c'est pauvre comme Job ; ça n'a pas seulement une femme de ménage : c'est ses filles qui font tout, la cuisine, les chambres, les souliers... et puis ensuite ça se pavanne... ça va taper sur le piano pour se donner un genre de *virtulose*, comme dit mon épouse. Oh ! ça me fait suer, moi... je vas sonner... Ah ! j'oubliais, avez-vous des chats ?

« — Non. — Ah ! bon : c'est que le proprillié-taire a encore la faiblesse de détester les chats, vu qu'il dit que cet animal n'est point inodore.

M. Fourré se pend à la sonnette, et carillonne comme s'il voulait la casser ; une jeune personne d'une vingtaine d'années, vient ouvrir ; elle a les cheveux à moitié relevés avec un peigne qui n'a plus que trois dents ; elle tient d'une main un fer à papillotes, et de l'autre une tartine de pain et de beurre ; elle est en camisole, quoiqu'il soit près de trois heures de l'après-midi.

« Nous venons voir le logement, » dit le portier d'un air insolent, et sans mettre seulement la main à sa casquette.

« — Eh bien, voyez ! » répond la demoiselle, et, faisant une demi-pirouette, elle laisse là ceux qui ont sonné, et s'éloigne en mangeant.

« Ça n'a pas le moindre usage de la politesse, »

dit M. Fourré, « heureusement je connais les plus petits recoins de la maison. Venez, monsieur, et marchez à votre aise... Oh! vous pouvez faire du bruit, il n'y a pas besoin de se gêner ici.

M. Guerreville suit le portier, tout en observant l'impertinence de cet homme avec les locataires qui ne lui donnent point la pièce; mais, en voyant la manière dont est tenu l'appartement de la veuve et de ses filles, il est porté à croire qu'il y a quelque chose de vrai dans les propos de M. Fourré.

La salle à manger n'est pas encore balayée; au milieu de la chambre sont des souliers et des croûtes de pain; sur une table une grosse natte en cheveux traîne à côté d'une bouteille de cirage anglais.

M. Fourré repousse avec son pied les savates qui se trouvent sur son chemin, et regarde M. Guerreville en murmurant: « Qu'est-ce que je vous avais dit... c'est gentil! en v'là de la propreté!... si mon épouse voyait ça, elle frémirait d'indignation; elle qui ne peut pas se sentir une puce sur le corps sans se mettre aussitôt nue comme un verre, afin de chasser l'insecte... Oh! mais c'est rien encore... nous allons avoir la suite. »

Le portier ouvre une porte, c'est celle de la

chambre à coucher de ces dames : les lits ne sont pas faits , des corsets et des bas sont restés sur des chaises ; enfin certains meubles indispensables , qui devraient être cachés , sont placés comme en évidence sur le marbre des tables de nuit.

M. Fourré tire de sa poche une tabatière en fer-blanc et prend plusieurs prises avec affectation en murmurant :

« Ah! Dieu de Dieu!... on a bien raison de dire que le tabac est le consolateur de l'homme... en usez-vous , monsieur ? »

M. Guerreville repousse la tabatière qu'on lui présente , et le portier la remet dans sa poche , en disant : « Faut que vous soyez enrhumé du cerveau , alors. »

Une énorme dame , d'une cinquantaine d'années , coiffée d'un immense turban rouge , comme pour aller au bal , mais habillée , du reste , comme pour aller au marché , est en train de se faire lacer ses brodequins ; la jeune personne qui a ouvert est à genoux devant la grosse dame ; elle a déposé sur le plancher sa tartine de beurre et sue à grosses gouttes pour parvenir à faire une jambe fine à madame sa mère.

M. Guerreville prononce quelques mots d'excuse et veut se retirer ; la grosse maman s'y oppose , en s'écriant : « Restez donc , monsieur...

l'appartement n'est pas encore fait , mais vous savez ce que c'est qu'un ménage... Serre , ma bonne , serre toujours.... Nous avons eu une soirée lyrique , hier ; mes filles ont chanté... on est resté très-tard... Laure , tu ne serres pas assez , ma chère amie... Regardez , monsieur , voyez , ne vous gênez pas. »

Et la grosse maman lève sa jambe un peu plus haut , de manière à laisser voir une masse qui n'a plus rien d'un mollet , puis s'adresse de nouveau à sa fille :

« Laure , ta sœur est-elle à son piano ? il faut qu'elle répète son air de *Beniousky* : car elle le chantera ce soir devant un professeur du Conservatoire :

« Quel nouveau jour pour moi ! quel heureux changement !

Ah ! que c'est beau ! Dieu , que c'est beau !... ça ne vieillira jamais , cela... Serre donc , ma chère amie ! »

Pendant que la dame au turban parlait , on entendait le son d'un piano dans une pièce à côté. M. Guerreville ne veut pas s'arrêter dans la chambre à coucher , quoique la grosse maman lui dise encore : « Regardez à votre aise , monsieur , je vous en prie. » Il passe dans le salon.

Une jeune personne , coiffée à la ferronnière , était au piano et chantait en s'accompagnant ; l'arrivée d'un étranger ne la fait pas cesser ; au contraire , elle semble vouloir déployer tous ses moyens : c'est à faire éclater les vitres. M. Fourré sourit d'un air moqueur , en disant à demi-voix : « Quand je vous affirmais que je l'entends de ma loge ! »

M. Guerreville ne se soucie pas d'assister au concert , et il va s'éloigner , lorsque la grosse maman , qui semble décidée à le poursuivre , arrive chaussée d'un brodequin et d'une pantoufle , suivie de sa fille Laure qui a la bouche pleine , et un nouveau croûton à la main.

« Eh ! bien , monsieur , comment trouvez-vous cela ? » demande cette dame en s'adressant à M. Guerreville. Celui-ci croit qu'elle veut parler du logement et lui répond :

« C'est un peu haut.

« Comment haut... monsieur ; mais c'est le ton de l'Opéra , ma fille est toujours d'accord avec lui !

« — Ah ! pardon , madame ; j'avais cru que vous parliez de cet appartement ; mademoiselle votre fille chante fort bien.

« — N'est-ce pas , monsieur ? elles sont toutes deux excellentes musiciennes. L'aînée joue aussi des castagnettes... Cet hiver elle s'est dé-

guisée en Andalousse pour aller à un bal moyen âge... bal d'un très-grand ton ; et toute la soirée , en dansant , elle n'a pas cessé de jouer des castagnettes , et de faire aller ses bras comme dans un boléro ; c'était ravissant ! — Je le crois , madame. — Je donne très-souvent des bals : quand on a des demoiselles , il faut bien les répandre dans le monde ; on s'amuse beaucoup chez moi !... »

On voit que la grosse maman , séduite par la tournure et l'air distingué de M. Guerreville , brûle d'envie de l'inviter à ses soirées ; mais celui-ci ne lui en laisse pas le temps , et , s'inclinant profondément , il sort suivi du portier , pendant que la fille cadette fait un point d'orgue , et que l'ainée se bourre de pain et de beurre.

« N'est-ce pas que ça fait du drôle de monde ? » dit le portier quand on est sur le carré. M. Guerreville se contente de sourire , en répondant :

« Est-ce là tout ce que vous avez à me faire voir ? — Dame... oui , car je suppose que vous ne voulez pas loger au quatrième... où ça fait mansarde... à côté de monsieur Fluttmann , un garçon tailleur... un bon enfant , un Allemand : c'est dommage qu'il ait la faiblesse de vouloir jouer de la flûte ; dès qu'il est rentré , il prend son instrument. Heureusement il rentre tard et

s'en va de bonne heure , sans quoi on n'aurait dans l'oreille que :

« Soyez sensibles à nos peines !... »

« Il joue toujours *la même* air !... »

M. Guerreville ne juge pas nécessaire de monter plus haut , il commence à redescendre l'escalier , et le portier le suit en disant :

« A côté de Fluttmann , par exemple , nous avons un *artisse* ; mais dans le bon style , un peintre... Si monsieur avait queuque besoin d'un peintre , je lui recommande celui-là ; je suis très-lié avec lui : c'est ce qu'on peut dire un vrai *artisse*.

« — Dans quel genre ? »

« — Oh ! dans tous les genres , ça lui est égal. Il fait des portraits avec de l'huile , des enseignes , des paravents , tout ce qu'on veut : c'est un homme qui aime son art comme j'aime un soulier de satin ! c'est rempli de talent ! Il m'a fait le portrait de mon petit dernier , suspendu au sein de sa mère : c'est parlant ! ça donne envie de pleurer. »

On était presque au bas de l'escalier quand le portier se met à dire :

« Quant au petit logement à louer... oh ! c'est habité par une jolie femme... je dis femme ou

filles... quoiqu'on se fasse appeler madame. Mais nous autres qui connaissons ce que c'est que le monde... on ne nous en fait pas accroire... Il vient un beau jeune homme la voir souvent... c'est que c'est une histoire romanesque... une femme séduite qui se cache peut-être sous un faux nom... c'est si commun dans Paris !... »

Depuis quelques instants, M. Guerreville écoutait avec beaucoup plus d'attention. Enfin il s'arrête et se retourne vers le portier, en lui disant :

« Quel âge peut avoir cette femme ?

« — Quel âge?... ah ! dame, voyez-vous, c'est jeune encore... mais la figure est déjà fatiguée... On a, je crois, des chagrins, parce que depuis quelque temps le beau jeune homme vient moins souvent... Moi je remarque tout ça, sans avoir l'air.

« — C'est une femme distinguée?... — Distinguée?... comment que vous entendez ça? — Je veux dire, ce n'est point une ouvrière, elle ne travaille pas... n'a point d'état? — Je ne lui en connais aucune ! — Conduisez-moi, je veux voir ce logement. »

M. Guerreville a déjà remonté un étage ; le portier le suit en murmurant : Ah ça, mais dites donc... c'est que ça commence à me fatiguer, de me promener dans la maison... Puis,

vous dites qu'il vous faut un grand appartement, et à présent vous voulez voir deux petites chambres de rien du tout! »

M. Guerreville monte toujours sans faire attention aux réflexions du portier, qui se décide cependant à le suivre, tout en criant : « Attendez-moi donc, au moins!... Diable! il n'est point poussif ce monsieur! »

Arrivés au quatrième étage, M. Fourré veut recommencer ses observations, ses bavardages, mais M. Guerreville ne lui en laisse pas le temps.

« Où demeure cette jeune femme? » dit-il d'une voix altérée et en secouant fortement le bras du portier.

« C'te jeune dame... voilà sa porte... là, c'est Fluttmann; là c'est...

« — Allons, monsieur, frappez, frappez donc!... »

Ces mots sont dits d'un ton qui ne permet pas au portier d'hésiter encore, il s'incline, ôte même sa casquette et va frapper à la porte qu'il a désignée sans oser souffler un mot.

Une espèce de femme de ménage ouvre la porte; M. Guerreville voit bien que ce n'est pas la maîtresse du logis, il balbutie quelques mots sur le motif qui l'amène, et, sans attendre qu'on lui réponde, sans savoir si ce n'est pas

indiscret d'entrer, il traverse une chambre, un petit couloir et pénètre enfin dans une autre pièce, où une jeune dame est assise devant une cheminée.

A la brusque entrée de M. Guerreville, la jeune femme a tourné la tête vers lui : il a pu la contempler à son aise... mais déjà le feu qui animait ses regards a disparu pour faire place à une expression de tristesse et de découragement ; il a laissé retomber sa tête sur sa poitrine, en balbutiant :

« Ce n'est pas elle !

« — Eh bien ! monsieur... vous allez, vous allez !... vous ne pouvez pas avoir le temps de rien voir comme ça ! »

C'était M. Fourré, qui arrivait après M. Guerreville, ne concevant rien à la manière brusque avec laquelle celui-ci était entré jusqu'au fond de l'appartement ; mais après avoir fait quelques excuses à la jeune dame, M. Guerreville repousse le portier, et se hâte de quitter le petit logement.

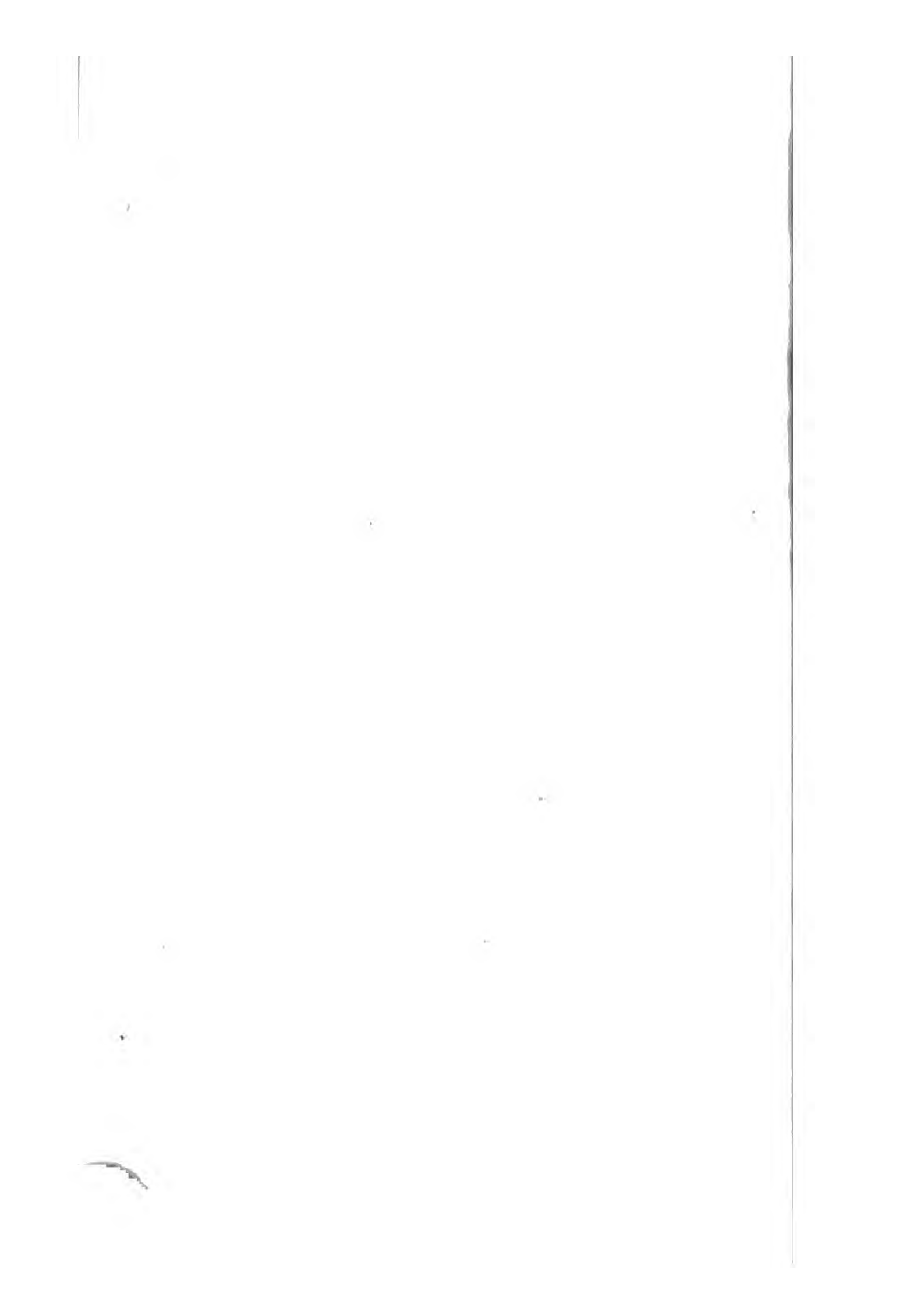
« Il me semble, monsieur, » dit Fourré, « que ce n'était pas la peine de me faire remonter quatre étages et d'entrer chez cette dame pour en ressortir sans avoir rien regardé !... Je défie bien que vous sachiez s'il y a des armoires là-dedans... Vous me direz : nous sommes tous

mortels ! mais j'ai ma soupe à manger, moi.

« — Encore une espérance détruite ! » dit tristement M. Guerreville en s'appuyant un moment contre la rampe du palier.

« Vous avez détruit quelque chose chez c'te jeune dame?... vous avez cassé un carreau peut-être?... »

M. Guerreville se dirige vers l'escalier sans répondre au portier.



CHAPITRE V.

LA PETITE FILLE.

Une petite fille de six ans à peu près montait le quatrième étage , au moment où M. Guerreville mettait le pied sur la première marche pour le descendre.

L'enfant était vêtue bien pauvrement et peu chaudement pour la saison ; un béguin de toile brune couvrait sa tête ; une robe rapiécée en plusieurs endroits, un tablier noir bien usé, composaient toute sa toilette , et ses pieds tout mignons étaient déjà enfermés dans des sabots.

La petite tenait sous son bras un pain rond de quatre livres : ce poids devait être lourd pour elle ; cependant elle semblait fière de le

porter, et le regardait avec complaisance. Arrivée sur le carré, elle baisse la tête en voyant du monde, et se dirige vers un autre petit escalier obscur et ressemblant à une échelle de moulin, qui était dans un coin du palier.

M. Fourré arrête l'enfant en lui disant : « Ah ! petite, dis donc à ton père que le *proprillétaire* veut son argent !... Que diable ! Jérôme se moque du monde... parce qu'il est malade, il croit qu'on ne pensera plus aux termes qu'il doit ; on vendra ses meubles s'il ne paie pas... Dis-lui ça de ma part. »

L'enfant regarde le portier en faisant une petite mine moitié honteuse, moitié craintive ; puis elle disparaît vivement en grimpant à l'échelle de moulin.

M. Guerreville, qui d'abord n'avait pas fait attention à l'enfant, l'a regardée lorsque le portier lui a parlé ; il examine cette petite figure si blanche, si rosée, si mignonne, ces traits délicats et fins, autour desquels se jouent de jolies boucles d'un châtain clair ; et il est surpris de l'expression réfléchie qui est répandue sur cette physionomie si jeune. Cette petite fille n'avait point les traits réguliers, ni les joues vermeilles : ce n'était point un de ces gros anges bouffis, dont on est convenu de dire, « c'est un bel enfant ! » ni une de ces têtes parfaites

que les peintres aiment à placer dans leurs tableaux : c'était une petite fille pâle , délicate , sérieuse , que beaucoup de gens n'auraient pas remarquée , que d'autres peut-être auraient trouvée laide ; mais qui était charmante pour ceux qui savaient lire dans sa physionomie.

M. Guerreville est resté quelques moments pensif , puis il se dirige vers l'échelle de meunier ; le portier court à lui en s'écriant :

« Eh ben ! monsieur... où allez-vous donc?... c'est pas par là qu'on descend...

« — Je voudrais voir ce Jérôme... ce pauvre homme dont vous venez de parler... le père de cette petite fille...

« — Vous voulez aller dans ce galetas !... ah ben ! c'est une autre espèce de plaisanterie alors... est-ce qu'à présent vous voulez louer une méchante chambre absolument sous les toits , avec fenêtre en tabatière... un grenier , enfin... comme j'en ai pour mettre mes provisions ?

« — Ce grenier est donc à louer ?

« — A louer ! si on veut !... Vous pensez ben qu'on n'a guère l'espoir de louer ça à des gens comme il faut... et pour les pauvres gens , merci , ça ne paie pas , témoin Jérôme le porteur d'eau ; aussi le *proprilliétaire* va le renvoyer ; il aime mieux avoir cette chambre pour

y mettre sécher du raisin ou des haricots verts, que de la voir occupée sans que ça lui rapporte rien ; il a raison , cet homme ; et puis , c'est agréable , en hiver , de manger des haricots verts... on les enfile , on les pend après une corde... par chapelets.

« — Conduisez-moi près de ce Jérôme , » dit M. Guerreville , en faisant signe au portier de passer devant lui ; mais M. Fourré fait au contraire quelques pas vers le grand escalier en disant :

« — Je vous dis que vous ne louerez pas une mauvaise chambre dans les gouttières... c'est donc pour vous amuser ; mais ma loge et mon épouse me réclament... descendons...

« — Conduisez-moi près de ce Jérôme , » répète M. Guerreville , d'une voix animée déjà par la colère et en jetant sur M. Fourré un regard courroucé.

Le portier passe alors devant lui en portant la main à sa casquette et en murmurant : « Au fait... si vous n'avez jamais vu de galetas... c'est curieux à voir comme autre chose... donnez-vous la peine de me suivre ; mais prenez garde de vous cogner , car on ne voit pas clair du tout par ici. »

Le portier monte l'espèce d'échelle qui conduit aux greniers ; ce chemin est si étroit ,

qu'une personne seule peut y passer ; il n'y a ni rampe , ni corde pour se tenir ; mais , comme on frôle le mur à droite et à gauche , on ne peut tomber de côté . Aucun jour n'éclaire cet escalier , qui est fort raide . « Infamie de chemin !... » dit M. Fourré , qui vient de se cogner la tête contre le mur... « c'est un véritable casse-cou !... »

« — Comment cette petite fille peut-elle passer par ici sans tomber ? » dit M. Guerreville .

« — Oh ! les enfants... c'est comme les chats ; ça grimpe partout... prenez garde , monsieur , nous v'là en haut... attendez , je vas frapper ; ça fait que vous verrez clair quand on ouvrira la porte . »

Le portier frappe , on ouvre une porte : c'est la petite fille qui paraît et semble presque effrayée en revoyant le portier et le monsieur qu'elle a déjà rencontré .

« Nous venons voir le local de ton père , » dit M. Fourré , d'un air goguenard ; « quand je dis local , je suis ben honnête !... je pourrais dire le chenil... Par ici , monsieur... mais baissez-vous ; car ça fait mansarde presque partout . »

M. Guerreville suit le portier , et il pénètre dans une mauvaise chambre , dont l'aspect misérable lui serre le cœur . Là , point de papier

pour cacher les murailles et les poutres qui forment le plafond ; point de rideaux à l'espèce de fenêtre en tabatière , par laquelle vient le jour ; un méchant grabat , une table , quelques chaises , un petit buffet en bois blanc , qu'on a un peu ciré : voilà tout l'ameublement de cette chambre. Mais , dans une encoignure , on a cloué quelques planches du bas en haut , pour ménager une séparation , qui forme comme un petit cabinet. Là , est un petit lit d'enfant ; ce lit est en bois de noyer , bien propre , bien luisant ; il est surmonté d'une baguette qui forme flèche , et sur laquelle sont jetés des rideaux en toile verte , qui peuvent envelopper la couchette et garantir du jour qui tombe perpendiculairement dans ce triste réduit.

Un homme d'une cinquantaine d'années est couché dans le lit qui est dans la chambre ; sa taille et ses bras nerveux semblent accuser un homme vigoureux , mais son teint est jaune , et ses yeux sont rougis par la fièvre. Cependant sur ses traits fortement prononcés on ne lit ni abattement ni tristesse ; on voit que le malade lutte avec courage , avec patience contre la maladie , et que l'espérance ne l'a pas abandonné.

Après avoir ouvert la porte , la petite fille est allée se rasseoir tout contre le lit du malade dont elle prend la main qu'elle garde dans les

siennes, en cherchant à lire dans ses yeux l'impression que produit sur lui la visite inattendue qu'il reçoit.

Jérôme, le porteur d'eau, a levé un peu la tête, comme pour saluer, et porte la main à son bonnet de coton en disant, avec un accent auvergnat assez prononcé :

« Excusez, messieurs, si je ne me lève pas pour vous recevoir... mais dame...c'est pas ma faute... je voudrais bien le pouvoir... »

« — Je serais très-fâché de vous causer le moindre dérangement, brave homme... et si j'avais pensé que ma présence pût vous gêner en quelque chose, je ne serais pas entré chez vous. »

Le ton poli et amical avec lequel M. Guereville vient de dire ces mots, étonne Jérôme; il est tout stupéfait, qu'un homme, dont la mise et toute la personne annoncent un rang distingué, daigne lui parler avec tant de bonté; la petite fille sourit à l'étranger; son effroi est déjà dissipé.

M. Fourré, qui a l'air de ne pas comprendre qu'on puisse craindre de déranger un porteur d'eau, s'est jeté sur une chaise, et se dandine en arrière, en s'écriant : « Dieu ! que c'est vilain ici !... eh bien, Jérôme, nous sommes donc toujours malade ? »

« — Eh ! mon Dieu , oui , monsieur Fourré , ce sont les forces qui ne veulent pas revenir.

« — C'est fâcheux , c'est d'autant plus fâcheux , que pendant ce temps-là on ne travaille pas , on ne gagne rien... et les loyers courent toujours...

« — Je voudrais bien pouvoir courir comme eux ! » dit l'Auvergnat en essayant de sourire.

« — Vous avez encore fort mauvaise mine , Jérôme , vous êtes très-jaune !... Écoutez donc , nous sommes tous mortels !... et on meurt beaucoup cette année... »

M. Guerreville se sentait envie de tirer les oreilles au portier , il se contient pourtant , et s'approche du malade.

« Y a-t- il longtemps que vous êtes alité ? — Plus de trois semaines , monsieur : c'est comme une fluxion de poitrine que j'ai eue , je crois... Mais , quoi qu'en dise M. Fourré , je sens très-bien que je suis mieux , et que bientôt je pourrai reprendre mes seaux. — C'est un rude état que celui de porter de l'eau ! — Ah ! quand on y est fait on n'y pense pas... faut bien qu'un homme travaille !... j'étais si content quand je gagnais de quoi nous nourrir , et que je pouvais de temps en temps rapporter quelque joujou à c'te pauvre petiote !... »

« — Ah ! oui , voilà de l'argent bien em-

ployé! » dit le portier en aspirant, d'un air d'importance, une prise de tabac. « Acheter des poupées, des petits ménages à cette petite fille... comment peut-on avoir des faiblesses comme ça!... encore c'est que ce n'était pas de ces jouets à deux sous que vous achetiez... c'était de superbes poupées à vingt-cinq sous!...

« — Ah! écoutez donc, monsieur Fourré, c'est que je trouve qu'il n'y a rien de trop beau pour ma Zinzinette... ma petite fille... mon petit ange!... ma petite garde aujourd'hui... Ah! j'aurais voulu lui acheter de bien plus belles choses!...

« — Vous auriez bien mieux fait de mettre cet argent-là de côté pour payer votre terme!... on ne serait pas obligé de vous mettre à la porte, de vendre vos meubles... ce qui est toujours fort désagréable dans une maison bien tenue.

« — Me chasser... vendre mes meubles! » dit Jérôme en essayant de se lever à demi, tandis qu'un léger coloris venait ranimer ses traits abattus. « Comment! on aurait la cruauté... mais je paierai, monsieur Fourré; je paierai tout, quand je pourrai travailler.

« — Calmez-vous, brave homme, » dit M. Guerreville en se rapprochant du lit. « Rien

de tout cela n'arrivera... ce portier ne sait ce qu'il dit!...

« — Je ne sais ce que je dis ! » répond M. Fourré en hochant la tête. « Vous verrez que monsieur , qui n'a pas comme moi la confiance du *proprillétaire* , va m'apprendre ses intentions ! Elle est bonne celle-là !... »

Sans paraître seulement entendre ce que dit le portier , M. Guerreville passe sa main sur la joue de la petite fille , et , tout en la caressant , dit à l'Auvergnat :

« C'est votre seule enfant ? — Oui , monsieur. — Et vous l'aimez bien , n'est-ce pas ? — Si je l'aime... ah ! c'est mon petit trésor... Pauvre enfant ! depuis que je suis malade , c'est elle qui a soin de moi , qui me donne à boire... qui descend chercher le pain et tout ce que je lui dis. C'est pourtant bien jeune... ça n'a que six ans et demi , mais il y a déjà dans cette petite tête-là plus d'esprit et de raisonnement que dans beaucoup de plus vieilles !... »

M. Guerreville ne répond rien , il est retombé dans ses réflexions ; sa tête s'est baissée sur sa poitrine et une profonde douleur se peint sur tous ses traits.

Le porteur d'eau et l'enfant le regardent avec intérêt , et n'osent pas souffler. Pendant ce temps le portier est allé fureter dans tous les

coins et regarder particulièrement dans l'espèce de cabinet où est le lit de l'enfant.

Enfin M. Guerreville pousse un profond soupir , en disant à Jérôme : « Votre fille est près de vous... vous pouvez l'embrasser , la serrer dans vos bras... ah ! il y a des gens qui envieraient encore votre grabat... votre pauvreté!...

« — Est-il possible de se priver comme ça pour un enfant ! » s'écrie M. Fourré en sortant sa tête de derrière les planches. « Il y a trois bons matelas , bien mollets dans le lit de la petite... et puis le père couche sur une mauvaise paille!...

« — Si ça me convient comme ça , monsieur le portier , » dit Jérôme avec impatience. « Il me semble que je suis bien le maître de me coucher comme je veux ; pour moi qui ne suis ni délicat , ni difficile , je me trouve toujours bien ! Mais cette petiote !... oh ! il faut qu'elle soit douillettement , voyez-vous ; car elle est si mignonne , si fragile , que la moindre des choses la blesserait !

« — Ne dirait-on pas que c'est l'enfant d'un prince !... J'aime mes enfants , mais certainement je suis incapable de me priver pour eux... Ah ça , monsieur , vous avez eu le temps de voir cette chambre , il faut que je descende ,

moi... si elle vous convient, pour cinquante francs vous l'aurez, et nous pendrons les haricots verts ailleurs.

« — Est-ce que monsieur a envie de louer ici? » dit Jérôme en regardant M. Guerreville; mais celui-ci se contente de lui faire un signe de tête négatif.

« Je ne sais pas de quoi monsieur a envie, » dit le portier, « mais je sais que voilà assez longtemps qu'il se fait montrer presque toute la maison, et il ne m'a pas encore donné de denier adieu... Ah! mon Dieu, je crois que j'entends la voix de mon épouse dans la cour. »

Le portier passe sa tête en dehors de la porte au-dessus du petit escalier.

Une voix aigre criait dans la cour :

« Fourré! est-ce qu'on t'assassine là-haut?.. descendras-tu aujourd'hui... Fourré!...

« — Me voilà, chère amie, me voilà... je vais descendre!... » crie le portier en jetant son corps en avant; puis il se retourne et regarde M. Guerreville, en ajoutant : « Venez-vous, monsieur? »

Mais M. Guerreville ne bouge pas; il était alors occupé à considérer la couchette de la petite fille, puis il reportait ses regards dans la chambre.

« A votre aise! » dit M. Fourré en haussant les épaules. « Si vous tenez à la conversation du porteur d'eau, ne vous gênez pas... moi j'ai la faiblesse de tenir à manger ma soupe. »

Et le portier descend rapidement l'escalier en fredonnant :

« Mon épouse fait ma gloire....

« Rose a de si jolis yeux... »

« — Vous êtes un bon père, monsieur Jérôme! » dit M. Guerreville en s'approchant du malade, auquel il serre affectueusement la main ; puis il fait plusieurs tours dans la chambre, s'arrête, semble embarrassé comme s'il voulait et n'osait dire quelque chose.

« C'est, je crois, bien naturel d'aimer ses enfants, » dit Jérôme, « et puis ma Zizine, c'est mon sauveur... mon ange tutélaire, comme disait ma pauvre femme, qui n'était pas sotte, et qui est morte à c'te heure!... — Votre ange tutélaire! que voulez-vous dire par là?... — Ah! dame, monsieur, je veux dire que cette petiote m'a déjà sauvé la vie. — Comment! si jeune... — Ça n'empêche pas... tenez, écoutez-moi. Un soir, je m'étais couché, et endormi en fumant avec ma pipe à la bouche... ce qui m'arrivait même fort souvent ; il paraît que de

ma pipe il était tombé du feu , et cela avait brûlé ma couverture de laine; moi , je ne sentais rien , je dormais comme un sourd ; car je dors fort quand je me porte bien... et je crois que je me serais rôti sans me réveiller , sans cette petite , qui , éveillée par la fumée , était vite accourue... ses petits pieds nus , et m'avait crié : — Mon père ! mon père ! vous brûlez !... » et en même temps ses petites mains essayaient d'arracher la couverture. Vous pensez bien qu'en un instant je fus debout ; je parvins à éteindre le feu , et j'en fus quitte pour n'avoir plus que la moitié d'une couverture ; mais depuis ce temps !... oh ! j'ai fait serment de ne plus fumer dans mon lit , et je vous promets que je l'ai tenu celui-là ; car , cette chère enfant , j'aurais pu la griller avec moi !... et c'est là ce qui eût été le plus malheureux !... »

En achevant ces mots , l'Auvergnat attire la petite sur son lit et l'embrasse tendrement ; puis il ajoute : « Et on trouve mauvais , après cela , que je lui achète de belles poupées... Oh ! mais moi je laisse dire le monde , et je fais ce qui me convient... N'est-ce pas , ma Zinzinette ? »

L'enfant sourit en disant : « Oh ! j'en ai bien soin de ma poupée ; je la couche avec moi... et je lui ferai une robe , parce qu'il y a une dame

de la maison qui m'a promis des chiffons bien beaux !...

« — Oui , oui ; tu es une bonne ménagère !... et tout le monde t'aime dans la maison... excepté ce portier qui ne sait te dire que des duretés !... mais faudrait pas qu'il te bousculât jamais pourtant ! car , je lui casserais mes seaux sur le dos !... »

« — Vous appelez votre petite Zinzinette ? » demande M. Guerreville.

« — Oh ! son nom est Caroline , mais voyez-vous , moi , je l'appelle plus souvent Zizine... Zinette... des petits noms d'amitié !... et cet imbécille de portier , qui me disait aussi l'autre jour : « Qu'est-ce que ça veut dire *Zizine* ?... ce n'est pas français !... » Hum !... méchant sayetier !... on a bien fait de le nommer Fourré , lui !... car il se fourre partout où il peut ! »

M. Guerreville passe encore la main sous le menton de la petite fille ; il jette un dernier regard autour de lui , puis il s'éloigne brusquement du lit , et gagne la porte en disant :

« Adieu ! brave homme , adieu ! »

« — J'ai bien l'honneur de vous saluer , monsieur , » répond l'Auvergnat , en portant la main à son bonnet , « excusez si je ne peux pas vous reconduire !... »

« — Mais on ne voit pas très-clair à votre porte, » dit M. Guerreville en s'arrêtant au haut du petit escalier ; « si votre enfant pouvait me montrer le chemin... »

« — Oh ! ben volontiers , monsieur !... Va , ma Zizine , va conduire monsieur , et prends bien garde de tomber aussi , toi !... »

La petite fille s'élançe vers la porte , elle est bientôt devant M. Guerreville , et elle descend lestement le petit escalier étroit et raide en disant :

« Suivez-moi , monsieur... tenez-vous à la muraille... »

On est bientôt sur le palier au-dessous ; alors l'enfant dit adieu à l'étranger et se dispose à remonter l'échelle de meunier. Mais M. Guerreville l'arrête , en lui disant :

« Attends , petite , j'ai quelque chose à te donner pour ton père... Tends ton tablier. »

L'enfant fait ce que l'on lui dit , et M. Guerreville , tirant sa bourse , la vide dans le tablier , et y joint tout ce que ses poches contenaient encore en argent et en monnaie , le tout pouvait faire environ cent vingt francs.

La petite fille ouvrait de grands yeux en voyant tout cet argent ; et comme , malgré son jeune âge , elle savait déjà que son père travaillait beaucoup pour en gagner bien peu ,

elle était tout émue , ses yeux se remplissaient de larmes pendant qu'elle balbutiait :

« Quoi ! monsieur... tout cela... c'est pour papa?... — Oui, ma petite; il paiera son loyer, et, ayant plus de tranquillité, il guérira plus vite... Va lui porter cela. »

L'enfant ne se fait pas répéter ces mots ; elle ne pense même pas à remercier le monsieur, et remonte déjà au grenier, tant elle est pressée d'aller donner l'argent à son père. M. Guerreville n'en juge que plus favorablement le cœur de la petite fille ; car la joie qu'elle va causer à son père, et l'espoir que ce bonheur lui rendra la santé, devaient être en effet ses premières pensées.

M. Guerreville descend l'escalier en se disant : « Si je n'ai rien appris touchant ce qui m'intéresse, du moins je n'ai pas entièrement perdu mon temps en voyant les appartements de cette maison. »

M. Guerreville est arrivé dans la cour, il y trouve le portier qui semblait le guetter au passage et mangeait sa soupe en se promenant devant sa loge.

M. Guerreville va passer sans s'arrêter ; le portier, après avoir déposé son écuelle devant sa loge, se place entre lui et la porte cochère, en disant :

« Eh bien ! monsieur, vous vous êtes sans doute décidé pour le local que vous louerez?... »

Et tout en disant cela, M. Fourré tendait sa main.

« — Je ne louerai rien dans cette maison, » répond M. Guerreville, en marchant toujours vers la porte cochère.

« — Vous ne louerez rien... c'est bel et bon... mais il me semble que je n'ai pas dû me déranger et quitter mon ouvrage... sans que... enfin, vous êtes trop juste pour... »

Et la main du portier se présentait toujours devant M. Guerreville ; mais celui-ci, après avoir tâté dans ses poches, où il ne trouve plus rien, repousse le bras qui lui barre presque le passage, et sort de la maison en disant :

« Ah ! j'en suis fâché... mais je n'ai rien sur moi ! »

M. Fourré est resté un moment stupéfait de colère ; enfin, il donne un coup de poing dans sa casquette en s'écriant :

« Je suis volé comme dans un bois ! A-t-on idée d'une telle vilénie !... un homme bien couvert... oser me dire qu'il n'a pas d'argent, fi !... c'est indécent !... mais cet homme-là, après tout, je crois que c'est un mouchard. »

CHAPITRE VI.

LA JOURNÉE AUX RENCONTRES.

Huit jours après cette aventure, M. Guerreville, ayant trouvé dans la rue du Helder un appartement qui lui convient, le fait sur-le-champ meubler convenablement, et s'y installe avec son fidèle Georges.

Le lendemain de son installation dans son nouveau domicile, et pour remplir la promesse qu'il a faite au docteur Jenneval, M. Guerreville lui écrit, lui donne son adresse et l'engage à venir le voir dès qu'il se rendra à Paris.

Cependant, quoiqu'il n'ait plus besoin de trouver un logement pour lui, M. Guerreville n'en continue pas moins d'entrer dans les maisons sur lesquelles il voit écrit : *Appartement à*

louer; et partout, comme avec M. Fourré, il fait causer les portiers, désirant plutôt avoir des renseignements sur les locataires que sur les logements, qui ne sont pour lui qu'un prétexte pour tâcher de retrouver la personne qui l'occupe sans cesse.

Plus d'une fois, M. Guerreville a eu le désir de revoir Jérôme et la petite Zizine; mais au moment de se rendre chez l'Auvergnat, il s'arrête en se disant : « Si j'y vais, ce pauvre homme ne croira-t-il pas que je viens lui demander des remerciements pour le peu que j'ai fait pour lui? »

Et M. Guerreville portait ses pas d'un autre côté, pensant qu'il ferait mieux d'attendre la visite de M. Jenneval, parce qu'il prierait le docteur d'aller s'informer de la santé du pauvre porteur d'eau.

Un jour, M. Guerreville se promenait sur les boulevards, jetant, suivant sa coutume, les yeux sur les portes des maisons pour chercher des écriteaux, lorsqu'une dame, qui venait en face de lui, le regarde, semble frappée de surprise, le regarde encore, puis court à lui en s'écriant :

« Je ne me trompe pas!... c'est vous, Édouard! c'est bien vous!... »

M. Guerreville considère à son tour cette

dame, qui approche de la quarantaine, mais qui est encore bien, et dont la mise et la tournure annoncent que la coquetterie a passé par là. Deux yeux bruns, fort tendres et fort piquants encore, se fixaient sur ceux de M. Guerreville avec une expression qui devait signifier beaucoup de choses ; cependant celui que leur langage semblait interroger paraît plutôt importuné qu'ému de cette rencontre, et répond d'un ton très-froid :

« Oui, madame, c'est moi... vous ne vous trompez pas.

« — Ah ! que je suis donc contente de vous revoir !... il y a si longtemps !... ah ! c'est-à-dire, je vous ai rencontré une fois... il y a trois ou quatre ans... et vous m'avez promis de venir me voir... mais vous n'êtes pas venu... C'est bien mal cela, de négliger ainsi ses anciennes connaissances... moi qui suis si heureuse quand je vous revois !... Ah, Dieu ! que je suis émue !... je dois être très-pâle...

« — Vous êtes trop bonne, madame ! — Trop bonne... ah ! oui, c'est vrai, je l'ai toujours été trop bonne... et vous en savez quelque chose... mais je ne me changerai pas... il est trop tard à présent !... Eh bien ! vous ne me demandez pas seulement des nouvelles d'Agathe... de votre filleule !...

« — Ah! pardon! j'allais le faire. — Oh! si vous saviez combien elle est jolie, maintenant, ma fille; une figure si fine... si gracieuse... si distinguée... elle est charmante!... c'est tout le portrait de... de quelqu'un à qui j'ai toujours pensé, moi... »

Et les yeux bleus de cette dame se fixent de nouveau sur ceux de M. Guerreville, qui baisse les siens en disant :

« Quel âge a donc votre fille maintenant? — Quel âge? mais elle a dix-huit ans bientôt; il me semble que vous pourriez vous rappeler son âge aussi bien que moi; mais je vois que vous oubliez tout... Pour vous, le passé ne laisse pas même de souvenirs, à ce qu'il paraît... Oh! ces monstres d'hommes... ce sont des ingrats que nous faisons!... »

Cette réflexion est accompagnée d'un gros soupir. M. Guerreville n'a pas l'air de le remarquer et reprend :

« Et votre mari, comment se porte-t-il? »

Cette question semble donner un peu d'humeur à la dame, qui répond d'un air presque piqué :

« Mon mari se porte très-bien; grâce au ciel M. Grillon n'est jamais malade... je ne lui ai jamais vu un accès de fièvre... c'est un homme si insouciant... d'un caractère si heureux!... »

pourvu que son dîner soit servi à cinq heures précises, tout le reste lui est égal... S'il n'avait pas eu une femme d'ordre et de tête comme moi pour le diriger lorsqu'il voulait faire des affaires, nous serions bien maintenant!... Mais j'étais là, heureusement, et je réparais les folies de mon mari. Aussi je crois que si j'ai quelques faiblesses à me reprocher, d'un autre côté je ne mérite que des éloges... Je ne dis pas cela pour m'excuser; mais ce qui m'a surtout fait du chagrin, c'est votre conduite à mon égard... Enfin, parce qu'on n'est plus amoureux des gens... ce n'est pas une raison pour les délaissier entièrement... est-ce qu'on ne peut pas rester ami?... Dites donc, monsieur, vous m'aviez promis autrefois que vous auriez toujours de l'amitié pour moi... »

Tout en disant cela, une main s'avancait et prenait doucement celle de M. Guerreville qui se laissait faire comme par complaisance.

« Édouard, qu'est-ce que j'avais donc fait pour que vous cessiez entièrement de me donner de vos nouvelles... Vous ne pensiez donc jamais à Euphémie... à cette pauvre Euphémie que vous appeliez *Mimie*... »

« — Eh! mon Dieu, madame! » s'écrie M. Guerreville en dégageant brusquement sa main, « quand on est jeune... on dit tant de

choses qui ne signifient rien!... S'il fallait se rappeler toutes les folies que l'on a débitées... on en serait souvent fort étonné soi-même. »

Madame Grillon, ou Euphémie, se pince les lèvres et garde le silence; elle semble même disposée à s'éloigner; mais, déjà fâchée du ton brusque avec lequel il vient de lui parler, M. Guerreville reprend :

« Pardonnez-moi, madame, en vérité je sens que je suis bien peu aimable... je réponds mal à votre amitié; mais, vous le savez... j'ai toujours été un peu vif... emporté... Et, depuis que vous ne m'avez vu... des chagrins ont tellement aigri mon humeur, que souvent pour un mot... pour la moindre des choses, je me laisse aller à des mouvements de colère, d'impatience, dont je rougis ensuite... Ah! ma société n'a plus rien d'agréable!... Je ne suis plus cet Édouard que vous avez connu jadis!... et le temps a changé encore plus mon caractère que mes traits.

« — Ah! vous êtes toujours pour moi le seul homme qui ait fait battre mon cœur... Je ne vous trouve pas changé! Si vous vouliez encore sourire, vous seriez toujours le même... Vous avez eu des chagrins, pauvre cher ami!... mais vous ne me les avez pas confiés!... La dernière

fois que je vous rencontrai, il y a quatre ans, vous devez bien vous rappeler que je m'aperçus qu'une peine secrète vous agitait, et alors je vous suppliai de me conter vos chagrins ; mais vous avez repoussé mes consolations.

« — C'est qu'il y a des peines qu'aucune consolation ne pourrait adoucir, et, celles-là, il me semble qu'on doit les garder au fond de son cœur.

« — Mais, mon Dieu, que vous est-il donc arrivé de si cruel ? sont-ce des revers de fortune ? oh ! non, je vous connais assez pour être certaine que de tels événements seraient supportés par vous avec philosophie. Vous êtes veuf... et la mort de votre femme a dû vous affliger profondément, car je sais que vous l'aimiez beaucoup... quoique vous lui ayez fait de nombreuses infidélités... Mais les hommes ont le privilège de joindre l'amour à l'inconstance : c'est un droit qu'ils se sont arrogé, et dont ils usent largement. Enfin, vous aimiez tendrement votre femme ; mais il y a, je crois, près de dix ans qu'elle est morte, et je vous ai vu depuis, triste, mais non pas désespéré. Vous aviez une fille... une fille que vous adoriez... dont vous me parliez sans cesse. Serait-il arrivé quelque chose à votre chère Pauline ? »

Au nom de Pauline, les traits de M. Guerre-

ville se sont altérés ; un nuage sombre couvre son front , ses regards se baissent vers la terre et il balbutie d'une voix émue :

« Non... non... il n'est rien arrivé à ma fille... mais depuis longtemps elle n'est plus avec moi... elle est mariée...

« — Quoi ! votre fille est mariée , et vous avez pu consentir à vous séparer d'elle ?

« — Il le fallait bien... C'était pour son bonheur. — Où donc habite-t-elle maintenant ? — Fort loin... dans le Dauphiné... — Et vous ? — Moi ! mais je suis à Paris... et j'ai l'intention d'y passer quelque temps. — Vous allez demeurer à Paris ! Est-ce que vous n'avez plus votre belle propriété près d'Orléans?... — Si... mais depuis que ma femme est morte et que... ma fille est mariée... je m'y suis ennuyé... Voilà pourquoi j'ai voyagé pendant quelque temps... et maintenant je veux rester un peu à Paris. — Oh ! que je suis contente de cela... J'espère que vous viendrez nous voir... vous ne vivrez pas comme un ermite... vous ne fuirez pas le monde... et votre filleule... votre petite Agathe , est-ce que vous n'éprouvez pas le désir de la voir , de l'embrasser?... Moi , je lui ai parlé souvent de son parrain , la pauvre petite ; il y a près de douze ans qu'elle ne vous a vu. Oh ! oui , il y a bien cela que vous n'êtes venu à la maison ,

elle ne vous reconnaîtra peut-être pas... mais je veux qu'elle aille dès demain présenter ses devoirs à son parrain... Ma bonne la conduira chez vous... car ma fille ne sort jamais seule. Le permettez-vous, monsieur ?

« — Sans doute... Cependant... votre mari... — Oh ! mon mari... vous savez bien que ce n'est pas lui qui commande à la maison !... excepté son dîner... D'ailleurs, monsieur Grillon vous aime beaucoup, il sera enchanté de vous revoir. Il m'a demandé plusieurs fois si j'avais eu de vos nouvelles, et je vais le rendre très-heureux en lui disant que vous êtes à Paris... Ah ! donnez-moi donc votre adresse... car vous seriez capable encore de ne pas venir nous voir ; mais, au moins, je vous enverrai mon Agathe... Je veux que vous voyiez comme elle est jolie... comme elle ressemble à son... Mais, mon Dieu, cela vous est bien égal, je crois... Ah ! ces hommes, ces hommes !... ils ne sont pas aimables long temps. »

M. Guerreville a tiré de sa poche une carte, sur laquelle est son nom et son adresse, il la présente à madame Grillon qui la met dans son sac, et lui serre la main en lui disant :

« Agathe ira embrasser son parrain... ensuite, monsieur, par amitié pour cette chère enfant, vous daignerez peut-être venir nous voir quelquefois... »

Ils se quittent alors , la dame en souriant , M. Guerreville en s'efforçant de lui rendre son sourire.

M. Guerreville poursuit son chemin en songeant à la rencontre qu'il vient de faire. La vue de madame Grillon lui a rappelé une époque de sa vie où la galanterie tenait beaucoup de place ; alors , les femmes , l'amour , occupaient tous ses instants ; la vue d'une beauté nouvelle faisait toujours naître ses désirs , et amenait de nouveaux triomphes. Alors cet homme , dont l'abord est maintenant froid et sévère , savait sourire , attirer un cœur , et sa franchise , sa vivacité avaient un charme dont peu de femmes savaient se défendre.

M. Guerreville ne peut retenir un léger soupir en se rappelant cet heureux temps de son existence , et cependant s'il pouvait retourner en arrière , ce n'est pas ce bonheur-là qu'il voudrait ressaisir.

Au moment où il se disposait à entrer chez lui , M. Guerreville se rappelle qu'il veut faire emplette de gants ; il continue de marcher , cherchant des yeux une boutique où l'on tienne ce dont il a besoin. Il aperçoit bientôt un petit magasin de parfumerie et de mercerie. Il entre ; une dame est seule assise au comptoir : M. Guerreville regarde à peine la marchande , il de-

mande des gants, et, pendant qu'on lui en cherche, il s'assied devant le comptoir.

On ouvrait, on visitait des cartons; la marchande semblait toute troublée, elle mêlait les gants d'hommes avec ceux de femmes, et confondait les couleurs parce qu'elle ne cessait de regarder M. Guerreville qui ne faisait pas attention, et était déjà retombé dans ses réflexions.

« Ceux-ci vous iront peut-être, monsieur ? » lui dit-on enfin d'une voix tremblante.

M. Guerreville avance la main, mais il se la sent presser doucement sans que l'on s'occupe de lui essayer les gants, il lève alors les yeux sur la marchande, leurs regards se rencontrent.

« Maria !... » s'écrie M. Guerreville.

« — Oui, monsieur, oui... Maria... vous êtes donc entré ici sans savoir que cette boutique était à moi ? »

« — Qui donc aurait pu me le dire?... et si je l'avais su... — Vous ne seriez pas entré peut-être. — Oh ! je ne dis pas cela. — Mais moi... j'en suis persuadée... Enfin le hasard m'a été favorable, et je suis bien heureuse qu'en passant par ici, vous ayez eu besoin de gants. »

Ces mots sont prononcés avec plus de tristesse que de dépit, et M. Guerreville reste embarrassé sans savoir que répondre.

La marchande était une femme de trente-six ans, blanche, blonde et fort jolie. Une expression de mélancolie répandue sur ses traits ajoutait encore à leurs charmes. Sa taille était fine, élégante, sa tournure jeune; et tous ceux qui ne connaissaient pas son âge étaient persuadés que la jolie parfumeuse n'avait pas plus de trente ans. Aussi lorsqu'on voyait près d'elle un grand jeune homme déjà fort et bien bâti, dont les traits avaient beaucoup de ressemblance avec ceux de la marchande, on disait :

« C'est monsieur votre frère, n'est-ce pas, madame?... » mais la jolie parfumeuse embrassait tendrement le grand garçon, et répondait :
« — Non... c'est mon fils !

« — Votre fils!... mais cela n'est pas possible... Votre beau-fils voulez-vous dire? — Non, c'est mon fils, je suis bien sa mère... — Mais, quel âge a-t-il donc? — Bientôt dix-neuf ans. — Ah, mon Dieu!... qui l'aurait jamais cru?... Vous, madame, déjà un fils de dix-neuf ans!... il faut que vous vous soyez mariée bien jeune!... »

Et les exclamations de surprise recommençaient, et cela se renouvelait toutes les fois que Jules était dans la boutique, et qu'il arrivait quelque nouvelle pratique. Souvent même, madame Gallet était ennuyée de tous les fades

compliments qu'il lui fallait entendre ; mais elle était marchande, et il fallait écouter tout cela d'un air très-satisfait.

Ce jour-là le fils de la parfumeuse n'était pas dans la boutique, mais alors sa mère aurait bien désiré qu'il fût présent, et souvent ses regards se portaient sur le boulevard, dans l'espoir d'y apercevoir son fils ; en revanche elle évitait de regarder dans l'arrière-boutique où était un homme d'une quarantaine d'années, d'une figure longue, maigre et assez désagréable, et qui fronçait le sourcil tout en compulsant des registres et vérifiant des mémoires, sans s'occuper en rien de ce qui se passait dans la boutique, tant son travail paraissait l'absorber.

M. Guerreville essaie et choisit ses gants ; la dame placée dans le comptoir l'examine parfois, puis baisse les yeux, ou porte ses regards vers la porte ; mais elle semble ne plus oser lui adresser la parole.

« Il me paraît, madame, que vous avez fait de bonnes affaires, » dit enfin M. Guerreville en jetant les yeux autour de lui ; « cette boutique est élégante... bien fournie... et placée dans un joli quartier... »

— Quand on passe sa vie à travailler, il faut bien que l'on finisse par amasser quelque chose... Gagner de l'argent, c'est la pensée

unique de mon mari... ce fut toujours là le mobile de toutes ses actions. — Et du reste... M. Gallet vous rend-il heureuse? — Heureuse! oui; autant que je puis l'être... il n'a pas de mauvais procédés avec moi; mais aussi, depuis dix-huit ans que nous sommes mariés, jamais je ne lui ai demandé une journée de repos ou de distraction... J'ai toujours été là, assise dans un comptoir... d'abord dans une petite boutique, bien simple... puis dans une plus belle... puis ici...

« — Cette vie monotone doit vous ennuyer. — Non, j'y suis accoutumée; je ne voudrais plus en changer... d'ailleurs assise dans mon comptoir, seule bien souvent, je pouvais penser tout à mon aise, et c'était là mon bonheur!... Mes souvenirs... toujours mes souvenirs... »

La voix de Maria décèle son émotion, on voit qu'elle se fait violence pour retenir ses larmes. M. Guerreville chiffonne dans sa main des gants qu'il voulait essayer; il se sent lui-même attendri, quoiqu'il affecte de ne pas en avoir l'air; il tousse à plusieurs reprises, fait quelques tours dans la boutique, regarde au fond le monsieur qui est cloué sur ses livres, et revient enfin près du comptoir, où il dit à demi voix :

« Mais n'avez-vous pas encore une autre consolation? »

Maria lève la tête en regardant M. Guerreville ; une expression de joie vient animer tous ses traits, et elle s'écrie :

« Ah ! vous ne l'avez donc pas oublié ! je voulais voir si vous m'en parleriez... si vous pensiez encore à lui... ce pauvre enfant, mon idole, mon trésor... mon fils... le... Oh ! mais, mon Dieu ! dites-moi donc au moins que vous l'aimez un peu... que vous voudriez le voir... l'embrasser ; dites-moi donc, monsieur, afin que je connaisse le plus doux plaisir pour une mère... afin que mon cœur bondisse encore de joie !... Oh ! oui !... oui... n'est-ce pas, que vous avez envie de le voir ?... »

« -- Maria !... Maria !... chut... prenez garde, si on vous entendait... »

« — Oh ! il n'y a pas de danger ! on vérifie des mémoires... on n'a nulle envie de m'écouter ; d'ailleurs, M. Gallet n'a jamais été jaloux... pouvait-il l'être ?... en m'épousant, il savait bien que je portais dans mon sein le résultat de ma faiblesse... de mon amour pour un autre !... Je ne lui cachai rien... il n'avait pas le droit de me faire aucun reproche, puisque je ne cherchais point à le tromper... Il me dit qu'il était philosophe... qu'il aimerait mon enfant comme le sien et lui donnerait son nom... Les quinze mille francs que vous m'aviez donnés écartèrent

tous les obstacles ; moi, j'aurais préféré ne jamais me marier... et rester seule avec mon fils ; mais vous avez pensé que je devais épouser M. Gallet, et je vous ai obéi.

« Il me semble que vous ne devez pas vous en repentir ; aujourd'hui votre fils a un nom... vous-même, vous êtes établie... considérée... Maria!... les fautes de la jeunesse s'effacent, s'oublent avec une bonne conduite.

« — Oui, mais le bonheur s'efface aussi... Enfin, puisqu'il le fallait!... Et vous, monsieur, êtes-vous heureux?... Ah! j'ai fait souvent des vœux pour vous... car j'espérais toujours à vous, moi... Votre femme?...

« — Ma femme n'est plus!... je l'ai perdue il y a dix ans.

« — Votre femme est morte!... quel malheur! mourir quand on est si heureuse... quand on n'a rien à désirer... car vous l'aimiez... et elle vous voyait tous les jours... Pauvre femme! Ah! je voudrais avoir été à sa place et être morte aussi... Mais vous avez des enfants?...

« — Je n'ai qu'une fille... qui est mariée... maintenant... et habite loin de moi. C'est pour cela que je suis venu demeurer à Paris... où je vais tâcher de me distraire un peu...

« — Vous restez à Paris? Oh! alors, si vous le permettez, mon fils ira vous voir... quelque-

fois, cela ne vous importunera pas, j'espère?... Oh! vous ne vous doutez pas comme il est bien, mon cher Jules : c'est un homme à présent... songez donc qu'il a dix-huit ans et demi... mais il est rempli de moyens... d'esprit... et avec cela un bon cœur, un excellent caractère...

« — Que fait-il? — Il a étudié dans une pension ; mais il a terminé ses études. Moi, j'aurais voulu qu'il embrassât quelque profession distinguée où il y a de la gloire à acquérir, où l'on fait parler de soi... comme le barreau, les lettres ; mais mon mari, qui ne pense qu'au commerce et ne rêve qu'à gagner de l'argent, veut garder son fils pour commis, parce que Jules lui est très-utile. Entre nous, je crois que mon fils voudrait être artiste ; il est fou du théâtre, il m'en parle sans cesse ; tous les moments dont il peut disposer il va les passer au spectacle... cela est même cause quelquefois que M. Gallet le gronde... il lui reproche de dépenser tout son argent à la comédie... il n'a peut-être pas tort, car cet enthousiasme de Jules pour le théâtre me fait craindre quelquefois qu'il ne lui prenne envie de se faire acteur... Ce serait un grand malheur, n'est-ce pas ?...

« — Pourquoi? s'il avait vraiment du talent... une vocation décidée. — Oh! monsieur, cela est si rare... Oh! non, je ne voudrais pas que

mon fils fût acteur... et je pensais... que cela vous déplairait aussi... Puisque mon Jules ira vous voir, je vous en prie, monsieur, détournez-le de son penchant pour le théâtre.

« — A quel titre me permettrai-je de lui donner des avis ? Pourquoi pensez-vous qu'il les écouterait ?... »

« — Mais... parce que... je ne sais... il me semble qu'il doit vous écouter... vous respecter ; je lui dirai que vous êtes un ancien ami de ma famille, que vous m'avez connue... protégée lorsque j'étais orpheline... Voulez-vous que je lui dise cela ? »

« — Je m'en rapporte à vous, Maria, pour ne rien dire à votre fils qui puisse jamais diminuer le respect qu'il doit avoir pour sa mère. »

« — Oh ! quand on aime bien les gens, on les respecte toujours... Ainsi, demain mon fils ira vous porter les gants que vous venez de choisir... Vous le voulez bien, n'est-ce pas ? — Oui, madame. — Quant à vous, monsieur... je n'ose espérer que ma vue vous soit agréable ; mais en passant devant cette boutique, je serais bien heureuse si vous pouviez encore avoir besoin de quelque chose. »

« — Vous devez être certaine, madame, que c'est à ce magasin que je donnerai la préférence... Voici mon adresse... dites à... votre fils »

qu'on me trouve tous les jours jusqu'à midi.
— Oh ! je ne l'oublierai pas ! — Adieu, madame.
— Adieu, monsieur !... »

M. Guerreville échange un dernier regard avec la parfumeuse ; puis il sort de la boutique et rentre chez lui en se disant : « Singulière journée !... voilà des rencontres auxquelles je ne m'attendais pas... Pauvre femme !... tout cela était sorti de ma mémoire ! »



CHAPITRE VII.

JULES ET AGATHE.

Le lendemain de cette journée, il était dix heures et M. Guerreville, encore enveloppé dans sa robe de chambre, s'était placé à sa fenêtre où il respirait avec plaisir l'air d'une matinée de printemps, lorsque Georges vint lui annoncer qu'un jeune homme demandait à lui parler.

« Faites entrer, » dit M. Guerreville, en quittant la fenêtre, et ses yeux se fixent avec une certaine émotion vers la porte de sa chambre à coucher.

C'est un jeune homme grand, mince, élancé, et dont la tournure a encore toute la dé-

sinvulture d'un écolier, quoique par moment il se pose droit et se tienne immobile pour avoir l'air réfléchi d'un homme. Ses traits sont réguliers et d'une parfaite harmonie entre eux ; un nez droit, une bouche moyenne, de grands yeux bleus, surmontés de sourcils châtons bien dessinés, un front très-haut sur lequel retombent sans ordre des cheveux blonds cendrés, forment un ensemble à la fois intéressant et doux ; une pâleur habituelle ajoute encore au caractère un peu mélancolique de cette physionomie ; mais lorsqu'il s'animait, lorsque ses beaux yeux bleus brillaient de toute l'ardeur d'une imagination de dix-huit ans, et qu'une teinte rosée colorait ses joues, alors les personnes même qui n'auraient point aimé les hommes blonds et pâles, auraient trouvé que c'était un joli garçon.

Le jeune homme s'avance avec une certaine timidité ; il tient à sa main un petit paquet bien artistement plié, ficelé, et salue profondément M. Guerreville, en disant :

« Monsieur, je vous apporte des gants que vous avez choisis hier... chez ma mère... madame Gallet... Elle m'a dit, en même temps, de vous demander si vous n'aviez pas besoin d'autre chose... et m'a chargé de vous présenter ses salutations. »

M. Guerreville a été sur-le-champ frappé de la ressemblance qui existe entre ce jeune homme et sa mère ; et , tout occupé de considérer cette figure où il retrouve mille souvenirs , il ne répond pas d'abord à ce que lui dit Jules ; le fils de la parfumeuse baisse les yeux et se sent tout décontenancé , troublé par les regards de ce monsieur qui l'examine si attentivement sans lui répondre.

Mais M. Guerreville revient bientôt à lui , et , s'apercevant de l'embarras du jeune homme , lui dit d'un ton affectueux :

« Excusez-moi , monsieur , si je ne vous ai pas répondu plus tôt... je suis un peu distrait... et puis... j'étais frappé de votre ressemblance avec madame votre mère... »

« — En effet , monsieur , tout le monde trouve que j'ai beaucoup de ses traits... — Mais veuillez prendre un siège , j'aurais beaucoup de plaisir à causer un moment avec vous... »

Jules s'incline et s'assied ; M. Guerreville en fait autant , tout en continuant de lui parler :

« Je ne suis pas pour vous une simple pratique... et madame votre mère vous aura dit , je pense , que j'étais une vieille connaissance... un ancien ami de sa famille ? »

« — Oui , monsieur , ma mère me l'a dit ; »

plus d'une fois elle m'avait parlé de vous, comme d'une personne qui lui avait toujours porté beaucoup d'intérêt, et pour qui elle conservait autant d'amitié que de reconnaissance; elle s'affligeait même, en pensant que je n'aurais jamais le bonheur de vous connaître, parce que vous n'habitez plus Paris... mais hier, quand je suis rentré, ma mère était bien joyeuse... et elle m'a dit : « J'ai une bonne nouvelle à t'apprendre; M. Guerreville est à Paris, il veut bien permettre que tu ailles le voir. Tâche de mériter qu'il ait pour toi un peu de l'amitié qu'il eut jadis pour ma famille; écoute avec respect ses conseils, profite des avis qu'il voudrait bien donner à ta jeunesse. Enfin, témoigne-lui le plus entier dévouement : ce sera la meilleure manière de me prouver ton amour. » « Voilà, monsieur, ce que ma mère m'a dit, et ce sera un plaisir pour moi de lui prouver mon obéissance. »

Ces mots ont été prononcés avec un ton de franchise qui ne permet pas de les confondre avec les politesses de convention que l'on échange dans le monde; M. Guerreville tend la main au jeune homme, en lui disant :

« Je vous remercie, monsieur Jules, de vos bonnes dispositions à mon égard; l'amitié d'un homme de mon âge ne peut avoir un grand

attire pour vous... pour que de telles liaisons aient du charme, il faut qu'il y ait aussi parité de jeunesse, comme de goûts et d'humeur; malgré cela, si je puis vous être bon à quelque chose, si vous pensiez que mes conseils vous fussent de quelque utilité, vous me trouverez toujours disposé à vous être agréable. »

Le jeune homme s'incline en serrant la main qu'on lui a présentée; M. Guerreville continue :

« Vous êtes fils unique... votre mère vous aime beaucoup, je crois... — Oh! oui, monsieur... elle est bien bonne pour moi... trop peut-être... — On ne l'est jamais trop avec quelqu'un qui nous aime; et votre père?... — Mon père... est un peu plus sévère... cependant il n'est pas méchant, assurément!... mais il n'aime que le commerce... il voudrait que je m'y adonnasse entièrement, et... — Et ce n'est pas votre vocation? — Non, monsieur; j'avoue que je n'ai pas de penchant pour cette profession... — Quelle carrière voudriez-vous donc suivre?... — Mon Dieu, monsieur, je ne sais trop... c'est-à-dire, je sais bien... mais je n'ose pas le dire; car je crains que cela ne fasse de la peine à ma mère... et pourtant, il me semble que dans tout ce qui touche aux arts, il

y a tant de gloire , de succès à espérer... — Dans toutes les professions on peut espérer de la gloire quand on réussit... Croyez-vous , monsieur Jules , qu'il n'y en ait point pour l'homme industriel qui , après avoir débuté par être simple petit commis , quelquefois porte-balle ou moins peut-être , parvient , à force de travail , de talents , d'entreprises , à se mettre lui-même à la tête d'une vaste maison de commerce , dont la signature vaut un billet de la Banque ; qui a de nombreux employés sous ses ordres et se voit enfin honoré , considéré partout. Oh ! pour celui-là , il y a surtout de la gloire à être parti de bien bas pour arriver si haut , et ce serait fort maladroit à lui , de vouloir le cacher , ou de désirer qu'on l'oubliât ; car il n'y a aucun mérite à venir au monde riche ou puissant , mais il en faut toujours pour se faire soi-même un nom et une position honorable dans la société.

« — Monsieur , je suis loin de mépriser le commerce... bien au contraire , mes parents l'exercent avec honneur... et s'il le faut... Mais , monsieur , quand on n'a pas de goût pour une chose , on la fait mal.

« — C'est très-juste... Enfin , dans les arts il y a encore du choix ; vous avez sans doute fait le vôtre ?

« — Monsieur... j'avoue... mais je crains de... — Allons, monsieur Jules, parlez-moi avec confiance... je suis moins sévère que je ne vous le parais peut-être; je me rappellerai que j'ai été jeune aussi... et qu'alors j'avais grand besoin d'indulgence... Vous avez dix-huit ans! c'est le moment où les illusions commencent, où le cœur et l'esprit ne demandent qu'à se laisser charmer; je ne veux pas vous dire que tout cela n'est que mensonge... oh! non, il ne faut pas désenchanter la jeunesse; le temps se charge assez vite de ce soin. Et d'ailleurs, il y a de la franchise dans ces joies du jeune âge; il y a de l'amour dans ces passions qui sans cesse s'allument et se renouvellent dans un jeune cœur; mais il y a aussi plus de folie que de raison dans une tête de dix-huit ans, et c'est pour cela que les conseils de l'expérience lui sont souvent nécessaires.

« — Ah! monsieur, vous me parlez avec tant de bonté... je me sens plus à mon aise devant vous qu'auprès de mon père. Je vais vous dire le fond de ma pensée... Monsieur, c'est pour le théâtre que j'ai de la vocation... C'est au théâtre que je rêve, que je pense sans cesse... Être acteur... avoir un grand talent... entendre toute une salle vous applaudir, faire tour à tour rire ou pleurer tout un public,

captiver son attention, voir tous les regards attachés sur soi, obtenir ce murmure flatteur, qui suit un mot bien dit, une phrase bien sentie... Ah! monsieur, c'est là le bonheur... c'est là de la gloire, du plaisir... et cela se renouvelle tous les soirs!... Ah! voilà la carrière que je voudrais embrasser!...

« — Ainsi, vous voudriez être au théâtre? — Oui, monsieur... c'est là ce que je n'ose pas dire à mon père... car cela le fâcherait beaucoup... Il me gronde déjà quand il sait que je suis allé au spectacle; il dit que j'y dépense tout mon argent... Je n'ai que celui que ma mère me donne en cachette, il me semble que je puis bien l'employer à aller au spectacle... puisque c'est le seul plaisir que je me permette.

« — Et votre mère connaît votre penchant pour le théâtre... Vous gronde-t-elle aussi? — Un peu, mais si doucement... si doucement... Oh! s'il n'y avait qu'elle je serais bien sûr de faire ce qui me plairait!

« — Monsieur Jules, il n'y a pas de mal à être acteur quand on a vraiment du talent... mais quand on n'en a pas c'est la plus triste des positions!...

« — Oh! j'aurai du talent, monsieur, j'en suis certain... Ah! quand je vois jouer *Samson*... quand je vois jouer *Bouffé*!... si vous sa-

viez comme ma tête s'exalte !... comme je les écoute... comme je crains de perdre une seule de leurs intentions... quels talents !... quels comédiens !... Ah ! monsieur , est-ce qu'en les voyant jouer cela ne vous a jamais donné l'envie d'être au théâtre ?... »

M. Guerreville ne peut s'empêcher de sourire en répondant :

« Non vraiment !... cela m'aurait plutôt donné l'idée contraire , car j'aurais pensé qu'il doit être bien difficile de parvenir à ce degré de talent.

« — Pourquoi donc ?... ils y sont bien arrivés , eux !... Nous avons encore beaucoup d'autres artistes d'un grand talent... et puis d'ailleurs , moi , j'aime tous les acteurs !... Quand j'en rencontre un sur mon chemin je voudrais lui sauter au cou , l'embrasser... lui donner une poignée de main... me promener avec lui bras dessus bras dessous...

« — Tout cela m'annonce bien votre amour pour le théâtre. Mais je n'y vois pas encore la preuve que vous auriez du talent comme acteur... Tous les jours on admire une chose que l'on ne saurait pas faire.

« — Ah ! monsieur... si j'osais encore vous avouer... — Osez , monsieur Jules , votre mère vous a dit que vous pouviez me regarder comme

un vieil ami , et moi je vous répète que vous n'aurez pas mal placé votre confiance... — J'en suis bien persuadé , monsieur.... Mais ce que je vais vous dire... il ne faudrait pas que mon père... que ma mère même en eussent connaissance... — Je ne le leur dirai pas puisque vous me demandez le secret. — Eh bien ! monsieur , vous saurez donc que je prends en cachette des leçons de déclamation. — Vous prenez des leçons!... Voilà qui est bien différent... Seriez-vous au conservatoire ? — Oh ! non , malheureusement je n'ai pas ce bonheur... mais je vais chez un professeur. — Ce professeur est sans doute un de nos bons comédiens ou quelque vieil artiste en réputation?... — Monsieur , c'est en effet un vieil acteur , qui a eu beaucoup de talent , à ce qu'il dit... — Où jouait-il ? — Mais il prétend qu'il a joué partout... D'abord mes moyens ne me permettraient pas d'avoir un professeur bien cher... Je n'ose pas souvent demander de l'argent à ma mère , car je sais que cela lui fait avoir des scènes désagréables avec mon père ; mais mon professeur n'est pas cher , il donne des leçons à vingt sous le cachet... et quand on en paie dix d'avance , on en a cinq par-dessus le marché... — En effet , cela n'est pas ruineux. — Aussi il y a des moments où il a beaucoup d'élèves!...

Il dit qu'il a formé de grands talents. — Lesquels ? — Ah ! ils sont tous en province ; mais je vous assure qu'il démontre très-bien... et il me jure que j'ai les plus belles dispositions. — Pour quel emploi ? — Pour les jeunes premiers. — Monsieur Jules, un professeur qui donne quinze leçons pour dix francs, doit tenir ce langage avec tous ses élèves... car il est bien probable qu'il a grand besoin de gagner de l'argent. Cependant je ne veux pas vous décourager... mais, je l'avoue, je suis fâché de vous voir vous jeter dans une carrière si épineuse... et je ne dois pas vous cacher aussi que cela afflige beaucoup votre mère... — Comment ! monsieur, elle a donc deviné ma vocation ?... — Est-ce qu'une mère ne devine pas toujours les secrets de son fils ! Oui, la vôtre s'est aperçue de votre enthousiasme pour l'art dramatique... Elle craint que vous n'ayez la pensée de vous faire acteur... et il me paraît que sa crainte est assez juste. Elle ne m'a pas caché toute la peine qu'elle en ressentirait. Réfléchissez, monsieur Jules, avant de vous laisser entraîner par un penchant qui n'est sans doute pas insurmontable... Voyez si tous les succès, tous les plaisirs que vous espérez trouver au théâtre peuvent compenser les chagrins que vous causerez à votre mère... »

Jules baisse les yeux, il est ému, et garde quelque temps le silence; enfin il murmure entre ses dents :

« Mon Dieu ! monsieur... vous savez bien que les parents sont tous comme cela... ils grondent d'abord... mais quand on réussit ils sont bien aises qu'on ait suivi son penchant... qu'on ne les ait pas écoutés!... Si je devenais un grand artiste... il me semble que cela vaut bien un parfumeur... Si vous vouliez, monsieur, venir me voir jouer chez mon professeur... Nous jouons des scènes... quelquefois des actes tout entiers quand nous sommes en assez grand nombre... alors vous pourriez juger si j'ai du talent. »

Monsieur Guerreville allait répondre lorsque Georges entr'ouvre la porte de sa chambre et avance seulement le haut de la tête, en disant :

« Monsieur, voilà une jeune demoiselle avec sa bonne qui dit que vous êtes son parrain, et demande si elle peut avoir le plaisir de vous présenter ses respects. »

Une légère rougeur monte au front de M. Guerreville, qui se hâte de dire à Georges :

« C'est bien, je vais recevoir cette jeune personne... Faites-la entrer dans le salon, et priez-la d'attendre un moment. »

Georges se retire, et Jules se lève en disant :

« Il vous vient du monde , monsieur , je vous laisse , et je vous demande pardon de vous avoir importuné si longtemps... je voulais seulement vous donner l'adresse de mon professeur de déclamation... je dois l'avoir sur moi... d'ailleurs c'est M. Tristepatte , rue du Petit-Hurler... Ah ! mais voici son adresse... On prend leçon tous les jours , excepté le dimanche , depuis midi jusqu'à quatre heures , ou le soir , de sept à dix. Moi , j'y vais pendant mes courses , quand je trouve le temps de gagner une demi-heure , mais je n'y manque presque jamais les mardis et jeudis dans la journée... vous viendrez me voir jouer , n'est-ce pas , monsieur ? je serais si flatté d'avoir vos avis...

« — Oui , j'irai , je vous le promets... mais attendez... attendez donc , monsieur Jules !... »

Et , tout en disant ces mots , M. Guerreville tournait et marchait dans sa chambre comme préoccupé de quelque chose , et embarrassé de savoir comment il s'y prendrait ; enfin il s'approche de son secrétaire , il y prend un rouleau de cinquante napoléons , et il écrit sur un papier : « *Pour Jules , afin que ses plaisirs ne causent pas de querelles entre ses parents.* »

M. Guerreville roule ce papier par-dessus les napoléons , puis il enveloppe tout cela d'un autre papier , et , revenant vers Jules , lui met

le rouleau dans la main, en lui disant :

« Monsieur Jules, ayez la complaisance de remettre cela de ma part à madame votre mère... c'est une ancienne dette que j'acquitte, différentes fournitures qu'elle m'a faites il y a longtemps... »

Jules semble étonné en pesant la somme qu'on a glissée dans sa main, et il balbutie :

« Comment, monsieur... mais ma mère ne m'a pas dit que... — Elle n'avait pas besoin de vous le dire... c'est un ancien compte, elle l'avait peut-être oublié... Mais pardon, monsieur... on m'attend, j'aurai le plaisir de vous revoir. »

Jules ne juge pas convenable d'en demander davantage; il met le rouleau dans sa poche, salue profondément M. Guerreville, et s'éloigne après lui avoir encore demandé la permission de revenir lui présenter ses hommages.

Le jeune homme est parti, M. Guerreville l'a suivi des yeux; il reste absorbé quelques moments dans ses pensées; enfin il appelle Georges et lui dit : « Faites entrer la demoiselle qui est dans le salon. »

L'ex-soldat fait un demi-tour sur lui-même, sort et revient bientôt avec une jeune fille qui entre dans la chambre en sautillant, en faisant des révérences, et s'écrie dès le seuil de la porte :

« Bonjour, mon parrain!... comment vous portez-vous, mon parrain?... je suis bien contente de vous voir... voulez-vous me permettre de vous embrasser, mon parrain?... »

M. Guerreville reste immobile et considère celle qui arrive si brusquement pour l'embrasser : c'est une jeune fille de dix-sept ans environ, bien ronde, bien grasse, bien fraîche et fortement colorée. C'est une brune assez piquante, quoique ses grands yeux bruns expriment plutôt la gaiété que la malice, et que sa figure semble sourire, autant par habitude que par sentiment ; mais sa bouche est petite et bien garnie ; son nez est mignon et bien fait ; de jolies fossettes se dessinent à chaque instant dans ses joues rebondies ; enfin, sa taille est bien prise, et son fichu accuse déjà des appas très-prononcés. Telle est mademoiselle Agathe, qui n'a pas la moindre ressemblance avec son parrain, mais n'en est pas moins une jolie fille, qui annonce une superbe santé.

La jeune personne est restée un peu interdite de l'air froid et presque sévère avec lequel M. Guerreville la reçoit ; mais elle se décide à recommencer ses révérences et ses petits sautilllements, tout en reprenant :

« Bonjour, mon parrain... je vous souhaite bien le bonjour, mon parrain!... comment

vous portez-vous?... je viens vous présenter mes devoirs et vous embrasser, si vous voulez me le permettre. »

M. Guerreville se penche vers Agathe, l'embrasse sur le front, quoique la jeune fille lui tende ses joues, et la conduit devant un fauteuil, en lui disant : « Asseyez-vous, ma chère enfant...

« — Avec plaisir, mon parrain, » répond mademoiselle Agathe, en se laissant aller dans le fauteuil.

M. Guerreville s'assied près de la jeune fille, qu'il examine toujours, mais sans paraître aucunement ému, et lui dit :

« Vous êtes la fille de madame Grillon ? — Oui, mon parrain... je suis sa fille unique... Agathe, votre filleule. — Et madame votre mère a donc bien voulu permettre que vous vinssiez me voir ? — Oh ! certainement, mon parrain, c'est maman qui me l'a ordonné... sans ça, assurément je n'aurais pas pensé à venir vous voir... car je ne pensais pas à vous du tout, mon parrain ; mais hier maman est rentrée, tout en criant du bas de l'escalier : « Agathe ! Agathe ! ton parrain est à Paris ! je viens de le rencontrer... tu iras demain matin lui présenter tes respects et l'embrasser ; » et maman était si contente... si joyeuse, qu'elle ne remarquait pas qu'elle marchait sur l'habit de mon papa,

qu'il avait posé sur une chaise pour qu'on y recouse un bouton; et quand papa lui a dit : « Prends donc garde, ma chère, tu jettes mon habit à terre et tu marches dessus ! » maman a répondu : « Ah ! ça m'est bien égal !... je viens de rencontrer M. Édouard Guerreville, le parrain de ma fille; il habite Paris, il viendra nous voir... je marcherais sur toutes tes culottes aujourd'hui, que je n'en serais pas moins gaie !... »

« — Voilà qui est bien aimable de la part de madame votre mère.

« — Oh ! mon parrain ! c'est que nous vous aimons tous beaucoup à la maison !... et puis, je suis bien contente de faire votre connaissance; car maman me parlait souvent de vous, et me disait : « C'est bien dommage, ma pauvre Agathe, que ton parrain ne soit pas à Paris, car un parrain, c'est comme un second père... on va lui souhaiter la fête, la bonne année... il te donnerait tes étrennes : le tien était bien aimable, bien généreux... » Enfin, mon parrain, je regrettais beaucoup de ne pas vous connaître... car j'avais, je crois, cinq ans, la dernière fois que je vous ai vu... et je ne me souvenais plus du tout de vous; je croyais que mon parrain était un gros homme... avec un gros ventre et de gros mollets... je ne sais pas où j'avais rêvé cela !... C'est comme lorsque j'étais à la pension,

je me figurais que le spectacle c'était comme une boutique où l'on vendait toute sorte de choses... Ah! quand on est petite on est bien bête!... mais à présent je ne suis plus comme ça : je connais tout, et maman dit que je peux raisonner, comme si j'avais quarante ans.

Mademoiselle Agathe semble surtout disposée à parler toujours; mais M. Guerreville, qui l'écoute comme s'il pensait à toute autre chose qu'à ce qu'il entend, interrompt la jeune fille en lui disant :

« Vos parents ont sans doute soigné votre éducation?... — Oh! oui, mon parrain! assurément, j'ai été bien soignée... mais on m'a retirée de la première pension où l'on m'avait placée d'abord, parce que tous les jours à dîner on nous donnait des haricots. Je m'en suis plainte à maman, qui a dit à la sous-maîtresse que les haricots me faisaient mal. Celle-ci l'a dit à la maîtresse, qui a répondu qu'on ne changerait pas pour moi l'ordinaire de sa maison; maman a trouvé ça très-malhonnête, et on m'a mise ailleurs où j'étais bien mieux : on avait dans la semaine des lentilles et des pommes de terre, avec le bœuf; moi je n'aime pas beaucoup les pommes de terre, mais j'adore les lentilles, surtout à l'huile... Mais si vous saviez, mon parrain, dans les pensions comme on met peu

d'huile dans les salades ; je crois même qu'on n'en met pas du tout... et c'est bien mauvais pour l'estomac... J'ai une de mes amies qui...

« — Y a-t-il longtemps que l'on vous a retirée de pension ? — Il y a dix-huit mois , mon parrain : maman et papa ont trouvé que j'en savais bien assez... que je n'avais plus besoin de rien apprendre. — Que savez-vous donc ?... — Oh ! mon parrain , je sais un peu chanter , je touche un peu du piano... je sais un peu dessiner... — Il me paraît que vous savez de tout un peu. — Oui, mon parrain... et puis je danse très-bien... Oh ! j'aime beaucoup la danse ! Maman aussi aime bien la danse ; au bal nous dansons en face l'une de l'autre , et maman dit qu'on nous prend pour les deux sœurs. — Et monsieur votre père ? — Oh ! mon père ne danse pas , lui... c'est bien rare : à moins qu'il ne manque quelqu'un pour faire un quatrième... mais il brouille toujours les figures , papa, je n'ai jamais pu parvenir à lui faire comprendre *la Pastourelle!*... Ah ! à propos , mon parrain , j'allais oublier de vous dire que maman m'a chargée de vous prier de nous faire l'honneur de venir dîner demain à la maison ; on se met à table à cinq heures précises.

« — Je vous remercie , ma chère enfant ;

mais vous direz à madame votre mère que je ne puis avoir le plaisir de me rendre à son invitation... — Ah ! pourquoi donc cela, mon parrain ? nous nous faisons un si grand plaisir de vous avoir !... Maman devait inviter madame Devaux et ses filles... ce sont des personnes très comme il faut, qui donnent des soirées... et puis, M. Adalgis... un jeune homme bien aimable qui a toujours des gants blancs ou paille parfumés... C'est joli un jeune homme qui porte des gants clairs... ça donne bien bonne tournure... et puis, ce monsieur-là joue du cornet à piston... c'est-à-dire il apprend ; mais il ne veut en jouer que quand il sera très-fort... et il m'accompagnera alors sur le piano... En attendant, il chante délicieusement les romances ; il nous a chanté, l'autre soir, *Bonne espérance*, de Frédéric Bérat... Mon Dieu ! que c'est joli !... Mon parrain, connaissez-vous *Bonne espérance*, de Bérat ?

«—Ma chère filleule, je suis désolé de ne pas pouvoir entendre tout cela, mais, je vous le répète, je ne puis me rendre demain à l'invitation de vos parents... — Ah ! c'est bien vilain, mon parrain ; papa se faisait aussi une fête de vous avoir à dîner, parce que maman lui avait dit qu'on ferait de la compote de marrons... — J'irai vous voir, Agathe. J'irai présenter mes

hommages à madame Grillon... — Quand cela, mon parrain ? — Le plus tôt qu'il me sera possible... En attendant, ma chère filleule, voulez-vous me permettre de vous faire un petit présent ? »

Monsieur Guerreville s'était levé et était allé à son secrétaire. Il avait senti qu'avec Agathe il n'avait pas besoin de chercher un prétexte pour lui faire un cadeau ; d'ailleurs le titre de parrain lui en donnait le droit.

Agathe s'est levée aussi , et elle fait une belle révérence en disant :

« Mon parrain , vous êtes bien bon ; certainement j'accepterai tout ce qu'il vous fera plaisir de m'offrir... »

Monsieur Guerreville a pris dans un tiroir de son secrétaire une jolie bourse de cachemire brodée en or et à coulants enrichis de pierres fines ; il met une quinzaine de napoléons dans chaque côté de la bourse , et la présente à Agathe en lui disant :

« Tenez , ma chère amie , vous garderez la bourse comme un souvenir de moi ; et avec ce qu'elle renferme vous pouvez satisfaire quelques-unes de vos fantaisies. Il eût été plus convenable , peut-être , que je vous achetasse moi-même tous ces riens qui plaisent à une jeune fille... Mais , vous m'excuserez , parce que je

m'entends peu à tout cela , et votre goût vous guidera mieux que le mien... »

Agathe prend la bourse en rougissant encore de plaisir ; puis elle fait deux ou trois petits bonds dans la chambre en s'écriant : « Ah ! que vous êtes bon , mon parrain ! Ah , la belle bourse !... et toutes ces pièces d'or !... Oh ! que j'aurai de belles choses avec cela !... Mon papa ne me donne jamais qu'une pièce de dix sous le dimanche , pour mes menus plaisirs ; je ne pouvais pas amasser grand'chose... Ah ! je veux m'acheter une écharpe comme celle que j'ai vue l'autre soir à Célestine... une écharpe bleu tendre à franges blanches , c'est très-distingué... Mon parrain , voulez-vous me permettre de vous embrasser ?... Ah ! que je suis contente !... Maman avait bien raison de me dire : « Tu verras comme c'est gentil de connaître son parrain , surtout quand il est riche !... »

Et Agathe court tendre encore ses belles joues fraîches et cerises à M. Guerreville , qui les effleure à peine de ses lèvres , puis la conduit doucement vers la porte , en lui disant :

« Je suis fâché , ma chère filleule , de ne pouvoir vous retenir plus longtemps !... mais quelques affaires m'obligent... — Oh ! mon parrain , ça suffit... Vous n'avez pas besoin de vous gêner du tout avec moi... D'abord je suis tout de

suite sans cérémonie... surtout quand les personnes me plaisent ; et vous me plaisez beaucoup , mon parrain. »

M. Guerreville avait reconduit Agathe jusqu'à son antichambre , où une grande fille en tablier blanc et bonnet de paysanne était assise en face de Georges , lequel la regardait très-fréquemment , mais ne lui adressait pas la parole.

Agathe court à sa bonne en s'écriant : « Jeannette ! voilà mon parrain... Mon parrain , voilà Jeannette , notre bonne... Elle sort toujours avec moi , parce que mes parents ne veulent pas que je sorte seule jamais ; cependant , je connais bien mon chemin , et certainement que je ne me perdrais pas... Heureusement nous rions nous deux Jeannette , quand nous sortons ensemble... Elle est aussi gaie que moi... nous nous moquons des passants... Oh ! c'est bien amusant... Il passe des gens si ridicules , qui ont des tournures si drôles... Adieu donc , mon parrain !... je dirai à maman que vous viendrez nous voir bientôt , mais elle sera bien fâchée que vous ne puissiez pas venir dîner demain... et papa , donc... il va pleurer sa compote de marrons !... n'est-ce pas , Jeannette... Jeannette , saluez mon parrain... Au revoir , mon parrain... venez nous voir bientôt... Voulez-vous me permettre de vous embrasser?... »

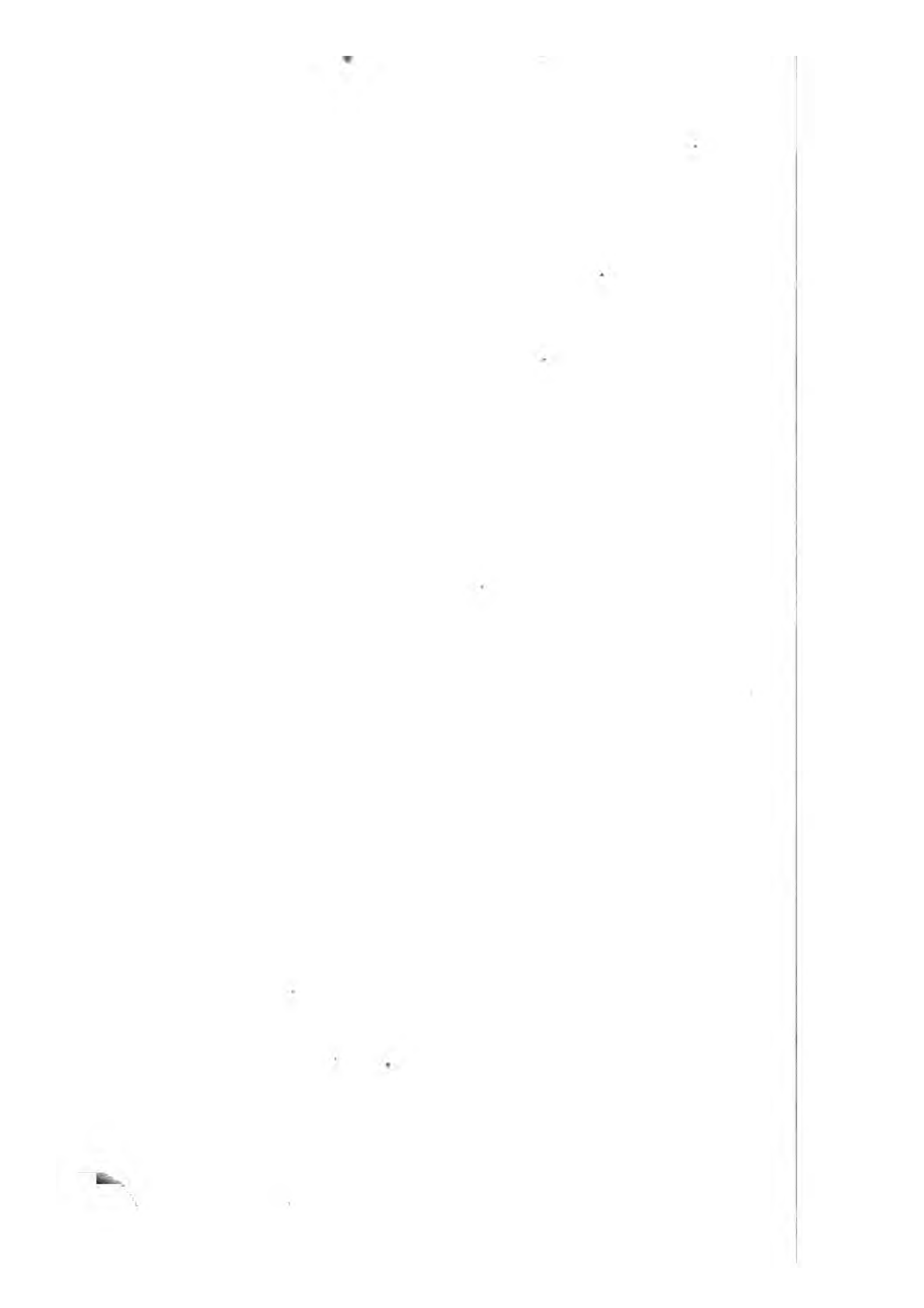
Mademoiselle Agathe tend encore ses joues ; mais M. Guerreville dépose sur son front un baiser bien froid , puis la congédie en ouvrant lui-même la porte de son carré. Enfin la jeune fille se décide à s'éloigner , mais ce n'est pas sans s'être retournée plus de vingt fois pour répéter :

« Au revoir , mon parrain ! venez nous voir bientôt... n'y manquez pas !... »

M. Guerreville se retrouve seul dans sa chambre , et il se jette dans un fauteuil en se disant : « Les voilà donc ces deux enfants !... C'est singulier !... j'aurais cru que leur vue m'aurait ému , attendri... mais non , je n'ai rien senti là au fond de mon cœur , nulle voix secrète ne s'est élevée dans mon âme pour me dire : « Tu leur dois aussi ton amour ! Je crois que leur tendresse me serait plutôt importune qu'agréable... Oh ! c'est mal , c'est fort mal ! D'où vient cela ? C'est que près d'eux , je ne puis oublier ma fille !... ma Pauline... Oh ! ma fille !.. c'est pour toi que je suis père... c'est toi que j'idolâtrais... toi , qui as toujours toutes mes affections... et loin de qui je ne puis goûter un instant de bonheur... Mais plus de nouvelles !... impossible de savoir ce qu'elle est devenue !... Mon Dieu ! l'ai-je donc perdue pour jamais !... m'a-t-elle entièrement

oublié... abandonné!... Oh! non, on n'oublie pas entièrement son père, quand on sait qu'il nous chérissait, quand on a la certitude que chaque jour il pleure sa fille... quand on ne peut douter que sa tendresse sera toujours plus forte que sa colère, qu'il pardonnera toutes les fautes pourvu qu'il puisse embrasser son enfant... et pourtant les années s'écoulent, et rien! rien... aucune lettre! aucune nouvelle!...»

M. Guerreville laisse retomber sa tête sur sa poitrine et semble anéanti par sa douleur.



CHAPITRE VIII.

UN AMI ET UN IMPORTUN.

Il y avait déjà fort longtemps qu'Agathe avait quitté M. Guerreville; et celui-ci, toujours plongé dans ses pensées, toujours sous le poids d'un chagrin auquel l'espérance même commençait à manquer, était resté sur sa chaise dans la même attitude, oubliant l'heure, le présent; oubliant tout pour ne songer qu'à sa fille.

Georges, habitué à l'humeur de son maître, ne se permettait jamais de le troubler dans ses réflexions; car il savait qu'il serait fort mal reçu. Plus d'une fois M. Guerreville avait ainsi laissé passer l'heure où l'on a coutume de dîner. Ces jours-là, Georges s'était bien gardé de

l'en prévenir ; il se disait : « Il est probable que monsieur n'a pas faim , puisqu'il ne pense pas à aller dîner. D'ailleurs , comme il mange chez le restaurateur , il est bien libre d'y aller à l'heure qu'il lui plaît... »

Cependant Georges , contre son habitude , vient d'entr'ouvrir la porte de la chambre de son maître ; le voyant immobile sur sa chaise , Georges tousse pour se faire entendre , et M. Guerreville , que ce bruit vient de rappeler à sa situation présente , et qui se revoit seul , lorsque ses illusions l'avaient réuni à sa fille , se tourne brusquement vers son domestique en s'écriant avec colère :

« Que me voulez-vous ? pourquoi entrez-vous ici lorsque je ne vous appelle pas ? »

Le pauvre Georges est tout saisi ; il est sur le point de se retirer sans rien dire ; mais son maître reprend :

« Eh bien ! parlerez-vous ?... Pourquoi venez-vous me déranger ?... »

« — Oh ! monsieur , c'est vrai ; j'aurais dû penser... mais je vais dire à ce monsieur que ça vous dérange , et que vous ne pouvez pas le recevoir aujourd'hui... »

« — Comment , encore du monde !... mais on ne me laissera donc pas en repos !.. Qui est là ? »

« — C'est ce monsieur de là-bas... de Châ-

teau-Thierry... le docteur Jenneval... qui dit qu'un médecin a toujours le droit d'entrer chez ses amis... même quand ils ne sont pas malades..

« — Le docteur... le docteur Jenneval. »

M. Guerreville se lève, passe sa main sur son front, et dit à Georges : « M. Jenneval peut entrer. »

Le docteur se présente et court presser cordialement la main de M. Guerreville, tandis que celui-ci fait signe à son domestique de s'éloigner.

« Me voici, » dit Jenneval en se jetant sur un siège d'un air satisfait. « J'ai un peu tardé... mais il fallait terminer mes affaires, liquider mes malades!... Ils avaient la bonté de tenir à moi, et en vérité je ne sais trop pourquoi; car je me moquais bien souvent d'eux et de leur maladie... Mais c'est peut-être pour cela... Je crois que j'en ai guéri plus en les faisant rire qu'avec des ordonnances. Enfin j'ai dit adieu à la province, et je viens exercer à Paris.

« — Vous venez vous y fixer, docteur? — Oui; la vie d'une petite ville... ses caquets, ses plaisirs, ses usages, tout cela ne me va pas. Vive Paris! pour les arts et les sciences, pour la théorie et la pratique! J'avais cependant fait de belles choses à Château-Thierry... et dernièrement encore, une cure superbe... madame

Blanmignon, que j'ai entièrement guérie de ses spasmes, en lui faisant prendre des pilules qui ne se composaient que de farine ; et le vieux M. Benoît, qui se croyait une gastrite et que j'ai mis pendant quinze jours au pain d'épice... En vérité, les sujets avaient une foi admirable!...

« — Il paraît, mon cher docteur, que vous n'avez pas perdu votre gaieté... — Je m'en garderais bien, puisque c'est avec cela que je traite mes malades. Enfin j'arrive chargé de lettres de recommandation. J'ai d'ailleurs quelques connaissances ici... et puis vous savez que j'exerce presque autant par goût que par intérêt. J'ai 4,000 francs de rentes, des désirs bornés, point d'ambition : avec cela, un médecin qui est garçon peut très-bien attendre les malades, sans souhaiter qu'il arrive ni fièvre épidémique ni choléra. Mais vous, votre santé?... J'aurais dû d'abord m'en informer.

« — Merci, docteur ; ma santé est bonne.. — Mais vous êtes toujours triste... toujours affecté en secret... Oh ! je vois bien cela, chez vous c'est le moral qui souffre. Eh bien ! je tâcherai de vous distraire... de vous occuper un peu... Je ne vous demanderai pas vos secrets... Oh ! je ne sollicite pas vos confidences... Il faut que la confiance vienne naturellement... et puis il y a des chagrins que l'on préfère tenir secrets ;

probablement les vôtres sont du nombre... Plus tard, peut-être, quand vous me connaîtrez mieux... Mais enfin vous m'avez permis de cultiver votre connaissance, et je crois que ce serait mal reconnaître votre confiance que de vous ennuyer par mes questions. Ainsi c'est convenu : je ne reviendrai jamais sur ce sujet ; mais je tâcherai de vous rendre le front moins sombre, moins soucieux, parce que ceci rentre dans mes fonctions...

« — Mon cher Jenneval... je suis vraiment satisfait de vous revoir. — Je vous dirai que j'ai fait la route de Château-Thierry à Paris avec un homme qui désirerait bien aussi faire votre connaissance... Oh ! mais celui-là, c'est l'être le plus curieux que j'aie jamais rencontré. C'est M. Vadevant, un de ceux qui mettaient leurs cartes chez vous, depuis qu'ils avaient appris que vous étiez ami du sous-préfet. M. Vadevant, sachant que je venais me fixer à Paris, a trouvé moyen de faire la route avec moi. Durant le chemin, il me parlait beaucoup de vous. Pour le faire endéver, je ne lui ai pas caché que je comptais vous voir souvent. Il m'a sur-le-champ prié de le présenter chez vous.

« — Vous voudrez bien n'en rien faire, docteur. — Oh ! soyez tranquille, M. Vadevant est

de ces personnes auxquelles on ne craint pas de refuser quelque chose , et que cela n'empêche pas de vous réitérer cent fois la même demande ; il est du nombre de ceux qui pensent qu'à force d'importunités on vient à bout de tout obtenir. Il est vrai que cela réussit quelquefois ; on cède aux gens qui nous ennuient ce que l'on aurait refusé à un ami discret... le monde est fait ainsi... mais je n'en suis pas plus tenté de cultiver la connaissance de Vadevant , qui cependant m'a déjà offert d'être le médecin de plusieurs de ses amis ici , et entre autres d'une de ses cousines... dame très-riche, à ce qu'il dit, et qui a deux filles charmantes, qu'elle va bientôt marier : c'est même pour assister à un de ces mariages , et aider sa cousine dans ses emplettes de noce , que Vadevant prétend être venu à Paris... Il m'a déjà proposé de me conduire chez sa cousine.

« — Mon cher docteur , laissons là votre M. Vadevant qui ne m'intéresse aucunement... plus tard j'aurai à vous faire connaître quelques personnes qui me touchent davantage... en attendant , vous pourriez déjà me faire un grand plaisir.

« — Parlez , je suis entièrement à votre disposition. — Il y a trois mois à peu près... je cherchais des logements ; j'entrai dans une

maison de la rue Montmartre... après avoir vu plusieurs appartements, j'entendis parler d'un pauvre diable, malade dans un grenier... c'était un porteur d'eau... il n'avait près de lui, pour le soigner, que sa fille, une enfant de six à sept ans; et on parlait de le chasser, de vendre ses meubles; j'eus la curiosité de monter dans ce grenier.

« — La curiosité !... je comprends... — Je vis cet homme... il se nomme Jérôme... il a une figure d'honnête homme; mais il était encore malade... sa pauvre petite fille est bien chétive... bien délicate... mais elle aime tendrement son père, elle ne quitte pas son chevet... et lui, oh ! il chérit sa fille... il la nomme son ange tutélaire... »

M. Guerreville s'arrête ému par mille souvenirs qui oppressent son cœur; il ajoute à demi-voix et en baissant ses regards vers la terre : « On est si heureux d'avoir sa fille avec soi !... »

Il se fait un moment de silence que Jenneval n'ose pas rompre : car déjà il a deviné une partie des chagrins de M. Guerreville. Enfin celui-ci reprend :

« J'ai donné quelque argent à l'enfant... afin que son père ne fût pas inquieté pour son loyer; mais j'aurais bien voulu savoir depuis si ce pauvre Jérôme était entièrement rétabli... »

« — Et qui vous empêchait de retourner le voir?... — Je ne sais... le temps s'est écoulé... — Dites plutôt que vous ne vouliez pas aller chercher de remerciements pour vos bienfaits... oh ! je vous devine , je comprends votre âme. Eh bien ! moi , qui n'ai rien donné à Jérôme , j'irai le voir , et s'il n'est pas encore guéri , je serai son médecin. — Vous auriez cette bonté , docteur ? — Cette bonté ! et pourquoi pas ? parce que j'aime à rire , à plaisanter quelquefois , me supposez-vous une âme sèche , insensible au plaisir d'obliger ? — Oh ! non , si je vous avais jugé ainsi , je ne vous aurais pas engagé à revenir me voir. — L'adresse de ce Jérôme ? — La voici... je l'avais écrite sur ce papier. — Très-bien !... j'irai demain matin , et je viendrai aussitôt vous en donner des nouvelles. — Merci , mon cher docteur... — Maintenant , ce n'est pas tout... avez-vous dîné ? — Non... je n'y pensais pas. — Moi , j'y pense beaucoup , car il est tard , et j'ai faim. Allons dîner ensemble , vous ne serez pas obligé de manger , mais peut-être qu'en causant avec moi l'appétit vous viendra. — Je suis à votre disposition. — Voilà qui est parler. Prenez votre chapeau et partons. »

M. Guerreville sort avec le docteur , celui-ci passe son bras sous celui de son ami , et lui dit :

« Où dînez-vous habituellement? — Je n'ai pas de préférence ; d'habitude, je dîne dans le quartier où je me trouve... et comme, en venant à Paris, mon but est d'y découvrir quelqu'un, je ne suis pas fâché de voir de nouveaux endroits, parce qu'on y voit aussi de nouvelles figures. — Fort bien, moi, je vous avoue que, venant me fixer à Paris, je désire y suivre un cours de restaurateurs ; et en cela la gourmandise me stimulera beaucoup moins que la curiosité ; mais j'aime assez à observer, et je veux savoir comment on vit, à Paris, dans une foule de classes de la société. Voudrez-vous m'accompagner? Pendant que je ferai mes remarques, vous examinerez si vous êtes sur les traces de celui ou de celle que vous cherchez. — Très-volontiers, docteur. — Mais je vous préviens que je veux tout voir, depuis la plus mince gargote jusqu'au restaurateur le plus en renom. Quand on veut s'instruire il faut se résigner à se trouver quelquefois en singulière compagnie. — Je vous le répète, j'irai où vous voudrez... et peut-être, en effet, serai-je alors plus heureux dans mes recherches. — Voilà qui est convenu. Nous allons commencer dès aujourd'hui ; par exemple, nous ne serons pas forcés de rester où cela nous semblera trop mauvais. On prétend qu'à

Paris il n'y a rien de si facile que de dîner : ce repas est mis à la portée de tout le monde... en effet , voici déjà une affiche , lisons : *Dîner à seize sous...* A seize sous !... qui le croirait?... dans cette moderne Babylone où l'on accourt de tous les coins du globe , on peut dîner pour seize sous !... il n'est donc pas besoin d'avoir cinquante mille livres de rente pour vivre à Paris ?

« — Docteur , les restaurants pullulent dans cette ville , ou plutôt les endroits où l'on donne à manger : car ce serait une dérision d'appeler restaurants des gargotes d'où l'on sort sans être restauré. Il y a des traiteurs , des marchands de vins traiteurs , des pensions bourgeoises , des restaurants à prix fixe , enfin des maisons où l'on mange à tous prix ; ces derniers établissements sont spécialement fréquentés par les maçons , les tailleurs de pierre et les manœuvres en général , qui , moyennant quatre sous , s'y font tremper une soupe en fournissant leur pain. J'honore les idées philanthropiques , et je trouve très-bien qu'un tailleur de pierre puisse manger une soupe à bon marché ; il faut que tout le monde vive , ceux qui bâtissent les maisons comme ceux qui les achètent ; mais je ne pense pas que vous ayez l'envie d'aller dîner avec les maçons , —

Non, nous passerons sans nous arrêter devant les restaurants où l'on mange à tous prix ; mais un dîner à *seize sous*, cela doit être curieux... — Vous ne ferez pas trente pas dans Paris sans apercevoir des affiches qui vous offrent, à très-bas prix, un repas complet... pour vingt-trois sous, vous aurez un potage, trois plats au choix, du dessert, un carafon de vin et du pain à discrétion... Pour seize sous, voyons ce qu'on nous offre : du potage, deux plats et du dessert... pas de vin, mais toujours du pain à discrétion... cela vous tente-t-il, docteur? — Ce que j'admire, c'est ce dessert dans un repas où l'on ne boit que de l'eau : c'est vouloir porter avec coquetterie un habit râpé ; c'est toujours luxe et indigence. Les étrangers doivent rire de nous voir prendre des pruneaux ou des mendiants au lieu de vin... Mais je me suis promis de m'instruire... j'entrerai chez un traiteur à seize sous... un jour que je n'aurai pas faim... Aujourd'hui dinons chez Véfour, au Palais-Royal. »

M. Guerreville et le docteur se sont dirigés vers le Palais-Royal, et bientôt ils sont assis à une table dans un salon de chez Véfour ; des hommes fort bien mis, et même quelques dames dînent autour d'eux. Pendant que M. Guerreville promène lentement ses regards sur les per-

sonnes qui sont dans le salon , et que Jenneval consulte la carte qu'un garçon vient de lui donner, un petit homme ouvre la porte du salon, entre en souriant , en se frottant les mains, fait un salut devant le comptoir ; puis s'approche de la table où est le docteur, et fait une exclamation de surprise. Jenneval lève les yeux et voit devant lui son compagnon de route, M. Vadevant.

« Parbleu !... voilà qui est charmant ! voilà qui est délicieux ! » s'écrie le petit homme en allant frapper sur l'épaule du docteur. « Oh ! la rencontre est précieuse !... Nous nous serions donné rendez-vous, que nous ne nous serions pas si bien trouvés ! Je me promenais dans le jardin, devant la rotonde... je flânais... j'attendais que l'appétit se fit sentir, et quand il est venu , je me suis dit : Entrons dîner chez Véfour !... Enchanté de vous y retrouver !... »

Jenneval se penche vers M. Guerreville et lui dit à l'oreille : « Je gage qu'il s'était établi devant la Rotonde dans l'espoir de m'y rencontrer, car c'est là habituellement qu'on se donne rendez-vous pour aller dîner quand on arrive à Paris. J'avais refusé son offre de rester avec lui... et il se sera mis dans la tête de me retrouver... je suis fâché maintenant que nous n'ayons pas été essayer d'un repas à seize sous ; M. Va-

devant en aurait été pour sa faction à la Ronde. »

Pendant que le docteur parlait bas, Vadevant faisait de profonds saluts à M. Guerreville et appelait chaque garçon.

« Un couvert, garçon... tout de suite, un couvert ici, à côté de ces messieurs... si toutefois, messieurs, cela ne vous contrarie pas que je dîne près de vous. »

Ces demandes sont du nombre de celles auxquelles il est presque impossible de faire une réponse négative; mais lorsqu'on se fait un plaisir de dîner seulement avec un ou deux amis, c'est toujours avec contrariété que l'on voit des importuns venir se mêler à votre compagnie. Des gens qui ont de l'usage ne viendront jamais se jeter ainsi au milieu d'une société qui ne les attend pas; ils préféreront qu'on les y convie, et ils auront raison.

M. Guerreville s'est contenté de faire à M. Vadevant une inclination de tête, tandis que Jenneval lui répond : « Mettez-vous là, monsieur Vadevant, certainement votre voisinage ne peut que nous être fort agréable !

« — Vous n'avez pas encore commencé à dîner? — Non... mon Dieu; nous arrivons aussi, il y a peu d'instant... il semble que vous nous ayez suivis. — Oh! ça se trouve fort bien... si

vous voulez, nous dînerons en commun... on prend plus de choses... c'est plus agréable et moins cher ; du reste, chacun paie sa part, cela va sans dire... si toutefois cela ne déplaît pas à monsieur?... »

Cette question, accompagnée d'un salut, s'adressait encore à M. Guerreville, qui n'y répond que par une nouvelle inclination de tête ; mais Jenneval sourit en disant :

« Soit, monsieur Vadevant, mêlons notre dîner... parbleu, notre repas n'en aura que plus de charmes !... nous ne nous attendions pas du tout au plaisir que vous nous procurez ; mais nous y sommes très-sensibles... par exemple je vous demanderai la permission de manger ce qui me plaît. — Très-volontiers ; moi, d'abord, j'aime tout ; je ne suis pas difficile... et puis je pense que vous êtes comme moi ; je viens dîner... pour dîner, et non pas pour faire des extrà... d'ailleurs, quand on vient habituellement manger chez le traiteur, il faut y vivre comme chez soi. — C'est fort juste. Garçon, du Beaune première !

« — Vous prenez du Beaune première pour l'ordinaire ! » dit Vadevant d'un air saisi.

« — Oui, j'aime le bon vin... et, par régime, je m'en trouve bien. »

Vadevant ne veut pas avoir l'air d'être d'un

autre avis; il se frotte les mains en disant :
« — Va pour le Beaune première... moi aussi je ne déteste pas le bon vin!... »

Le petit homme se penche alors vers le docteur et lui dit à l'oreille :

« C'est M. Guerreville qui dîne avec nous?— Lui-même! — Oh! je l'ai reconnu sur-le-champ. Cela se trouve très-bien; moi qui brûle d'envie de faire sa connaissance... à table on se connaît tout de suite. Dites donc, est-ce qu'il ne parle que par signes de tête? — Il parle fort peu, mais je présume que votre amabilité le mettra en train. — J'y ferai tous mes efforts... et pour peu que cela lui soit agréable de venir à la noce d'une de mes jeunes cousines, il ne tiendra qu'à lui. — Vous pouvez le lui proposer.»

Jenneval se remet à consulter la carte qu'il semble méditer. M. Guerreville semble retomber dans ses réflexions et ne plus s'occuper de ce qui se passe autour de lui. Vadevant fait en vain tout ce qu'il peut pour se rendre agréable; il pousse devant lui la salière, le moutardier; il offre à boire et présente un petit pain moins brûlé; toutes ces tentatives n'aboutissant à rien, il se met à faire des boulettes de mie de pain et se rejette sur le docteur.

« Eh bien! mon cher docteur, comme vous voilà enfoncé dans la carte du restaurateur...

on croirait que vous méditez un repas de vingt couverts !...

« — Monsieur Vadevant, je ne vois pas pourquoi trois personnes ne dîneraient pas aussi bien que vingt, à Paris où la gastronomie a des autels ; où la science culinaire fait chaque jour de nouvelles découvertes ; ce n'est point une connaissance futile que celle des cartes de restaurateurs ; il ne suffit pas de faire honneur à un bon dîner, c'est un avantage que le premier rustre possédera... mais savoir commander à dîner ! C'est là que se déploient le génie, le tact, le goût... c'est un talent beaucoup plus rare qu'on ne le pense !... Garçon, des huîtres vertes, du Sauterne !... »

Vadevant fait un mouvement sur sa chaise, et balbutie : « Je ne tiens pas aux huîtres, moi... »

« — Mais moi j'y tiens beaucoup. Du reste, demandez ce qui vous fera plaisir ; ne vous gênez pas... vous n'êtes pas forcé de manger des huîtres. Garçon, n'en servez pas à monsieur !... »

« — Parbleu ! » se dit Vadevant, « je n'irai pas me mettre à manger du beurre et des radis pendant qu'il mangera des huîtres, et qu'il faudra payer en commun !... »

Il crie au garçon : « Si, garçon ! si, je me ravise, je prendrai des huîtres comme ces messieurs. »

On sert les huîtres, que le docteur avale avec une dextérité qui suffoque Vadevant, lequel fait en vain tous ses efforts pour en manger autant que son voisin. La peine que se donne le petit monsieur amuse beaucoup Jenneval, qui dissimule son envie de rire, et reprend la parole, lorsqu'il n'y a plus d'huîtres sur la table.

« Mon cher monsieur Vadevant, je suis sûr que vous êtes comme moi, que vous souriez de pitié, en voyant dîner ce bon bourgeois qui croit connaître tous les raffinements de la gourmandise, lorsque sa servante lui apporte une crème ou des œufs à la neige...

« — Mais j'aime assez les œufs à la neige... — Garçon, des cailles en caisse, un salmi de perdreaux aux truffes, du saumon, sauce... anglaise!... »

Vadevant fait la grimace, et veut retenir le garçon, en disant : « Mais... diable... voilà bien des choses!... Le salmi aux truffes... je ne suis pas fort pour les truffes... Si nous prenions autre chose?... »

« — Prenez tout ce qui vous sera agréable, monsieur Vadevant; moi, je prends ce que j'aime... — Mais vous ne consultez pas monsieur... — Oh! monsieur Guerreville m'a donné carte blanche... Du reste, je vous le répète,

demandez ce que vous voudrez... vous préférez peut-être du bœuf aux choux ?

«—Non, non... Jemangerai comme vous!...»

Et Vadevant se remet avec humeur à pétrir des boulettes, en se disant : « Je prendrais du bœuf aux choux, et eux des perdreaux aux truffes!... et puis nous payerions en commun... ce serait gentil, ce serait spirituel!... »

On apporte les plats demandés ; le docteur sert et fait honneur au dîner ; Vadevant a moins d'appétit , parce qu'il a de l'humeur, en songeant qu'il va dépenser plus qu'il ne voulait ; M. Guerreville mange et ne dit rien ; Jenneval seul fait les frais de la conversation.

« Croyez-moi , monsieur Vadevant , on peut s'en rapporter à moi pour ordonner un dîner... J'ai assez de goût , et puis j'aime à m'instruire, à goûter de tout ce que je ne connais pas... Garçon, vous nous servirez une chipolata ; mais auparavant un faisan rôti.

« — Un faisan ! » s'écrie Vadevant, en faisant un bond sur sa chaise, « mais plaisantez-vous?... Nous ne pourrons jamais manger encore un faisan!... — Oh ! ce n'est pas très-gros... moi, j'adore le faisan... mais si vous préférez une cuisse d'oie , demandez-la... nous mangerons bien le faisan sans vous... Garçon , une cuisse d'oie à monsieur!...

« — Eh!... non... non!... que diable ! je ne veux pas de cuisse d'oie... je ne peux pas souffrir l'oie ; je tâcherai de retrouver un peu d'appétit pour le faisan... Mais savez-vous, docteur, que vous faites un rude convive!... Peste ! quel appétit!

« — Vous ne voyez rien aujourd'hui... je ne suis pas fort en train; mais la première fois que nous redînerons ensemble, je ferai faire un menu dont vous me direz des nouvelles.

« — Oui! tu seras bien fin quand tu m'y reprendras, » se dit Vadevant en pétrissant sa mie de pain.

On apporte le faisan. Jenneval demande du Bordeaux-Laffitte, puis du Champagne; quelquefois il échangeait un coup d'œil avec M. Guerreville, qui se contentait de sourire et tournait la tête quand il pensait que Vadevant allait lui adresser la parole. Celui-ci n'ose plus se permettre de faire aucune observation au docteur; il se décide à manger et à boire encore, au risque de se faire du mal.

A force de vouloir consommer pour son argent, Vadevant s'est donné cette petite pointe qui n'est jamais de l'ivresse chez les gens de bonne compagnie, mais qui échauffe beaucoup les conversations. Le petit monsieur n'est pas positivement en gaîté, parce qu'il est con-

trarié d'avoir dépensé plus qu'il ne voulait ; mais il cherche à s'étourdir , et il voudrait surtout que ce dîner amenât une sorte de liaison entre lui et M. Guerreville. On est arrivé au dessert, et Vadevant , qui a les joues pourpres et les yeux presque sortis de la tête , ne cesse pas de bavarder , s'adressant alternativement à M. Guerreville , qui ne lui répond pas , ou au docteur qui rit en le regardant.

« Je suis enchanté d'avoir fait la connaissance de monsieur , » dit Vadevant en approchant , pour la troisième fois , son verre de celui de M. Guerreville. « Il y a fort longtemps que je le désirais... le docteur est là pour l'affirmer... N'est-ce pas , docteur , qu'à Château-Thierry je vous ai plusieurs fois témoigné la satisfaction que j'éprouverais à me lier avec M. Guerreville... dont j'avais entendu faire un grand éloge par notre honorable sous-préfet?... Il n'y avait qu'une voix dans la ville , pour rendre à monsieur la justice qu'il mérite... On disait partout : « Oh , monsieur Guerreville !... c'est un homme fort distingué... fort capable... fort... »

« — Et comment pouvait-on dire tout cela de moi , monsieur , » répond M. Guerreville en haussant les épaules , « savait-on qui j'étais?... qui pouvait vous donner le désir de faire ma

connaissance ?... Ne pouvais-je pas être un intrigant , un fripon ?

« — Oh ! par exemple... un ami de monsieur le sous-prefet ! et d'ailleurs , on voit tout de suite à la tournure... aux manières... n'est-ce pas , docteur , qu'avant de savoir même le nom de monsieur , je disais : « C'est un personnage très comme il faut qui a loué la maison de Tricot ? »

« — Oui , parbleu ! » répond Jenneval en riant. « Vous aviez de M. Guerreville la meilleure opinion... à telles enseignes que vous voulûtes même un soir lui donner une sérénade... Je me rappelle que tout était déjà organisé avec plusieurs personnes de la société de madame Blanmignon... Quand je suis arrivé , vous aviez déjà tous vos instruments... Je ne sais plus de quoi vous jouiez , vous , monsieur Vadevant... »

Le petit monsieur pousse les pieds et les genoux au docteur , il lui fait des signes pour qu'il se taise ; mais Jenneval continue sans avoir l'air de s'en apercevoir.

« C'est un tambour de basque que vous aviez , je crois... Du moins vous faisiez beaucoup de bruit avec ce que vous teniez... — Ce cher docteur plaisante... il veut toujours rire... C'est une charade en action que nous nous dispo-

sions à jouer ce soir-là... une espèce de proverbe... — Dont vous étiez l'auteur, n'est-ce pas?... — Je ne m'en souviens plus ; mais il fait bien chaud ici... Si nous allions prendre l'air? — Volontiers ; mais il faut payer auparavant... »

Jenneval demande la carte ; elle s'élève à soixante-six francs.

« Juste ving-deux francs par tête, » dit le docteur en montrant le total à Vadevant. Celui-ci fait une moue très-prononcée en tirant son argent de sa poche ; mais il s'efforce de déguiser sa mauvaise humeur. On sort de chez le traiteur ; et Vadevant, qui ne semble pas disposé à quitter ses deux convives, glisse son bras sous celui du docteur, en lui disant :

« Qu'est-ce que nous faisons maintenant?... »

« — Mais... nous avons projeté, M. Guerreville et moi, d'aller ce soir aux Français.

« — Aux Français ! ça me va beaucoup ; on donne une pièce qui est en vogue... qui fait courir tout Paris... Il faut voir cela.

« — Ce qui me contrarie, c'est qu'il faut auparavant que j'aille avec M. Guerreville, voir... un de ses amis qui est un peu malade. Ce n'est pas loin d'ici... mais je crains qu'ensuite nous ne trouvions plus de place, et à

moins que vous n'ayez la complaisance d'aller sur-le-champ au théâtre nous en garder...

« — Très-volontiers... je cours me placer... Où voulez-vous vous mettre?... — Mais... au balcon... — Au balcon, très-bien... Je vous promets de vous garder deux places... je mettrai mes gants... mon mouchoir... je dirai même à l'ouvreuse d'y mettre des petits bancs... — Alors nous aurons le plaisir de finir la soirée avec vous. — Je vole aux Français... au balcon, c'est convenu et je vous y attends... »

Vadevant se met à courir à travers le jardin, en bousculant tout le monde pour arriver plus vite au Théâtre-Français. Pendant ce temps, Jenneval et M. Guerreville se dirigeaient, en se promenant, du côté des boulevards, et le docteur disait en riant encore : « Je ne crois pas qu'il lui reprenne envie de venir partager notre écot... Je pense, mon cher monsieur Guerreville, que vous approuverez ma conduite, dans toute cette soirée. — Oh! parfaitement. Votre M. Vadevant est un être insupportable; je vous remercie de m'en avoir délivré. — Je ne garantis pas que nous en soyons quittes à tout jamais. Oh! le petit homme est tenace, opiniâtre... Mais alors nous verrons, et nous trouverons d'autres moyens. »

Le docteur reconduit ensuite M. Guerreville

jusqu'à sa demeure, et celui-ci, en le quittant, lui dit : « N'oubliez pas le pauvre porteur d'eau!... »

CHAPITRE IX.

DES NOUVELLES DE ZIZINE.

Le lendemain, dans l'après-midi, Jenneval arrive chez M. Guerreville, qui l'attendait avec impatience.

« J'ai fait votre commission, » dit le docteur, « mais je suis fâché de n'avoir rien de satisfaisant à vous apprendre... — Jérôme serait-il plus malade? — Non; il paraît, au contraire, qu'il est guéri, puisqu'il a changé de logement. Le porteur d'eau est parti avec sa fille; et le portier de la maison, qui m'a fait l'effet d'une méchante bête, n'a pas pu me dire où ils étaient allés... « Ils sont partis, » m'a-t-il dit; « je ne sais pas où ils sont. Je n'étais pas l'ami du por-

teur d'eau ; et comme ces gens-là ne recevaient jamais ni lettres ni visites, je n'avais pas besoin de leur demander où ils allaient... » Voilà tout ce que j'ai pu tirer de cet homme.

« — Allons ! il est probable que je ne reverrai jamais ce pauvre Auvergnat... J'en suis fâché... je regrette surtout de n'avoir pas fait plus pour lui, pour son enfant... Enfin il se porte bien maintenant ; il saura gagner sa vie : il sera heureux, je l'espère !... Il a une fille qui l'aime tant ! Vous n'avez jamais eu d'enfant, docteur ? Vous ne pouvez pas vous douter du bonheur que goûte un père, quand il se voit tendrement aimé d'une fille qu'il chérit !... »

« — Je conçois que cela doit être une jouissance bien pure, bien intime !... mais aussi combien de regrets si l'on perd ses enfants... ou s'ils nous quittent !... »

M. Guerreville tressaille et marche avec agitation dans la chambre. Le docteur s'aperçoit qu'il a touché la blessure de son ami ; il s'arrête et se hâte de changer la conversation.

« A propos, j'ai revu notre homme d'hier... Oh ! je n'en suis vraiment pas quitte ! D'abord il est accouru ce matin chez moi pour savoir ce que nous étions devenus hier : il prétend que pour nous avoir longtemps conservé deux places, il a manqué avoir deux duels, et qu'alors

je devrais nécessairement me battre pour lui. Mais enfin tout s'est terminé sans rendez-vous ; et Vadevant, que j'espérais un peu fâché contre moi, ne m'a pas gardé la moindre rancune : loin de là, il m'a déjà trouvé des malades ; il m'a prié de passer dans deux maisons où l'on a, dit-il, besoin de mon ministère. Un médecin ne peut jamais refuser un malade, et vous concevez que par ce moyen Vadevant est capable de me présenter à toutes ses connaissances. Enfin je tâcherai au moins de supporter seul les ennuis de cette liaison, de faire comprendre à ce monsieur que vous ne vous souciez pas de ses visites. Aujourd'hui j'espère que nous pourrons dîner seuls, qu'un importun ne viendra pas se jeter entre nous, que vous pourrez penser, et moi observer tout à mon aise. Si vous voulez, nous nous risquerons aujourd'hui dans un restaurant à vingt-cinq sous... sauf à dîner ailleurs après, si nous n'avons pas été satisfaits.

« — Je vous ai dit, docteur, que j'étais entièrement à votre disposition. »

Les deux amis vont pour sortir lorsque Georges vient annoncer qu'un monsieur demande à saluer M. Guerreville ; et avant que celui-ci ait eu le temps de répondre, le visiteur, qui probablement avait suivi le domestique, entre dans le salon en s'écriant dès l'antichambre :

« Eh ! bonjour, monsieur Guerreville... comment va cette santé ? Que je suis enchanté d'avoir le plaisir de vous trouver... je craignais que vous ne fussiez sorti... Ma femme m'avait dit : surtout ne flâne pas en route, ne t'arrête pas devant tous les marchands de caricatures : c'est que j'aime beaucoup les caricatures... Mon épouse et ma fille Agathe, votre filleule, m'ont chargé de vous présenter l'assurance de leur attachement. »

Pendant que ce monsieur s'annonçait si longuement, M. Guerreville lui présentait un siège, et le docteur le considérait.

Le nouveau venu était un homme de cinquante et quelques années, ayant les cheveux blonds sur le côté et un peu plus châtain sur le milieu de la tête, ce qui ne laissait aucune illusion pour le faux toupet. C'était ensuite une de ces physionomies plaisantes qu'il est difficile de regarder sans éprouver l'envie de rire : un air extrêmement heureux ; un pincement de bouche qui semblait toujours prêt à lâcher un bon mot, et un nez qui semblait continuellement sur le point d'éternuer. Tel était M. Grillon, le mari de la dame que M. Guerreville avait rencontrée sur le boulevard, et avec laquelle il avait eu une si longue conversation.

M. Guerreville fait à M. Grillon toutes les

politesses d'usage, et se dispose à lui demander ce qui lui procure le plaisir de le voir ; mais celui-ci ne lui en laisse pas le temps. M. Grillon avait l'habitude de ne jamais répondre à ce qu'on lui disait ; il parlait presque toujours sans écouter : c'est une façon d'agir très-commune dans le monde, où presque tous les beaux péroreurs, ne voulant pas abandonner le dé dans la conversation, trouvent tout simple, pour le conserver, de ne point laisser parler les autres.

Vous avez ensuite les gens qui le font par conscience, persuadés que ce qu'ils diront vaudra toujours mieux que ce qu'ils écouteraient.

Puis ceux qui le font par distraction, n'ayant jamais entendu ce que vous leur dites, quand cela n'a pas rapport à ce qu'ils racontent.

Puis ceux qui le font par bêtise, par manque d'usage, par impertinence, par besoin de bavarder. En général vous remarquerez que les personnes qui ne savent pas ou ne veulent point écouter ont toujours une dose d'amour-propre qui rend leur société fort ennuyeuse.

M. Grillon avait la prétention d'être aimable ; et chez lui la préoccupation de ce qu'il voulait ou allait dire était une des causes qui l'empêchaient d'écouter.

Il a pris un siège tout en regardant où il po-

sera sa canne et son chapeau, qu'il se décide à tenir entre ses jambes; et tend la main à M. Guerreville, en s'écriant :

« Que je suis donc charmé de vous voir!... ce cher monsieur Guerreville!... Il y a bien longtemps que vous êtes absent de Paris!...

« — Oui, monsieur... j'y suis venu cependant quelquefois depuis que vous ne m'avez vu.

« — Oh! il y a bien douze ans que vous êtes absent... Eh! eh! nous sommes de vieilles connaissances!... je ne vous trouve pas changé...

« — Vous êtes trop bon... mais j'ai beaucoup vieilli au contraire...

« — Je ne suis pas changé non plus, moi, et j'ai toujours un appétit excellent... et ma femme, comment l'avez-vous trouvée?... hein! — Mais je... — Elle a été fort jolie ma femme... extrêmement jolie! Ma fille lui ressemble beaucoup... et à moi aussi... Vous avez vu Agathe... votre filleule... charmante enfant... un démon pour l'esprit... elle mord à tout... comme sa mère... Nous lui avons fait donner une brillante éducation, la musique, le dessin, la danse...

« — J'ai eu le plaisir de voir ma filleule. Elle est fort bien; elle a l'air fort doux.

« — Et puis les langues à la mode, l'italien, l'anglais!... elle sait tout. Écoutez donc! on n'a qu'un enfant; on en est fier, c'est naturel; et

encore, si j'ai eu cette fille-là c'est bien un coup de la Providence; vous vous rappelez? J'étais en voyage... j'avais laissé ma femme malade, pas du tout, c'est qu'elle était enceinte... Elle ne s'en doutait pas ni moi non plus; aussi quand je revins au bout d'un an, comme je fus surpris et enchanté d'être père!...

« — Et les affaires, monsieur Grillon? vous y avez renoncé, je crois? — Malheureusement je n'ai jamais pu avoir d'autres enfants depuis; je n'ai que cette fille-là... j'aurais désiré aussi un garçon. Enfin... que voulez-vous?... L'homme propose!... Et vous, monsieur Guerreville, vous avez des enfants?

« — Oui, monsieur, j'ai une fille, mais elle habite loin de Paris.

« — Vous ne savez pas pourquoi je suis venu, je vais vous le dire. D'abord pour avoir le plaisir de vous voir... Mais ensuite, comme nous désirons vivement renouer la connaissance, nous voulons vous avoir à dîner... vous avez refusé à ma fille hier... c'est pourtant votre filleule...

« — Monsieur, c'est qu'il m'était impossible d'accepter.

« — Alors ma femme m'a dit : Grillon, va toi-même engager M. Guerreville; c'est peut-être parce que tu n'as pas accompagné ta fille qu'il a refusé.

« — Oh ! je vous prie de croire que ce n'est pas ce motif. — Aussitôt, je suis parti, et me voilà. Je viens prendre votre jour... celui que vous voudrez... cela nous est parfaitement égal... nous dînons tous les jours... Voyons, lequel vous va le mieux?...

« — En vérité, monsieur Grillon, je suis bien sensible à votre démarche... mais je ne suis pas très-bien portant... vous voyez même mon médecin...

« — Eh bien, après-demain; ça vous va-t-il?...

« — J'ai l'honneur de vous dire que je suis peu disposé à dîner en ville; et...

« — Ou samedi, si vous aimez mieux, puisque ça nous est égal. D'abord... moi, je ne m'en vais pas, sans avoir votre promesse. »

M. Guerreville voit qu'il n'y a pas moyen d'échapper au dîner de M. Grillon. Peut-être aussi une voix secrète lui dit-elle qu'il doit au moins de la reconnaissance à l'amitié qu'on lui témoigne. Ces réflexions le décident, et il répond :

« Eh bien! monsieur, d'aujourd'hui en quinze, j'aurai le plaisir d'aller dîner chez vous.

« — D'aujourd'hui en quinze, c'est un peu long... Enfin, n'importe! c'est dit... et nous ne vous laisserons pas oublier votre promesse... j'aurai l'honneur de vous revoir.

«—Oh! vous pouvez compter sur moi!...

«—Et puis votre filleule viendra vous voir... cette espiègle Agathe... elle aime beaucoup son parrain... elle ne fait plus que nous parler toute la journée de son parrain... Il est vrai que quand ce n'est pas elle, c'est ma femme qui parle de vous. Elle a été charmante, ma femme... Adieu, monsieur Guerreville ; je m'en vais, car l'heure du dîner approche, et je suis très-exact... ainsi, d'aujourd'hui en quinze. Avez-vous notre adresse?...

« — Oui, monsieur, madame me l'a dite. — Tenez, la voici... et à cinq heures précises, s'il vous plaît... D'ailleurs, votre filleule aura l'avantage de venir vous présenter ses hommages... elle ne parle plus que de son parrain.

« — J'ai l'honneur de vous saluer, monsieur. — Oh! Agathe vous aime beaucoup... Bien le bonjour, monsieur Guerreville; enchanté de renouer connaissance... A cinq heures précises!... »

M. Grillon est parti; le docteur sourit en regardant M. Guerreville, et lui dit :

« Vous avez bien fait d'accepter cette invitation, car il est probable que, sans cela, le papa, la maman, et votre filleule seraient venus tour à tour vous la renouveler.

«—Oui.... j'ai dû céder; mais, vous le voyez,

docteur , à Paris même , on n'est pas toujours maître de faire ce qu'on veut ; il faut aller dans le monde malgré soi... — Puisque vous cherchez quelques personnes dans cette ville , ce n'est pas en vivant dans la retraite que vous les découvrirez... — Vous avez raison... mais il y a des maisons où je ne désirais pas retourner. . — Il paraît cependant que la famille Grillon vous porte beaucoup d'attachement ? — Docteur , est-ce que vous n'avez pas éprouvé quelquefois que les avances et les grandes démonstrations d'amitié de certaines gens nous éloignent plus qu'elles ne nous attirent?... — Oh ! si fait. Parbleu !... je l'ai remarqué souvent... c'est qu'en général il ne faut jamais vouloir prendre de force ni l'amour ni l'amitié : ce sont de ces sentiments qui doivent venir d'eux-mêmes , tout naturellement , et qui reculent quand on les pousse. Mais si nous allions voir ce traiteur à vingt-cinq sous ? — Volontiers. »

Au moment où ces messieurs vont sortir du salon , Georges en ouvre la porte , et dit :

« Voilà monsieur Jules qui demande à monsieur Guerreville la permission de lui dire deux mots.

«—Encore ! » s'écrie M. Guerreville , en faisant un mouvement d'impatience , « est-ce qu'on ne me laissera plus un instant de repos ?

« — Que je ne vous gêne pas, » dit le docteur, « je vais passer dans une autre pièce. — Non, non, restez... Eh bien! où est-il ce M. Jules?... voyons, qu'il entre!.... »

Georges retourne vers le jeune homme qui attend dans l'antichambre, et bientôt Jules s'avance timidement dans le salon où l'air d'humeur et le ton brusque avec lequel M. Guerreville l'accueille lui font monter la rougeur au visage.

« Que me voulez-vous, monsieur? — Monsieur, je vous demande bien pardon si j'ai pris la liberté de revenir si vite vous déranger... — Qu'est-ce qu'il y a... — C'est que je voulais vous dire, parce que vous aviez paru désirer savoir... c'est pour... — Expliquez-vous mieux que cela, monsieur; je ne vous comprends pas... »

Le pauvre Jules est entièrement décontenancé par ces mots; il baisse les yeux, murmure quelques paroles inintelligibles, et ne sait s'il doit rester ou se retirer. Le docteur, touché de l'embarras du jeune homme, s'approche de M. Guerreville, et lui dit tout bas : « Ce pauvre garçon, il ne sait plus où il en est, il a l'air timide, et votre accueil ne lui fera pas trouver ce qu'il veut dire. »

N. Guerreville se retourne, regarde Jules, puis serre la main du docteur en lui répon-

dant : « Vous avez raison , je suis injuste , j'ai tort... »

Et, s'approchant de Jules , qui a l'air d'avoir envie de pleurer , il lui frappe sur l'épaule , en lui disant d'un ton plus doux :

« Eh bien !... voyons , mon ami , qu'avez-vous à me dire?... à me demander?... »

Le front du jeune homme s'éclaircit et il répond tout d'un trait :

« — Monsieur , je vous ai parlé de M. Tristepatte , professeur de déclamation... et vous avez eu la bonté de me promettre de venir un jour m'entendre chez lui , afin de juger de mes dispositions pour le théâtre. Je voulais vous dire , monsieur , qu'après-demain y il aura grande leçon sur le midi : on jouera des fragments de *Zaire* et de l'*École des Vieillards* ; enfin on pourra beaucoup mieux juger les élèves. Je dois jouer un grand rôle ; et si vous pouviez venir m'entendre...

« — Eh bien ! j'irai , monsieur Jules , puisque vous le désirez... — Ah ! monsieur , cela me fera bien plaisir... Vous savez l'adresse de M. Tristepatte , rue du Petit-Hurleur ? — Oui , vous me l'avez donnée ; je pense que vous ne trouverez pas mauvais que monsieur m'accompagne , s'il en a le loisir. — Oh ! bien au contraire , monsieur , amenez autant de personnes

que vous voudrez... cela fera même grand plaisir à mon professeur ; il nous recommande bien d'engager nos connaissances à venir nous entendre , parce que cela fait un public, et que cela nous habitue à jouer devant le monde ; et quand nos amis ne viennent pas , alors il va chercher les voisines et les portiers du quartier, parce que cela fait toujours un petit public ; mais, par exemple, si vous passiez chez nous , vous ne parleriez pas de cela à ma mère , ni à mon père... — Soyez tranquille , vous m'avez donné votre confiance , je n'en abuserai pas. — Ainsi, après-demain, monsieur !... — Oui, monsieur Jules. — Je vous demande mille pardons de la liberté que j'ai prise... C'est que j'étais bien aise de vous prévenir. — C'est très-bien ; au revoir. — Messieurs, j'ai bien l'honneur de vous saluer !... »

Jules s'éloigne presque à reculons afin de pouvoir encore saluer plusieurs fois ; lorsqu'il est parti , Jenneval s'écrie : « Il est fort bien, ce jeune homme... ses manières ont encore la candeur, la timidité de l'adolescence ; mais ce que je ne comprends pas, c'est qu'il vienne vous prier d'assister à ses essais dramatiques ! et que vous ayez promis d'aller entendre le cours du professeur Tristepatte... »

« — Que voulez-vous, docteur ? j'avais sans

doute quelques motifs pour ne point refuser ce jeune homme... sa mère me l'a fortement recommandé, mais il a la passion du théâtre, et je crains que cela ne compromette son avenir. Si vous n'avez rien de mieux à faire après-demain dans la journée, et que vous vouliez venir avec moi chez ce maître de déclamation...

« — Oh ! j'accepte de grand cœur, entendre réciter *Zaïre* et l'*École des Vieillards*, rue du Petit-Hurleur, cela doit être fort curieux, et, pour tout au monde, je ne manquerais pas cette occasion. J'ai entendu quelquefois, au conservatoire, les élèves de la classe de déclamation, mais je suppose que ce doit être beaucoup plus piquant chez M. Tristepatte. En attendant si nous essayions d'aller dîner ? — Partons vite de peur qu'il ne m'arrive encore quelque visite... »

M. Guerreville et le docteur dirigent leurs pas vers le quartier latin, et ils ne tardent pas à trouver un restaurant à vingt-cinq sous.

Ils entrent dans un vaste salon garni de tables, entre lesquelles il ne reste que fort juste le passage d'une personne ; presque toutes les tables sont occupées ; et souvent la même sert à plusieurs écots. Là se fait un mouvement perpétuel de plats, d'assiettes, de garçons ; vous entendez comme un bourdonnement, causé par le

bruit des fourchettes, des verres et des mâchoires ; puis , de tous les points de la salle, ces cris qui se renouvellent sans cesse : « Du pain ! garçon ! ici, du pain !... »

Ce n'est pas sans peine que le docteur parvient à trouver deux places sur une moitié de table à laquelle sont assis deux jeunes gens, dont l'un a une superbe barbe à la François I^{er}, et l'autre un nœud de cravate plus large que le fond de son chapeau. Le premier se dispute avec le garçon :

« Je vous ai demandé un pot de crème. — Monsieur, il n'y en a plus. — Je vous en ai demandé en arrivant. — Monsieur, il n'y en avait plus. — Voilà huit jours qu'il n'y en a plus, n'importe à quelle heure j'en demande... Alors il faut dire tout de suite qu'on n'en fait pas... ou bien si vous en faites deux douzaines pour deux cents personnes qui viennent dîner ici, c'est une mauvaise plaisanterie... je ne dînerai plus ici... et tous mes amis feront comme moi... nous irons ailleurs, et votre établissement sera perdu !... parce que c'est nous qui l'avons fait prospérer, et nous saurons bien le faire tomber quand nous voudrons... »

En disant ces mots, le jeune homme se lève, jette avec colère sa serviette sous la table, et sort d'un air menaçant en murmurant les mots

de gargote et de taudis. « Voyez cependant à quoi tiennent les fortunes... » dit le docteur « voilà un établissement sur le penchant de sa ruine... pour un petit pot de crème !... les révolutions n'ont quelquefois pas de causes plus graves.

« — Bath ! » dit le garçon en ôtant le couvert du jeune homme qui vient de partir, « il sera encore bien content de revenir demain... s'il fallait les écouter tous, on ferait des chateries de trente sous pour leur dessert... et notez encore qu'ils mangent du pain que c'est effrayant... Qu'est-ce que ces messieurs prennent ?... il n'y a plus que du bifteck, du veau à la bourgeoise et des épinards... — Alors vous nous donnerez des épinards, du bifteck et du veau. — Comme ça, ces messieurs n'attendront pas... »

Pendant qu'on les sert et qu'ils attaquent le dîner à vingt-cinq sous, le jeune homme au gros nœud de cravate, placé près d'eux, s'amusa à renverser le contenu d'une poivrière dans un moutardier, puis il glissait des poignées de sel dans une carafe, et tâchait de faire entrer des croûtes de pain dans un huilier.

« Élevez donc des établissements philanthropiques, » dit Jenneval, « pour en être ainsi ré-

compensé. Tous ces jeunes gens seraient fort embarrassés s'il n'y avait pas de traiteurs à bon marché. Ici, à vingt-cinq sous, ils ont du potage, trois plats au choix ou à peu près, un carafon de vin et du pain à discrétion; et en vérité, tout cela est mangeable, surtout lorsqu'on a l'appétit dont ces messieurs paraissent pourvus. Eh bien! leur bonheur est de mêler le poivre et le sel, de perdre l'huile ou la moutarde, enfin de causer le plus de tort possible à celui qui a entrepris de les sustenter à bas prix. Faites donc du bien aux hommes, et croyez à leur reconnaissance!... »

M. Guerreville secoue la tête en poussant un léger soupir. Tout en dînant, il parcourt des yeux le salon, il examine tous les visages, puis il retombe dans ses réflexions, que le docteur n'essaie pas de dissiper quand M. Guerreville semble très-attristé; car Jenneval avait aussi pour principe qu'on ne peut pas forcer les gens à être gais, et que pour les faire sourire, il faut savoir choisir le moment.

Dans les restaurants à prix fixe, on vous sert très-vite; il semble même que l'on vous donne coup sur coup tout ce que vous demandez, afin de vous obliger à vous presser pour faire place à d'autres.

Le docteur et M. Guerreville n'ont pas fait

un long séjour chez le traiteur ; ils sont sortis l'un plus pensif et plus triste qu'en y entrant, l'autre en disant : « Ça n'est pas trop mauvais ; mais je n'y reviendrai pas... »

Après avoir marché quelque temps en silence, Jenneval dit enfin à son compagnon :

« Vous me semblez ce soir plus soucieux encore que ce matin ; auriez-vous vu chez ce traiteur quelqu'un... qui vous ait rappelé vos peines?... »

« Non, docteur... non... ah ! plût au ciel que j'eusse rencontré ceux qui les connaissent... qui les causent... mais rien... jamais rien... et voilà ce qui me désespère ! En vain je vais partout, en vain je m'informe et parcours cette ville, aucun indice qui me mette sur la trace de celle que je cherche. Quelquefois, vous l'avez vu, j'essaie de sourire, d'avoir du courage... de me distraire même ; mais si vous saviez combien cela m'est impossible !... Au fond de mon cœur, j'ai toujours la même douleur, le même souvenir ; puis enfin, las de me contraindre, j'ai besoin de rêver, de gémir, de me trouver libre d'être malheureux !... Adieu, docteur... adieu, nous nous reverrons demain. »

Jenneval n'essaie pas de retenir M. Guerreville ; il sait que des consolations mal placées importunent et ne consolent pas ; il laisse son

ami regagner seul sa demeure et se dit : « Attendons qu'il m'ait donné sa confiance... alors seulement j'essaierai de prendre la moitié de ses peines! »

Le lendemain, dans la matinée, M. Guerreville, qui est sorti de bonne heure pour parcourir un quartier éloigné du sien, s'en revenait lentement sur les quais, lorsqu'une exclamation poussée près de lui, et accompagnée d'un bruit assez fort, lui fait lever les yeux.

Un porteur d'eau est arrêté devant M. Guerreville, et il a posé si brusquement sur le pavé les deux seaux qu'il portait, qu'une partie de l'eau qu'ils contenaient forme une mare à ses pieds. Cet homme regarde M. Guerreville avec une expression de joie, de bonheur difficile à décrire ; il veut parler, mais son émotion est telle qu'il ne peut prononcer que des mots entrecoupés :

« C'est lui... ah ! mon Dieu !... c'est... queu plaisir !... de joie... de... que je suis content !... »

« — C'est Jérôme ! » s'écrie à son tour M. Guerreville, qui vient de reconnaître le porteur d'eau ; et il tend sa main à l'Auvergnat qui semble d'abord craindre de la toucher, la prend avec respect, puis la serre d'une force à la briser.

« — Oui , c'est moi , monsieur... monsieur mon bienfaiteur !

« — Que dites-vous là , Jérôme , pour un faible service ! — Oh ! que si fait , monsieur , que c'est un grand service... et que vous m'avez bien sauvé de la peine , de la misère... de tout le diable et son train qui était chez moi... Oh ! vous êtes ben mon bienfaiteur... Votre secours , voyez-vous , ça m'a rendu la tranquillité , et avec elle la santé est revenue bien vite... Oh ! dame , c'est que j'étais ben pauvre !... quoique je tâchions de rire encore pour ne pas attrister ma pauvre petite Zizine ! Oh ! quand elle m'a apporté tout ce que vous aviez mis dans son tablier... elle était si contente aussi , cette chère enfant... et puis elle aurait tant voulu vous remercier... surtout quand elle a vu que je pleurais de joie !...

« — Assez... assez , Jérôme , laissons cela ! — Oh ! non , monsieur ; il faut que je me soulage !... il y a si longtemps que je désirais vous rencontrer pour vous témoigner ma reconnaissance... Voyez-vous , ça m'étouffait de garder tout ça sur mon cœur... Pardon , monsieur , si je me permets de vous parler comme ça dans la rue... mais je ne peux vous voir autre part.

« — Jérôme ! je ne suis pas de ces person-

nes qui croiraient se compromettre en causant avec un porteur d'eau , en serrant la main d'un ouvrier. J'ai vu beaucoup de gens prêchant l'égalité dans leurs écrits , et fort peu abordables pour leurs inférieurs ; moi qui ne prêche rien parce que je n'espère convertir personne , je n'ai jamais pensé que l'on pût rougir de causer avec un honnête homme , quelle que fût sa profession. Je suis content aussi de vous avoir rencontré , car plus d'une fois j'ai pensé à vous... votre position , votre tendresse pour votre enfant m'avaient vivement intéressé. Et maintenant êtes-vous plus heureux ?

« — Heureux... oh ! dame , monsieur... c'est si l'on veut... je suis ben heureux d'une façon , parce que maintenant je me porte bien , et je peux gagner ma vie... mais d'un autre côté... je ne suis pas si joyeux quand je rentre chez moi... parce que je n'y trouve pus ma petite que j'aimais tant à faire sauter sur mes genoux et à entendre babiller...

« — Comment , vous n'avez plus votre fille ?
— Je m'en vas vous expliquer ça , si vous voulez bien le permettre : Quand vous m'avez eu donné de quoi payer mon propriétaire , c'est ce que je commençai par faire ; mais il me fit dire , par son méchant savetier de portier , qu'il n'en fallait pas moins déménager au terme

parce qu'il voulait son logement. Moi je dis, ça m'est égal, puisqu'il ne peut plus me retenir mes meubles, je trouverai toujours ben un grenier aussi beau; et dès que je fus sur pied, ce qui ne fut pas long, je me mis en recherche d'un autre gîte, je trouvai mon affaire dans une belle maison de la rue Saint-Honoré et où le portier était un bon homme qui ne rudoyait pas le pauvre monde. Au bout de dix jours, nous étions installés dans notre nouveau local, au sixième; mais un escalier qui n'était pas un casse-cou, du moins. Si ben que ma petite Zizine descendait assez souvent soit pour aller chez la fruitière, soit pour jouer un peu avec la petite du portier qui était de son âge; or donc, il se trouva qu'il demeurait au premier dans la maison une demoiselle avec sa mère. Oh! mais c'était des gens riches... des gens hupés!... ça n'empêche pas que la demoiselle remarqua ma Zinzinette en la rencontrant dans l'escalier. Dame, vous savez, monsieur, qu'elle est ben gentille, cette chère enfant... qu'elle vous a un air si raisonnable, si sensé, qu'on lui donnerait vingt ans... si elle n'était pas si petite... Si ben que la demoiselle du premier commença par causer avec Zizine, puis, contente de ses réponses, la fit entrer chez elle, lui donna des sucreries, des gâteaux, des pe-

tits bonnets; enfin, ça devint au point que la demoiselle ne pouvait plus être un jour sans voir la petite, et que Zizine passait toutes les journées chez elle. Moi je savais cela, et vous entendez ben que je ne pouvais pas en être fâché, car je me disais : Cette chère enfant sera mieux au premier qu'au sixième ! Et tous les jours la petite remontait avec de nouveaux présents que ces bonnes dames lui avaient faits. Mais voilà qu'un jour elles me font aussi prier d'entrer chez elles : ça me surprend d'abord un peu ; mais c'est égal, je m'arrange proprement et je me rends chez madame Dolbert... c'est le nom de cette dame. On me fait entrer ; je trouve la mère et la fille, et puis, comme de coutume, ma Zinzinette qui jouait avec deux ou trois poupées. La vieille dame (car, au fait, c'est pas la mère, c'est la grand'mère de mamzelle Stéphanie, qui n'a pas qu'elle de parents...), la vieille dame vint donc à moi et me dit : Jérôme, ma petite fille aime tendrement votre petite... vous êtes veuf et ne pouvez guère vous occuper d'elle ; si vous voulez consentir à la laisser avec nous, nous aurons pour elle les soins les plus assidus ; nous lui ferons donner de l'éducation ; elle a déjà tant d'esprit et de raison que ce serait un meurtre de ne pas cultiver les heureuses dispositions qu'elle a reçues

de la nature. Ma petite fille se fera un plaisir de lui enseigner aussi la musique, le dessin ; enfin, nous la traiterons comme notre enfant, et lorsqu'elle sera grande, outre qu'elle trouvera dans ses talents des ressources contre l'infortune, ma Stéphanie s'engage encore à lui donner une petite dot quand elle voudra s'établir. Eh bien ! Jérôme, consentez-vous à nous laisser cette enfant ? » « Ah, dame ! monsieur, vous sentez ben qu'à cette proposition je deviens tout rouge... tout pâle... tout bouleversé !... J'avais le cœur gros de plaisir et de peine !... Je crois même que des larmes coulèrent de mes yeux, car ma petite Zizine laissa tous ses joujoux et courut dans mes bras, en me disant : « Est-ce que tu as du chagrin ? » Je l'embrassai sans pouvoir répondre d'abord, mais je la serrai bien fort contre mon cœur ; il me semblait déjà que c'était pour la dernière fois... »

Ici, Jérôme s'arrête, car le souvenir de ce moment vient de faire encore venir des larmes dans ses yeux. M. Guerreville, qui n'est pas moins ému, lui serre la main en balbutiant ; « Pauvre Jérôme ! »

Le porteur d'eau pousse un gros soupir, puis reprend :

« Je ne fus pas ben longtemps à réfléchir ;

ça me fendait le cœur de me séparer de ma Zizine ; mais c'était pour son bien , pour son bonheur ; je consentis...

« — Eh quoi ! Jérôme , vous avez pu consentir à vous priver de votre fille... de votre unique enfant... de celle qui devait embellir vos vieux jours ?

« — C'était pour qu'elle fût plus heureuse , monsieur ; il me sembla que je ne devais pas , que je ne pouvais pas m'y opposer...

« — Ah ! vous avez accompli là un bien grand sacrifice !... — Ah ! dame , oui ! c'en était un sacrifice !... Cependant , ces dames qui virent mon chagrin , me dirent : « Vous pourrez voir votre fille quand vous le voudrez , toutes les fois que vous le désirerez. » « Et cela me calma un peu. Quant à Zinzinette , on lui dit seulement : Ton papa veut que tu couches ici , que tu demeures au premier , au lieu de remonter au sixième ; mais il viendra te voir toutes les fois qu'il en aura le temps. » La chère enfant ne voulait pas d'abord , elle jetait de côté les jouets , et s'écriait : « J'aime mieux coucher près de mon père ! je ne veux pas le quitter !... S'il mettait encore le feu à son lit , il n'aurait personne près de lui pour l'éteindre !... » Pauvre mignonnette ! il me fallut avoir l'air de me fâcher pour la faire consentir à ne plus demeurer

rer dans un grenier ! et encore se fit-elle promettre de pouvoir monter m'y voir souvent !... Voilà donc qui fut fait. Zizine resta chez madame Dolbert. Pendant les premiers jours, j'allai la voir souvent ; ensuite un peu moins, car je craignais toujours de déranger, et je ne suis pas à mon aise devant ces belles dames ; mais je pris courage, parce que je vis que la petite était ben soignée ! Les choses en étaient là, quand, il y a six semaines, ces dames changèrent de logement ; elles quittèrent la rue Saint-Honoré, pour aller demeurer sur le boulevard de la Madeleine... Ah, dame ! je pouvais pas déménager aussi, moi !... et puis, mes pratiques ne sont pas dans ce quartier-là !... Il me fallut donc voir s'éloigner ma petite !... et maintenant je n'ose pas aller la voir souvent ; non qu'elle me témoigne moins d'amitiés... Ah ben ! au contraire, la chère enfant me saute au cou dès qu'elle m'aperçoit !... mais le travail me tient toute la journée, et le soir il faut manger et dormir, pour pouvoir recommencer le lendemain. Voilà, mon cher monsieur, ce qui m'est arrivé... C'est un grand bonheur pour ma petite, qui va être élevée comme une belle dame ; mais c'est une grande privation pour moi de ne plus pouvoir l'embrasser chaque soir et chaque matin ! »

Jérôme a terminé son récit, et il passe encore son mouchoir sur ses yeux ; M. Guerreville semble tout aussi affecté en lui disant :

« Je désire, Jérôme, que vous n'ayez pas à vous repentir de ce que vous avez fait... mais se séparer de son enfant!... Enfin... vous pouvez toujours la voir, au moins... pauvre petite!... Je conçois qu'on ait pris pour elle cet attachement... elle est vraiment intéressante... et sa protectrice se nomme, dites-vous madame Dolbert? — Oui, monsieur. — Et demeure boulevard de la Madeleine? — Au coin de la rue Duphot. — Je tâcherai de m'informer... de savoir si, en effet, votre fille est bien. Quant à vous, Jérôme, tenez, voilà mon adresse, venez me voir... venez quelquefois me donner de vos nouvelles, me parler de votre petite; je suis père aussi, moi, et je n'aime pas ma fille moins tendrement que vous n'aimez la vôtre... c'est pour cela que j'aurai du plaisir à vous entendre. — Ah! monsieur, c'est trop de bontés... je vous en remercie ben; et certainement je profiterai de votre permission... j'aurai cet honneur-là... — Oui, venez me voir, Jérôme, nous causerons de votre enfant; adieu! »

M. Guerreville s'éloigne après avoir encore pressé la main de l'Auvergnat, et Jérôme se dit en reprenant ses seaux :

« Un si brave homme!... est-ce qu'il ne serait pas heureux!... à quoi penserait la Providence alors!... »

CHAPITRE X.

UN PROFESSEUR DE DÉCLAMATION.

Le docteur n'a pas oublié la proposition que lui a faite M. Guerreville de le mener chez un professeur de déclamation ; au jour indiqué par Jules , il va sur le midi prendre son ami , et tous deux se dirigent vers la rue du Petit-Hurleur.

« Je ne conseillerais pas au professeur d'établir un théâtre dans ce quartier , » disait Jenneval en traversant la rue Bourg-l'Abbé , « je ne crois pas que l'attrait du spectacle puisse faire braver la crotte que l'on y trouve toute l'année ; il faut déjà beaucoup de courage ou de vocation pour aller prendre des leçons dramatiques rue du Petit-Hurleur.

« — Et que direz-vous de ceux qui viennent entendre les élèves? — Je dirai : Ce qu'on ne fait qu'une fois par hasard a toujours quelque attrait, quand ce ne serait que celui de la curiosité! »

Arrivés rue du Petit-Hurleur, M. Guerreville s'arrête, avec son compagnon, au numéro que porte l'adresse : c'est une vieille et vilaine maison dont l'entrée est une allée fort sombre, dans laquelle on fait toutes sortes de choses qui engagent les personnes qui entrent à presser le pas. Au fond, sur la droite, en tâtonnant, on trouve un escalier; et petit à petit, quand les yeux se sont faits à cette obscurité, on commence à apercevoir les marches, moitié en bois, moitié en plâtre, et une rampe sur laquelle on ne se sent pas le courage de mettre la main.

« Cette maison est horriblement sale, » dit M. Guerreville en regardant son compagnon.

« — C'est le vieux Paris, » répond le docteur en souriant; « il y a des gens qui trouveraient cette maison admirable, parce qu'elle est moyen âge... et ils appellent *Vandales* ceux qui jettent à bas ces cloaques infects, et qui bâtissent à la place des maisons claires, propres, aérées, et dans lesquelles on peut

pénétrer sans crainte de se rompre le cou ; heureusement qu'en dépit de ces amateurs de l'antique , chaque jour Paris s'embellit , et , qu'après une visite forcée dans la rue de la Calandre ou des Hurleurs grand et petit , on peut aller respirer à son aise rue de la Paix ou de Rivoli. Mais il me semble que nous ferions aussi bien de ne pas nous arrêter dans cette allée.

« — C'est que je ne vois pas de portier ? — Un portier ! est-ce que l'on connaissait cela quand on a bâti cette maison ! Alors les bourgeois descendaient eux-mêmes ouvrir et fermer leur porte... Montons... nous finirons par trouver , mais ne nous arrêtons pas au premier , c'est inutile ; le professeur Tristepatte doit être logé plus haut. »

Ces messieurs arrivent au second où il y a quatre portes sur une espèce de petit palier qui précède un corridor.

« Si nous frappions à une de ces portes ? » dit M. Guerreville. « — Comme vous voudrez ; mais je suppose que le professeur demeure plus haut. »

M. Guerreville frappe à une porte , point de réponse ; à une seconde , point de réponse ; aux deux autres , même silence.

« Qu'est-ce que cela signifie , docteur ? cette maison est-elle donc inhabitée ? »

« — Je la crois très-habitée , au contraire ; mais probablement par des ouvriers qui maintenant sont tous à leur ouvrage. Montons encore. »

Au troisième , une des portes est ouverte et laisse apercevoir une petite chambre dans laquelle , pour tout meuble , il y a un balai qui n'a presque plus vestige de crins ! M. Guerreville entre dans cette chambre en frappant contre la porte ; on ne répond pas , mais bientôt des cris d'enfants partent d'une pièce qui est au fond. Le docteur , qui a suivi M. Guerreville , se décide à ouvrir une porte , et alors un tableau digne du pinceau de *Biard* vint s'offrir à leur vue.

Dans une chambre mal meublée , sans rideaux , et presque dépourvue de papier sur les murailles , il y a d'un côté une méchante couchette , de l'autre une espèce de berceau , au milieu de la chambre , une table ronde , sur laquelle sont quelques tasses , du pain et une assiette avec un gros morceau de fromage ; sur la couchette est un enfant de trois à quatre ans , sale , mal peigné ; mais fort et vigoureux. Dans le berceau est un autre enfant plus jeune , mais qui annonce aussi la force et la santé ; enfin , dans une cheminée est allumé un fourneau sur lequel est placé un poêlon rempli de lait.

Au moment où le docteur ouvre la porte les deux enfans poussaient des cris affreux : celui placé sur la couchette avait les yeux presque hors de la tête tant il mettait d'action dans sa douleur. Le plus petit, tout en brailant et faisant la grimace, élevait ses bras vers la cheminée, et se penchait tellement hors de son berceau qu'il semblait prêt à se laisser tomber dans la chambre.

« Ah, mon Dieu ! qu'est-il arrivé à ces enfans ? » dit M. Guerreville en entrant après le docteur, « ils sont donc malades... et leurs parents les laissent ainsi seuls... Voyez donc, docteur, ce qu'il y a à faire pour les soulager ? »

Mais déjà le docteur riait aux éclats en montrant à M. Guerreville, d'un côté un chat qui s'enfuyait avec le morceau de fromage, et de l'autre le lait que le feu avait fait monter et qui se répandait de tous côtés par-dessus le poêlon. C'était là, en effet, ce qui faisait pousser de si grands cris aux deux enfans; chacun d'eux voyait s'enfuir son déjeuner et se désespérait de ne pouvoir le sauver.

Jenneval retire le poêlon de dessus le fourneau, reprend au chat le morceau de fromage, le replace sur l'assiette, et aussitôt les cris cessent, et les deux marmots se contentent de crier

dans divers tons : « J'ai faim, je veux manger... j'ai faim !... »

En ce moment une femme en fichu sur la tête entre dans la première pièce, d'où, apercevant chez elle deux étrangers, dont l'un tient un poêlon à la main, elle se met à crier presque aussi fort que ses enfants.

« Au voleur !... au secours !... il y a des voleurs chez moi !... »

Et les enfants, entendant crier leur mère, recommencent à beugler aussi, sans savoir pourquoi, mais sans déceffer.

Ce tintamarre inattendu étourdit tellement Jenneval que le poêlon lui échappe des mains, il tombe sur le chat qui reçoit sur sa tête le lait bouillant qui restait dans l'écuëlle. Le chat échaudé jure, saute sur la table, casse les tasses, brise une bouteille; les enfants et leur mère crient encore plus fort, Jenneval rit aux éclats, et M. Guerreville seul reste calme et froid au milieu de ce désordre.

Deux vieilles femmes sortent de deux portes du carré; l'une en camisole, en jupon de tricot collant sur ses hanches, un vieux foulard roulé autour de la tête, et tenant un roman à la main; l'autre, en robe noire, sur laquelle il semble que l'on doit avoir essuyé des plumes, a un chapeau d'étoffe qui n'a plus de couleur et

dont la passe peut servir en même temps de garde-vue, d'auvent et de parapluie.

Pendant que ces dames viennent s'informer de ce qui est arrivé, M. Guerreville s'est approché de la femme en fichu, et il est parvenu enfin à lui faire comprendre qu'il est entré chez elle pour demander le logement de M. Tristepatte, et qu'au moment où elle a paru son ami cherchait à sauver le déjeuner de ses enfants.

Jenneval, qui s'est calmé, relève le poêlon et le présente à la mère éplorée en lui disant :

« J'avais bien sauvé une tasse de lait... mais vos cris sont cause que j'ai perdu le reste et que votre chat a été cruellement puni de sa gourmandise!... Cependant, comme je dois m'attribuer le dégât commis par ce pauvre animal, je vous prie de permettre que je le paye. »

Et le docteur mettait une pièce de cent sous sur la table, et comme tout ce que le chat avait brisé valait à peine trente sous, la mère des deux marmots se mit à faire force révérences et devint d'une excessive politesse; et les deux vieilles qui étaient en observation sur le carré se dirent : « Est-elle heureuse c'te madame Limousse!... V'là son chat qui lui rapporte de l'argent!.. Le mien ne m'a jamais rapporté que des malpropretés et des désagréments!... — Il y a des gens qui ont du bonheur en tout!...

Moi , j'ai trouvé dix superbes chiens dans ma vie ! et pour ceux-là il n'y avait ni affiche , ni récompense honnête , je les nourrissais pendant des semaines , on ne les réclamait pas !... J'attrapais des puces , et pas autre chose !... que c'est à dégoûter de la bienfaisance. »

Avant de s'éloigner , M. Guerreville s'adresse encore à la mère des deux enfants :

« Dites-moi , madame , vos enfants criaient bien fort et demandaient à manger quand nous sommes arrivés , est-ce qu'ils n'ont point encore déjeuné ? — Non , monsieur. — Quoi... si tard ! il est plus de midi et demi. — Ah , dame ! monsieur , que voulez-vous , je fais des ménages , il faut que je sorte de bonne heure... J'en ai trois dans ce moment-ci , je ne peux pas rentrer qu'ils ne soient faits... — Et si vous en aviez cinq... six ?... — Dame ! mes enfants déjeuneraient plus tard encore ! mais ça ne leur fait rien , ils y sont accoutumés. — Ne pourriez-vous mettre leur déjeuner près d'eux , sur leur lit , — Ah ben ? oui !... ils mangeraient trop vite !... ils s'étoufferaient ces chers amours !

« — Singulière manière d'aimer et d'élever ses enfants ! » dit Jenneval en sortant de la chambre. » Mais à propos , et M. Tristepatte ?

« C'est au-dessus , messieurs , c'est-à-dire encore un étage et demi... D'ailleurs vous

verrez écrits sur la porte son nom et son état. »

Ces messieurs remontent , en passant devant les deux vieilles voisines qui leur font de profondes révérences. A l'étage supérieur , ils aperçoivent , dans un couloir , un autre fragment d'escalier qui n'a que huit marches et conduit à une porte , sur laquelle on a écrit avec du blanc d'Espagne :

« *École de déclamation. Cours tous les jours. Tirez le cordon.* »

Il y avait en effet , au milieu de la porte , un trou d'où sortait un cordon , et après lequel on avait noué un morceau de cerceau pour que l'on eût plus de facilité à le tirer.

« On n'accusera pas le professeur Tristepatte de séduire ses élèves par le luxe des décors et des costumes ! » dit Jenneval en saisissant le cordon et le morceau de bois. « Tout ici annonce une grande simplicité... je suis curieux de voir le reste. »

Il tire le cordon , la porte s'ouvre , ils entrent dans un couloir , au bout duquel est une autre porte ; en approchant ils entendent parler à haute voix et avec chaleur , et ils jugent que le cours est commencé.

Le docteur tourne une clef qui est à cette porte , il ouvre et invite M. Guerreville à être son introducteur dans ce sanctuaire dramatique.

C'était une grande pièce recevant du jour par en haut, et qui aurait pu passer pour un atelier de peintre si on y avait aperçu des tableaux ; au fond et dans toute la largeur étaient dressés des tréteaux couverts de planches qui se trouvaient plus haut que le sol d'un pied et demi, c'était le théâtre ; de chaque côté de ces tréteaux un lambeau de tapisserie attaché au plafond par une ficelle et des clous, c'étaient les coulisses ; enfin, sur un vieux canapé en velours d'Utrecht, placé dans un côté de la salle et qui semblait avoir servi à faire de la salade, on voyait pêle-mêle un casque, un turban, une toge, une épée, un manteau en serge, une tunique, une ceinture : c'était le magasin de costumes.

Quand ces messieurs ont ouvert la porte, personne ne se trouvait sur le théâtre ; une jeune fille était assise dans un coin de la pièce et paraissait étudier un rôle dans une brochure. Un jeune homme, habillé assez mesquinement, mais doué d'une forêt de cheveux, qu'il avait relevés en l'air de manière à se faire une crinière de lion, arpentait dans la salle en gesticulant et déclamant avec tant de feu que des gouttes de sueur coulaient le long de ses joues. enfin, dans un fauteuil à roulettes placé en face des tréteaux, était assis le professeur Tris-

tepatte. C'était un homme approchant de la soixantaine, mais qui mettait tous ses soins à dissimuler les effets du temps, qu'il n'attribuait lui-même qu'aux fatigues de sa profession. Sa figure moutonne, mais assez agréable, ses yeux d'un bleu un peu trop clair, sa taille assez bien prise et sa jambe fort bien tournée, avaient dû lui valoir des succès dans l'emploi des amoureux; mais avec les années, il avait pris du ventre, ses yeux s'étaient bouffis, et son visage considérablement chiffonné. Pour se conserver toujours un physique de jeune premier, M. Tristepatte portait un corset qui lui comprimait le ventre; il avait une perruque blonde bien joliment bouclée; enfin, il portait un col de crinoline extrêmement serré, et derrière lequel, avant de fixer la boucle, il tâchait de faire passer tous les plis de son visage, en sorte que sa peau semblait attachée derrière sa tête avec des épingles.

Tel était le professeur qui était alors enveloppé dans une grande redingote blanchâtre, sous laquelle il portait presque toujours une culotte, afin de laisser voir sa jambe. En apercevant deux étrangers dont la tournure annonce des personnes comme il faut, M. Tristepatte a vivement quitté son fauteuil à roulettes pour aller les recevoir.

« Messieurs , donnez-vous la peine d'entrer , je vous en prie. — Est-ce à monsieur Tristepatte , professeur de déclamation , que nous avons l'honneur de parler? — A lui-même... désolé de vous recevoir dans ce négligé... mais je faisais répéter un élève... si vous vouliez passer dans ma chambre à coucher ?... »

Ces mots étaient accompagnés de force saluts, tels qu'on les fait quand on porte l'épée et l'habit à paillettes ; mais M. Tristepatte avait si souvent rempli l'emploi de marquis , qu'il en avait , peut-être à dessein , conservé toutes les manières ; et très-souvent , en parlant , il se jetait son mouchoir sous un bras , puis le faisait passer sous l'autre , comme si c'eût été un chapeau à ganse d'acier.

M. Guerreville arrête M. Tristepatte , au moment où le professeur allait ouvrir la porte d'une autre pièce.

« Monsieur , nous sommes très-bien ici... et, loin de vouloir vous déranger dans vos leçons , nous serons , si vous le permettez , charmés d'y assister...

« — Comment donc , messieurs , mais ce sera beaucoup d'honneur pour moi et pour mes élèves... Vous avez peut-être le projet de jouer une comédie , un proverbe en société... et vous désirez prendre , comme on dit,

l'habitude des planches?... Vous faites bien, vous avez parfaitement raison... cela est très-nécessaire, surtout pour les *entrées* et les *sorties*. En général les gens du monde qui veulent jouer la comédie manquent presque toujours leurs *entrées* et leurs *sorties*, et c'est là le grand écueil, messieurs!... Oh! ne vous y trompez pas!... c'est fort difficile... on entre bien encore, mais c'est pour sortir... sans montrer son derrière au public... Oh! il faut étudier!... il faut travailler cette partie-là pendant longtemps!... et je me flatte d'avoir donné là-dessus d'excellents principes... »

Tout en parlant, le professeur, fait voltiger plusieurs fois son mouchoir d'un bras sous l'autre, avec l'adresse d'un joueur de gobelets, et M. Guerreville, impatienté de son bavardage, semblait déjà disposé à montrer à M. Tristepatte, qu'il savait faire une sortie; enfin, le professeur a repris haleine pour saluer et semoucher; le docteur profite de ce moment pour lui dire :

« Nous n'avons pas l'intention de jouer la comédie; mais nous venons pour entendre un de vos élèves, auquel nous nous intéressons beaucoup.

« — Un de mes élèves... lequel? — Un jeune homme nommé Jules. — M. Jules... ah! charmant garçon, charmant élève, plein de dispo-

sitions pour les *Gavaudan* et les *Fleury*... un peu d'embarras dans l'organe, dans la manière de respirer, mais cela se fera... je le formerai... j'en ai formé bien d'autres : *Talma* m'écoutait, messieurs, *Talma* prenait de mes avis, il suivait mes conseils... donnez-vous donc la peine de vous asseoir, messieurs; et il ne s'en trouvait pas plus mal... c'est moi qui lui donnai l'inflexion de son *qu'en dis-tu?* de *Manlius*; *Talma* le disait fort bien; car il lui eût été, je crois, difficile de mal dire; mais l'inflexion venait du nez, et l'effet était manqué; moi, je lui dis : Mon ami... car *Talma* exigeait que je l'appelasse son ami; je lui dis : Mon ami, veux-tu faire un effet monstrueux avec ce *qu'en dis-tu?* eh bien! prends-moi ton *qu'en* dans la gorge... et jette le *dis-tu* avec ton palais. Le lendemain il le fit, et la salle croula sous les applaudissements. Placez-vous là... en face de mon théâtre... vous serez fort bien pour juger les effets... Mes élèves ne vont pas tarder à se réunir... nous avons aujourd'hui grande classe... c'est-à-dire qu'on jouera des fragments chacun dans son emploi : c'est une fort bonne manière de former les talents. M. Jules ne peut tarder à venir... En attendant, si vous voulez bien me permettre de finir la grande scène d'*Œdipe* avec monsieur...

« — Faites, monsieur, et de grâce ne vous

occupez pas de nous. — Trop heureux, messieurs, si j'avais toujours un public aussi capable d'apprécier les bonnes traditions!... Bonjour, Brûlard, bonjour, mon garçon. »

Ces mots s'adressaient à un jeune homme qui venait d'entrer dans la classe; son costume semblait annoncer un garçon épicier; il avait la casquette et le petit tablier vert retroussé sur le côté. Celui qui déclamait à l'arrivée de M. Guerreville et du docteur, avait toujours continué de parler tout seul et de gesticuler en arpentant la salle, probablement pour entretenir sa chaleur; et il avait grand soin de passer sa main dans ses cheveux pour les tenir en l'air; le garçon épicier a été lui dire bonjour, l'autre lui a serré la main sans lui répondre et en continuant de déclamer.

« Voyons, monsieur Alfred, nous allons finir votre scène d'*Œdipe*, » dit M. Tristepatte, en s'adressant à l'élève qui est toujours en mouvement. « Mademoiselle Joséphine, étudiez bien votre rôle de *Zaïre*, nous en jouerons tout un acte, tout à l'heure sur le théâtre. »

La jeune personne qui est assise, répond : « Oui, monsieur, » sans quitter des yeux sa brochure. Le professeur se tourne vers le nouveau venu :

« Brûlard, voulez-vous faire Icare dans

Œdipe? — Tout ce que vous voudrez, monsieur Tristepatte. — Nous allons prendre la scène troisième du cinquième acte; je vais dire Phorbas, et comme cela ça aura une certaine couleur... Vous savez le rôle d'Icare? — Oh! très-bien... mais je ne me le rappelle pas du tout; si vous aviez la pièce!... — Si j'ai la pièce!... il me demande si j'ai Voltaire!... moi! Tristepatte... si j'ai Voltaire!... il est vrai que je pourrais me passer de l'avoir, vu que je le sais par cœur... Tenez, Brûlard, voici le volume où est *Œdipe*... Bonjour, madame Grignoux... vous avez amené votre fille, c'est fort bien... nous allons travailler tout à l'heure. »

Madame Grignoux était une femme de quarante et quelques années, tournure d'ouvreuse de loges, chapeau qui pouvait lutter avec celui de la voisine de madame Limousse; un grand sac vert, un énorme cabas duquel s'échappait une demi-douzaine de flûtes d'un sou; de la prétention dans le parler et dans le sourire, et conduisant une petite fille de treize à quatorze ans, dont les souliers étaient attachés avec des lambeaux de rubans et le reste du costume à l'avenant.

« Cela promet d'être fort amusant, » dit le docteur en se penchant à l'oreille de M. Guerreville, qui ne peut s'empêcher de sourire en

voyant le professeur jeter sur son épaule un pan de sa grande redingote, comme s'il eût porté un manteau.

« Commençons-nous? » demande M. Alfred, en passant encore à travers ses cheveux des doigts qui lui servent de démêloir.

« Oui... m'y voici... Œdipe est avec Icare lorsque j'arrive... Je fais mon entrée... »

Pour que son entrée fasse plus d'effet, M. Tristepatte va ouvrir la porte qui donne sur le couloir, et se place au fond d'où il commence à marcher à pas mesurés, s'arrêtant à chaque jambe qu'il pose pour pousser un gémissement. Il arrive ainsi au bout de deux minutes, et s'arrête devant Alfred en regardant la terre, et mettant un poing sur sa hanche.

« Superbe entrée! » murmure madame Grignoux... « Ça me rappelle M. Frédéric dans le *Joueur*, à la troisième acte. Dieu! que cette pièce-là m'a agi sur les nerfs!

« — Chut! silence! madame Grignoux. A vous, Alfred. » Le jeune Alfred passe sa main dans ses cheveux, et s'écrie :

« Ah! Phorbas, approchez!

Le petit Brûlard récite tout d'une haleine :

« Ma surprise est extrême

« Plus je le vois et plus ah seigneur c'est lui-même

« C'est lui... »

« — Ce n'est pas cela, Brûlard, » dit le professeur en frappant du pied, « vous allez... vous allez... vous nous dites cela comme si vous criiez : Qui veut boire à la fraîche, qui veut boire ! Que diable, mon ami, on s'arrête, on prend ses temps : *Plus je te vois et plus...* Arrêtez-vous là, comme si vous aviez vu un serpent ; *Ah ! seigneur, c'est lui-même !...* Ouvrez les bras, ouvrez la bouche... beaucoup de surprise dans la bouche ; je vous réponds :

« Pardonnez-moi, si vos traits inconnus... »

BRULARD.

« Quoi ! du mont *Citron* ne vous souvient-il plus ?

« — Qu'est-ce que c'est que le mont *Citron* !... » dit le professeur en lâchant le pan de sa redingote ; « il y a le mont *Cithéron*. Faites donc attention à ce que vous lisez, mon ami.

« — Ah ! je me disais aussi à part moi-même, » s'écrie madame Grignoux, je ne crois pas qu'on *eusse* jamais employé de citron dans *O-Edipe* ! Tiens, Césarine, voilà encore une petite flûte au beurre... ça te fortifiera l'estomac pour ta diction. »

Le petit Brûlard, qui semble avoir quelque peine à lire couramment, reprend :

« Quoi, cet enfant qu'en mes mains vous remîtes...

« Cet enfant qu'au *trépan*...

« — Au trépas ! » s'écrie Tristepatte :

« Ah ! qu'est-ce que vous dites ?... »

« — Dame, c'est que j'ai mal lu, » répond Brûlard.

« — Taisez-vous donc, mon ami, c'est Phorbas qui parle.

« Ah qu'est-ce que vous dites,
« Et de quel souvenir venez-vous m'accabler ? »

BRULARD, *lisant*.

« Hum... où en suis-je?... hum...

« ... Seigneur, n'en doutez pas,
« Quoi... quoique ce Thébain dise, il vous met dans mes *bas*.

Tristepatte arrache le livre du garçon épicier en lui disant : « Mon ami, décidément vous n'êtes pas en état de lire à la première vue ; quand vous savez un rôle par cœur, vous allez très-bien ; mais il faut d'abord que vous l'ayez lu plusieurs fois... Vous nous dites : *dans mes bas pour dans mes bras*... Alfred, finissez votre grande scène tout seul... votre scène quatre : c'est un monologue. »

M. Alfred recommence à arpenter la salle, à s'ébouriffer les cheveux et souffle de toute la force de ses poumons le dernier monologue d'Œdipe, que madame Grignoux interrompt fréquemment par des : « bravo !... oh ! bien !... oh ! très-bien ! oh ! oh ! oh !... » M. Tristepatte

est souvent obligé de lui imposer silence. Le professeur est allé s'asseoir près du docteur pour entendre déclamer son élève, et de temps à autre un sourire de satisfaction ou un mouvement de tête témoigne qu'il est satisfait.

Le monologue fini, M. Tristepatte va frapper sur l'épaule d'Œdipe qui est trempé comme s'il sortait de l'eau :

« Très-bien, Alfred... très-bien, mon ami... il y a de l'avenir là-dedans... il y a du *Damas* dans cette diction-là... cependant vous avez encore beaucoup à acquérir. Tenez, mon ami, je vais vous le dire, moi, le monologue... et vous en détailler toutes les intentions, retenez-les bien. »

M. Tristepatte va prendre un bout de faveur rouge qu'il noue autour de sa perruque blonde pour être coiffé en Grec ; puis drapant de nouveau sa vieille redingote autour de son corps, il se pose, et commence :

« Le voilà donc rempli, cet oracle exécrationnel
« Dont ma crainte a pressé l'effet inévitable...

« Bien doux tout cela... je me ménage pour
les effets...

« Et je me vois enfin, par un mélange affreux,
« Inceste, parricide, et pourtant vertueux...

« Ici, je m'échauffe un peu...

« Misérable vertu !

« Un grand coup de talon en arrière.

« Nom stérile et funeste ;

« Toi , par qui j'ai réglé des jours que je déteste...

« Un sourire très-amer...

« A mon noir ascendant tu n'as pu résister ;

« J'ouvre les bras.

« Je tombais dans le piège en voulant l'éviter.

« J'ai l'air de voir un trou à mes pieds...

« Un Dieu plus fort que toi m'entraînait vers le crime ,

« Je grince des dents...

« Sous mes pas furtifs il creusait... »

Le professeur est interrompu par l'arrivée de deux jeunes filles, en petits bonnets, en tabliers de soie, qui entrent d'un air très-dégagé dans la classe, en s'écriant :

« Est-ce ici qu'on montre à jouer la comédie?... nous voulons prendre des leçons ; nous jouons après-demain chez M. *Génart*, rue de Lancry, avec des artistes pour de vrai, et nous voudrions bien ne pas être mauvaises. D'abord, moi, j'ai beaucoup de mémoire, je retiens tout ce que je veux... — Moi, on trouve que je chante très-joliment le couplet... je sais tous les morceaux de mamzelle *Jenny Colon*. Combien que vous

prenez par leçon, monsieur? faut pas nous demander trop cher; nous sommes des frangères... nous ne roulons pas sur l'or!... mais ça viendra peut-être...

« — Nous nous arrangerons très-bien, mesdemoiselles... je vous traiterai en artistes... asseyez-vous donc.

« — Est-ce que nous pouvons rester à voir jouer vos élèves? — Certainement, j'ai grande classe aujourd'hui... cela ne pourra que vous faire du bien... Alfred, je vous finirai *Œdipe* une autre fois... j'ai tant d'occupation... tant d'élèves ce matin...

« — Monsieur, » reprend une des grisettes en allant s'asseoir, « c'est que nous voulons jouer dans *l'Agnès de Belleville*; saurez-vous nous montrer cette pièce-là? — Eh! mesdemoiselles, est-ce que je ne montre pas tout ce qu'on veut!... Ah! voici monsieur Jules... arrivez donc, mon cher ami... on n'attendait plus que vous pour commencer. »

Jules arrive tout en nage, tenant sous son bras une boîte d'eau de Cologne, qu'il va déposer dans un coin; il aperçoit M. Guerreville, et s'empresse d'aller le saluer ainsi que le docteur. « Vous voyez, jeune homme, que je suis de parole, » dit M. Guerreville, en tendant la main au fils de la parfumeuse.

« — Ah ! monsieur, je vous en fais mille remerciements... je suis bien désolé que vous ayez attendu... mais mon père m'avait donné plusieurs commissions à faire , et je n'ai pu m'en débarrasser plus vite. Ah ! quand donc serai-je sorti des gants et de la pommade ! Enfin, vous allez me voir jouer, messieurs, et je vous prierai de me dire, sans compliments, ce que vous pensez de mes dispositions. — Nous n'avons aucune raison pour vous tromper ; ainsi, vous pouvez compter sur notre franchise. »

Jules va se disposer à jouer ainsi que M. Alfred, le garçon épicier, mademoiselle Joséphine et la jeune Césarine Grignoux. Pendant que ses élèves se préparent à monter sur les tréteaux, le professeur s'est éclipsé ; il est sorti avec sa coiffure grecque, mais il ne tarde pas à reparaitre suivi des deux vieilles femmes du troisième et d'un monsieur fort âgé, fort gros et pouvant à peine marcher, même en s'appuyant sur une canne ; ce monsieur, qui est en pantoufles et a la tête couverte d'un bonnet de soie noire, tient aussi à sa main gauche un de ces cornets en fer-blanc dont se servent les personnes atteintes de surdité.

M. Tristepatte se donne beaucoup de peine pour placer son public ; il fait asseoir le gros monsieur dans son grand fauteuil à roulettes,

et, en passant près de M. Guerreville, lui dit à l'oreille :

« Je vous demande pardon, si j'ai amené quelques voisins... qui montent sans toilette... mais les artistes tiennent peu à tout cela, et je tiens beaucoup à avoir mon vieux voisin ; il est très-connaisseur pour la partie du chant ; il a été violon pendant quarante ans dans différents orchestres de Paris : c'est un excellent musicien, malheureusement il est devenu un peu sourd, et c'est pour cela qu'il a été obligé de prendre sa retraite.

«—Mais, » dit Jenneval, « s'il est sourd comment peut-il juger les dispositions lyriques de vos élèves ?

« — Oh ! avec son cornet, il entend encore... mais vous comprenez que dans un orchestre il ne pouvait pas tenir son cornet en jouant du violon... — C'est très-juste. — Mesdames, placez-vous donc. »

Cette invitation s'adressait aux deux vieilles voisines, dont l'une avait conservé, avec sa robe noire, son immense chapeau ; tandis que l'autre avait jeté un vieux châle à damier par-dessus sa camisole et son jupon collant, et aussi une espèce de petite fanchon par-dessus son foulard. Ces deux dames se tenaient respectueusement debout derrière les chaises, et

les deux grisettes avaient déjà plusieurs fois étouffé des éclats de rire en les regardant ; enfin, sur l'invitation de M. Tristepatte, les deux vieilles femmes vont se placer sur le canapé ; à côté de madame Grignoux, qui est en train de manger une quatrième flûte qu'elle vient de tirer de son cabas.

« Nous allons vous dire deux actes de *Zaïre*, » dit le professeur, en arrangeant son mouchoir en ceinture autour de sa redingote, et plaçant sur sa tête un casque qui ressemble parfaitement à un moule à biscuits de Savoie. Déjà Jules s'est mis un turban et enveloppé le corps dans un grand morceau de serge verte. Le jeune Alfred s'est coiffé d'un casque de chevalier. Quant aux deux jeunes filles, elles ont simplement ôté leur peigne, et laissent flotter leurs cheveux sur leurs épaules, le garçon épiciier s'est passé, par-dessus sa veste, une tunique et un ceinturon auquel traîne un petit sabre d'enfant.

Le professeur va regarder chacun de ses élèves et s'écrie :

« Pas mal, mes enfants !... Alfred, le casque est trop sur votre front, laissez voir vos sourcils... plus en arrière, c'est cela... Jules, le turban bien enfoncé ; drapez le manteau sur le bras gauche, beaucoup de plis à gauche...

Brûlard, mon ami, tâchez de ne pas avoir toujours votre sabre dans les jambes, cela vous gênerait pour vos sorties. Vous, mesdemoiselles, vous faites *Zaïre* et *Fatime*; mademoiselle Joséphine, songez que *Zaïre* est chrétienne dans le cœur et musulmane dans le fond de l'âme; pénétrez-vous bien de cela : c'est un des plus beaux rôles de l'emploi... Vous adorez Orosmane comme homme, et vous le haïssez comme soudan; faites bien sentir toutes ces nuances... Vous, petite Césarine, de la dignité dans *Fatime*.

« — Si vous avez encore besoin d'une confidente, vous savez que je suis là, monsieur Tristepatte, » dit madame Grignoux.

« — Merci, madame Grignoux, pas pour cette pièce... Mais je m'aperçois que nous n'avons pas de souffleur, si vous étiez assez bonne pour vous charger de cet emploi...

« — Bien volontiers, monsieur Tristepatte, d'autant plus que je souffle avec une grande *fessilité*... ça ne me gêne pas du tout! vous allez voir comme je vais vous souffler ça. Où qu'est donc la brochure?... ah! bon, c'est un volume... Je vais m'asseoir contre le théâtre... je ne suis même pas fâchée d'être le souffleur, parce que Césarine ne porte pas de caleçons et vous entendez bien que dans cet emploi-là on domine

terriblement sous les jupons des actrices... soit dit sans méchanceté!...

« — Allons, allons, au théâtre, mes enfants; moi je fais Lusignan... Nous allons commencer par le second acte. »

A l'aide d'un petit banc le professeur et ses élèves montent sur les tréteaux, puis ils se cachent derrière les deux lambeaux de tapisserie qui forment la coulisse. De là, M. Tristepatte frappe trois coups qui occasionnent une telle nuée de poussière que madame Grignoux, assise de manière que sa tête est à la hauteur des planches, a une quinte de toux, et s'écrie :

« Merci! v'là de l'assaisonnement pour mes flûtes! on ne le balaie pas tous les jours, à ce qu'il paraît, votre théâtre. »

Mais l'entrée de Nérestan et de Châtillon force le souffleur à cesser ses réflexions. Le jeune clerc fait Nérestan, et Brûlard Châtillon. Cette première scène marche sans encombre; les deux élèves, sachant leur rôle par cœur, n'avaient aucun besoin du souffleur qui leur criait de temps en temps :

« Pas si vite, donc!... peste! comme vous y allez... je ne puis pas vous suivre, moi. »

Zaïre paraît avec ses cheveux flottants. La jeune personne qui représentait ce personnage avait une voix de tête qui perçait les

oreilles , au point que le vieux monsieur sourd, qui jusqu'alors n'avait paru prendre aucun intérêt à la pièce, fait un signe de satisfaction en murmurant : « A la bonne heure , celle-ci a de l'organe. »

Zaïre était en train de dire sa scène lorsque madame Grignoux se lève à demi , avance sa tête sur les tréteaux , et s'écrie :

« Eh ben ! pourquoi donc que tu n'entres pas aussi , toi , Césarine , et que tu restes comme ça derrière la toile ?... est-ce que tu n'es pas la confidente Fatime ?

« — Elle n'est pas de cette scène-là , » crie le professeur ; « silence , donc ! souffleur. »

« — Ah ben , par exemple... c'te bonne farce ! est-ce que je vas payer des cachets à quinze sous pour que ma fille reste dans les coulisses pendant que les autres jouent !... Puisqu'elle fait la confidente , est-ce qu'elle ne doit pas toujours suivre sa maîtresse ? — On vous dit qu'elle n'est pas de cette scène-là. — Et moi je vous dis que l'auteur s'est trompé , apparemment... Viens donc , Fatime ; c'te petite , ça l'habitué toujours au public. »

Pour satisfaire madame Grignoux , le professeur pousse Fatime sur le théâtre. La confidente arrive en grignotant une flûte. Bientôt M. Tristepatte paraît en Lusignan. A son entrée

les deux vieilles femmes du troisième se mettent à applaudir de toutes leurs forces ; tandis qu'une des grisettes dit à son amie :

« Oh ! ma chère , est-il vilain ! il ressemble à une chaise percée!... »

M. Tristepatte dit sa scène avec tant d'intention qu'il la fait durer une demi-heure. Il s'arrête , il prend des temps , il se pose , se dessine , tout en s'interrompant pour dire de temps à autre à ses élèves :

« Face au public , Zaïre... prenez donc garde , vous tournez le derrière au parterre... Attention , donc , mesdemoiselles ! toujours ce polisson de derrière que nous faisons voir... »

« De vos bras , mes enfants , je ne puis m'arracher.

« Je vous revois enfin , chère et triste famille ;

« Mon fils... digne héritier... »

Alfred , mon ami , votre casque vous retombe sur le nez , on ne vous voit plus la figure ; comment voulez-vous que le public juge de vos jeux de physionomie ?

« — Ce n'est pas ma faute , il est trop grand. — Alors , on met un mouchoir dedans ! »

« Vous , hélas ! vous , ma fille ,
« Dissipez mes soupçons , ôtez-moi cette *erreur*.

« — *Cette horreur !* » crie madame Grignoux.
— Comment , souffleur ! — Je vous dis que c'est

une *horreur*. — Bah!... vraiment?... — Regardez plutôt. »

M. Tristepatte consulte le livre et le rend en disant : « C'est bien extraordinaire, j'ai toujours dit *erreur*, et on ne m'a jamais repris. Certainement, je n'ai pas la prétention de corriger Voltaire ; mais je crois qu'ici le mot *erreur* ne ferait pas mal... je m'en rapporte à ces messieurs. »

Ces messieurs ne répondent rien ; alors les deux vieilles du troisième jugent convenable d'applaudir. M. Tristepatte salue et continue la scène. L'acte se termine sans autre accident que la chute de Châtillon qui emmêle son petit sabre dans ses jambes, et roule dans les pieds de Nérestan, au moment de leur sortie.

Le second acte commence ; mais Lusignan, qui a fini son rôle, vient se mêler au public pour voir jouer ses élèves.

Jules paraît. C'est lui qui fait Orosmane. Le jeune homme fait voltiger autour de lui la serge verte qui lui sert de manteau ; il déclame avec chaleur, mais d'une manière aussi fautive que monotone, ce qui n'empêche pas son professeur de s'écrier :

« Fort bien ! Jules, très-bien !... vous irez, mon ami, vous irez très-loin :

« — Je ne sais pas où ce jeune homme ira. »

dit tout bas le docteur à M. Guerreville, « mais je ne lui conseillerais pas de suivre cette carrière, dans laquelle il se tuerait. »

En effet, quand le second acte de *Zaïre s'achève*, Jules a fait de tels efforts pour produire de l'effet qu'il ne peut plus parler, il s'est enroué et il est rendu. M. Tristepatte l'enveloppe dans une couverture de laine, et le fait asseoir sur le canapé en le comblant d'éloges, et lui prédisant les plus glorieux succès. Puis, le professeur se tourne vers la société et lui dit :

« Messieurs et dames, nous ne vous jouerons point *l'École des vieillards*, mon élève Jules se trouvant trop fatigué pour continuer, vu la chaleur admirable qu'il a déployée dans *Orosmane* ; mais nous allons vous donner quelques scènes d'une comédie de ma composition... en vers... C'est du joli, du mignon... la pièce se nomme *le Marquis séducteur* ; elle a été jouée avec beaucoup de succès dans mille théâtres de société... Joséphine, vous ferez la comtesse... relevez vos cheveux, ma chère amie... vous faites une grande coquette... Alfred fera *La-fleur*, grande livrée... ôtez votre casque... et *Brûlard* le marquis, il le sait très-bien... *Césarine* fera *Lisette*.

« — Ah ! je disais aussi, » murmure madame Grignoux, « faut que ma fille fasse quel-

que chose... je l'amène pour qu'elle travaille, d'abord.

« — Dites donc, monsieur, » crie une des grisettes; « est-ce qu'on n'enseigne pas le vaudeville chez vous? nous voulons chanter, mon amie et moi.

« — Tout à l'heure, mesdemoiselles, nous passerons à l'opéra, je vous ferai chanter, je serai même bien aise de connaître vos moyens.

« — Il veut connaître nos moyens, » dit une des grisettes à son amie... « de quoi se mêle-t-il? est-ce que ça le regarde? pourvu que nous lui payions nos cachets.. — Tu ne comprends pas: ça veut dire nos voix... — Dis donc, Phrasie, est-ce que ça t'amuse, leur tragédie?... ils ne jouent pas si bien que chez M. Fresnoy, à Lazary. — Chut! tais-toi donc, ils vont nous jouer du mignon!

« — Allons! commencez, mes enfants! » crie le professeur, « je sais ma pièce par cœur, et je vous la soufflerai, s'il en est besoin... C'est Lafleur et Lisette qui ouvrent la scène... Ma petite Césarine, tâchez donc de finir votre crou-ton, et de ne pas toujours manger en jouant. Je frappe. »

M. Tristepatte est monté sur ses tréteaux, d'où il s'obstine à envoyer trois nuages de

poussière à son public ; puis il saute assez lestement en bas, et va se placer dans un coin près du théâtre.

Le jeune Alfred, qui a un chapeau susceptible de prendre toutes les formes que l'on veut, en fait une espèce de claque, le met sous son bras comme son professeur, et entre en scène en sautillant. La pièce commence.

ALFRED.

- « Ma foi, vive l'amour ! et vive ma Lisette !...
- « C'est une espiègle enfant, jolie et point coquette !...
- « Mon maître à sa maîtresse en ces lieux fait la cour,
- « A la servante, moi, je la fais à mon tour...

« — Détaillez bien, mon ami, » dit M. Tristepatte, « tout cela est gracieux à faire sentir...

« Mon maître à sa maîtresse en ces lieux...

« Faites une pirouette sur les lieux... pour désigner que vous y êtes.

« Fait sa cour.

« Une légère claque sur votre cuisse gauche... Tenez... regardez-moi... »

Et M. Tristepatte, en voulant se donner une claque sur la cuisse, attrape l'immense chapeau d'une des vieilles voisines qui était derrière lui, et l'envoie à l'autre bout de sa classe ; alors on voit une tête moitié grise et moitié blonde, sur laquelle est posé un vieux bas qui sert de bonnet de coton. Le professeur se confond en ex-

cuses, et court après le chapeau, qu'il s'empresse de rendre à sa propriétaire, laquelle fait des yeux furibonds aux deux grisettes, que cet accident vient encore de mettre en gaité.

« Chut! silence! poursuivons, » dit le professeur. « A vous, Lisette. »

MADemoiselle CÉSARINE.

« Ah! voici monsieur La... fleur; il voudrait encore
« Me dire que je suis... charmante et qu'il m'adore!
« Mais je le crois un fri... pon qui fort souvent ment
« Et moi je crains les li... bertins horriblement.

« — Ce n'est pas cela! ce n'est pas cela!... »
s'écrie le professeur, en frappant du pied avec impatience. Eh, mon Dieu! mademoiselle, où avez-vous appris à couper les mots de cette façon... *et moi, je crains les li... bertins horriblement!* voilà qui serait joli!... *je crains les li...* c'est détestable, cela!... ce ne sont pas les li que vous craignez!...

« — Dame! monsieur, des vers de douze, je croyais que le repos était toujours à la moitié.

« — Vous croyiez mal, mademoiselle, le repos, la césure!... c'était bon pour les vieux auteurs; mais les jeunes ne s'astreignent plus à tout cela... demandez plutôt à ces messieurs... On se repose maintenant où l'on veut... ou bien où l'on peut... J'ai fait une pièce nouvelle, je

dois jouir des mêmes libertés que mes collègues. Poursuivez, Lisette... »

Mademoiselle Grignoux récite son rôle tout d'une haleine et sans se reposer un moment. M. Tristepatte témoigne qu'il est plus satisfait ; les deux dames du troisième se remettent à applaudir. Le petit Brûlard entre en scène ; pour faire le marquis il s'est attaché un fleuret au côté en guise d'épée, et s'est fait des manchettes et un jabot en papier.

BRULARD.

« Ah ! te voici, Lafleur, — ah ! vous voilà, Lisette !
« — Ah ! c'est vous, mes enfants... depuis longtemps je guette
« L'instant de déclarer à la belle comtesse
« Toute la flamme qui me tourmente sans cesse ;
« Lisette, prends cet argent et de plus, ma chère,
« Cette bague d'un grand... prix, mais sers-moi j'espère...

« — Très-bien ! très-bien ! Brûlard, » dit M. Tristepatte. Puis, se tournant vers le docteur, il ajoute :

« Comment trouvez-vous mon style ? il est coulant, n'est-ce pas ? — Fort coulant... mais pardonnez-moi cette remarque, il me semble que voilà bien des rimes féminines qui se suivent... — Oh !... ça ne fait pas de mal... au contraire, c'est plus doux... Si vous vouliez vous donner la peine d'écouter les vers du Grand-Opéra, ou de l'Opéra-Comique, vous

verriez qu'on ne se gêne aucunement pour tout cela. — Passe pour ce qui se chante, mais dans une comédie. — On y viendra également... et j'aime autant prendre le devant ;

« J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris !

« A vous, Lisette... »

MADemoiselle CÉSARINE, *tout en mangeant une flûte.*

« Votre or, vos bagues, vos... présents ne sauraient faire
« Que je vous serve en rien.

« — Il n'y a pas d'intention là-dedans, mademoiselle, » crie le professeur ; vous ne comprenez donc pas ce que vous dites ; c'est une suivante honnête qui ne veut pas se laisser séduire... vous dites tout cela comme si vous récitiez votre grammaire... fi donc !... il faut de la chaleur, de l'indignation !... en vous-même, vous devez lui dire : votre or !... je m'en moque ; vos bagues, je m'en fiche !... vos présents je m'en f... ! Ah ! pardon, messieurs et dames, si je m'oublie un peu... mais je ne puis pas démontrer froidement. Allons, Brûlard, réchauffez-moi cette scène. »

BRULARD.

« Quoi qu'on dise, je cède à l'ardeur qui me presse,
« Je n'écoute plus rien, j'entre *dans* la comtesse...

Ici, un sourd murmure se fait entendre dans

le public, et les deux frangères rient à se tenir les côtes. Le garçon épicier semble tout surpris de l'effet qu'il produit; il va poursuivre; son professeur l'arrête.

« Vous vous êtes trompé, Brûlard. — Vous croyez? où donc cela?— Vous avez dit : *J'entre dans la comtesse*, et c'est *j'entre chez la comtesse*. — *J'entre chez* ou *j'entre dans*, est-ce que ce n'est pas à peu près la même chose?... — Non, mon ami; le vers y est bien, j'en conviens, mais le sens serait douteux. Allons, Brûlard, continuez, et faites attention. »

Le petit Brûlard achève son rôle, secondé par mademoiselle Joséphine et au bruit des applaudissements des deux dames du troisième. Déjà, plus d'une fois, M. Guerreville avait témoigné le désir de partir; mais le docteur voulait tout voir et il l'avait retenu. Enfin, la comédie du professeur étant terminée, on passe à l'audition du chant; et les deux demoiselles qui veulent débiter dans le vaudeville commencent à faire des roulades pour se mettre en train.

« Joséphine, » dit M. Tristepatte, je vous sais des dispositions pour le grand opéra. Chantez-nous votre morceau des *Bayadères... sans détourner les yeux!*... vous savez... — Oui, monsieur... — Oh! c'est beau cela!... c'est de

la belle musique... il manque deux cordes à ma guitare, sans quoi je vous aurais accompagnée ; mais je battrai la mesure... Montez sur le théâtre et chantez avec les gestes ; moi, je fredonnerai les ritournelles. »

Mademoiselle Joséphine regrimpe sur les planches et se met à chanter son morceau des *Bayadères*, en y joignant tous les gestes de la situation. Le morceau est applaudi par le professeur et ses élèves ; mademoiselle Joséphine redescend dans la classe d'un air rayonnant.

« Comment trouvez-vous cette voix-là ? monsieur Berruchon, » demande le professeur, en s'adressant au gros monsieur sourd ; et celui-ci répond qu'il n'a rien entendu.

« Ah ! c'est juste ! je n'y pensais plus, » dit M. Tristepatte ; « Joséphine, ma chère amie, voulez-vous avoir la complaisance de recommencer votre air, et de le chanter cette fois dans le cornet de M. Berruchon, afin qu'il juge de votre talent. »

Joséphine, en élève obéissante, s'approche du fauteuil de M. Berruchon. Le ci-devant violon, adapte son cornet à son oreille, et la jeune fille recommence à chanter son morceau, en plaçant sa bouche contre l'entonnoir du cornet ; et lorsque le vieux musicien n'entend pas assez, il se penche en rapprochant

son cornet du visage de la chanteuse, qui se trouve avoir la figure presque entièrement dans le cornet, ce qui doit la gêner un peu pour ses roulades.

Cependant le morceau finit et M. Berruchon se rejette sur le dos de son fauteuil, en disant : « Fort belle voix... un contralto bien prononcé.

« — Ah ! vous trouvez qu'elle a un contralto, dit le professeur, en parlant dans le cornet ; « il me semblait qu'elle avait une voix très-haute... une voix de soprane... — Pas du tout, mon ami ; c'est un contralto, une voix de basse !... Qu'en pensent ces messieurs ?...

« — Moi, » dit le docteur, « je trouve aussi que mademoiselle a la voix très-haute ; mais en passant par un cornet, je ne serais pas du tout surpris qu'elle se changeât en contralto.

« — Allons mesdemoiselles, à votre tour, » dit M. Tristepatte, en s'adressant aux deux frangères ; « vous savez quelques morceaux par cœur, sans doute ?

« — Ah ! je crois bien, que nous en savons !... Tout le répertoire de mamzelle *Jenny Colon*... les airs de M. *Achard*... Ah ! que j'aime sa voix, à M. *Achard*... Dis donc, Phrasie, chante l'air du *commis et la grisette*. — Tu me souffleras, si je me trompe. »

La jeune fille s'apprête à chanter , lorsque le professeur de déclamation la prend par la main et la conduit près de M. Berruchon , qui tient son cornet adapté à son oreille , en lui disant :

« Ayez la complaisance de vous pencher un peu vers le cornet de monsieur , afin qu'il puisse vous entendre.

« — Ah ben ! par exemple ! » dit la grisette en se reculant , « est-ce que vous vous moquez de moi !... le plus souvent que je vais me tenir penchée là dedans... ça serait commode !... est-ce que vous croyez que je suis venue ici pour apprendre à chanter dans des cornets ?...

« — Mais , mademoiselle , mon élève vient bien d'y chanter le morceau des *Bayadères*, sans détourner les yeux...

« — Je ne sais pas ce qu'elle a détourné , mais je sais que je ne chante pas dans un cornet , moi !...

« — Ah , mon Dieu ! viens , Phrasie , allons-nous-en... elle me fait l'effet d'une terrible galette , la classe de monsieur....

« — Galette , ma classe !... » s'écrie le professeur , en jetant son mouchoir par-dessous sa jambe ; « mesdemoiselles , ménagez vos expressions , je vous en prie !...

« — Oui ! viens... oh ! nous jouerons toujours aussi bien que tout ce monde-là !... d'ailleurs , il ne manque pas de professeurs !... Mais , venez donc rue du Petit-Hurleur , au quatrième , pour apprendre à chanter dans un cornet !... — Mesdemoiselles , respectez ma classe ; mon talent est connu , et je... — Oh ! je crois bien , que vous devez être connu , depuis le temps que vous êtes au monde !... Viens , Phrasie , allons-nous-en , nous ne voulons pas jouer *Zaïre* , nous autres , on est trop laid en turc ; salut , messieurs , mesdames. »

Les deux demoiselles s'en vont en riant aux éclats , tandis que M. Tristepatte , rouge de colère , se laisse aller sur le bord de son théâtre , et que les élèves semblent pétrifiés de ce qu'on vient de dire à leur professeur.

« Il n'y a plus de mœurs !... il n'y a plus de respect !... il n'y a plus de *decorum*... » murmurent les deux vieilles voisines ; tandis que M. Berruchon , qui ne comprend rien à tout ce qui se passe , tient toujours son cornet en criant : « Qui est-ce qui va chanter ?

« — Les petites insolentes ! » dit madame Grignoux , « elles auraient mérité une correction !... Moi , je leur aurais bien volontiers donné le fouet.

« — Et moi aussi , » dit le garçon épicier.

« D'autant plus qu'elles n'ont fait que rire pendant que je jouais Châtillon.

«—Je gagerais,» dit M. tristepatte , que c'est un des mes collègues qui, jaloux du succès de ma classe, m'a envoyé exprès du monde pour cabaler.

Pendant cette conversation, M. Guerreville et le docteur se sont levés; Jules s'est débarrassé de sa couverture de laine, il a remis son habit et pris son chapeau, et il fait ses adieux à son professeur, qui lui serre la main, en lui disant encore : « Mon cher ami, je suis enchanté de vous, vous irez loin, je vous le garantis; avec mes leçons, vous brillerez sur nos premiers théâtres. »

Puis M. Tristepatte s'avance vers M. Guerreville et lui dit : « Serai-je assez heureux pour croire que monsieur et son ami ont pris quelque plaisir à mon cours ?

« Beaucoup, monsieur, beaucoup de plaisir! » répond le docteur, « et je vous certifie que je me souviendrai de cette matinée. — Quand ces messieurs voudront me faire l'honneur de revenir, je m'estimerai très-favorisé par la présence d'amateurs aussi distingués... »

Ces mots sont accompagnés de force saluts de marquis avec la passe du mouchoir, et jusque sur l'escalier M. Tristepatte se confond en courbettes.

Enfin , M. Guerreville et son ami sont parvenus à sortir de la maison du professeur de déclamation. Le jeune Jules est descendu avec eux dans la rue ; il continue de marcher à quelques pas de l'ami de sa mère : on voit qu'il brûle d'envie de demander à M. Guerreville ce que celui-ci pense de ses dispositions pour le théâtre, mais il ne sait comment entamer l'entretien , quoique les compliments de son professeur lui aient donné beaucoup de confiance dans son talent.

M. Jenneval voit l'embarras du jeune homme, et, tout en marchant , il dit à demi-voix à M. Guerreville.

« Eh bien... vous ne dites rien à l'élève de M. Tristepatte ? — Eh ! que voulez-vous que je lui dise ? — Mais ce jeune homme voudrait bien savoir ce que vous pensez de son talent. — De son talent !... Pauvre garçon !... Ah ! sa mère avait bien raison !... »

On est arrivé sur les boulevards ; alors M. Guerreville ralentit le pas. Jules marchait toujours à peu de distance de lui, mais sa figure s'était rembrunie parce qu'on ne lui disait rien ; enfin, M. Guerreville se tourne de son côté et lui adresse la parole :

« Monsieur Jules , avez-vous toujours envie d'être acteur ? — Sans doute , monsieur. — Eh

bien... vous avez tort, grand tort... — Comment ! monsieur, vous ne me trouvez donc pas de dispositions ? — Aucune. — Cependant mon professeur... — Votre professeur est un sot, que je crois incapable de vous enseigner ce qu'il n'a jamais su. »

Le pauvre Jules est pétrifié, il s'attendait à des compliments, et on lui dit sans ménagement qu'il n'a montré aucune disposition pour le théâtre. Le rouge lui monte au visage, mais il se tait, baisse les yeux et continue de marcher.

Le docteur s'approche de celui dont on vient de détruire toutes les illusions et lui dit, en passant doucement son bras sous le sien :

« Tenez, monsieur Jules, vous êtes bien jeune encore : voulez-vous que je vous donne un conseil ? — Je vous écoute, monsieur. — Je ne veux pas me permettre de juger votre vocation dramatique, je pourrais n'être pas compétent pour prononcer dans cette partie ; mais je suis médecin, et c'est comme tel que je vais vous parler : vous êtes né avec une poitrine délicate... croyez-moi, ne vous mettez pas au théâtre, votre santé en souffrirait beaucoup, et peut-être ne pourrait-elle résister au travail qu'il vous faudrait faire pour devenir un grand artiste... réfléchissez bien. A votre âge la vie s'offre si longue, si belle... au lieu de l'abréger par des

fatigues sans cesse renaissantes, ne vaut-il pas mieux l'égayer dans les plaisirs ?

« — Ah ! monsieur, ma vie sera bien triste si je suis parfumeur. — Est-ce que vous ne pouvez être que parfumeur ou acteur?... N'est-il pas, même dans les arts, mille autres carrières à suivre?... M. Guerreville s'intéresse à vous... il vous guidera ; il faut suivre ses conseils... — M. Guerreville, vous croyez qu'il s'intéresse à moi ? Ah ! je serais bien heureux si cela était... Ma mère m'a tant recommandé de faire mes efforts pour mériter son amitié... Mais c'est que M. Guerreville a quelquefois l'air si... sévère... que cela m'intimide. — Monsieur Jules, quand vous connaîtrez mieux le monde vous verrez qu'il vaut mieux y rencontrer des visages sévères qui vous disent la vérité, que des visages rians qui vous mentent. — Oh ! sans doute, monsieur, mais..., malgré cela, je n'ose croire... Tenez... vous voyez bien que maintenant M. Guerreville ne me dit plus rien. Je vais vous quitter, car je crains de l'importuner. — Ah ! il est souvent distrait... rêveur... Il a des chagrins qu'il faut respecter. — Des chagrins !... Ah ! vous croyez qu'il a des chagrins?... — J'en suis trop certain. — Oh ! alors je lui dois beaucoup de reconnaissance de ce qu'il a bien voulu passer cette journée chez mon maître de déclama-

tion... — Oui, c'est un grand effort qu'il a fait là... et cela prouve qu'il vous porte de l'intérêt; pour lui en tenir compte vous devriez bien renoncer au théâtre. — Renoncer au théâtre... Ah! monsieur... quel sacrifice! Enfin, je verrai... je réfléchirai... Adieu, monsieur. »

Jules salue le docteur, puis il dit plusieurs fois adieu à M. Guerreville; et, n'en recevant pas de réponse, il le salue profondément et s'éloigne.

« Pauvre garçon! » se dit Jenneval, je lui ai assuré que M. Guerreville s'intéressait à lui; mais je crois que je me suis beaucoup avancé. »

Et, s'approchant de M. Geurreville, le docteur lui dit : « Eh bien! il nous a quittés... il est parti tout désolé de ce que vous avez dit.

« — Qui cela? » demande M. Guerreville d'un air surpris et sortant de ses réflexions.

« Eh, parbleu! monsieur Jules... ce jeune homme que sa mère vous a recommandé!

« — Ah!... pardon... pardon, docteur... Ah! oui, Jules... je l'avais oublié!... »

« — J'en étais sûr! » se dit Jenneval; » il y a dans le fond de son cœur un sentiment qui ne laisse pas de place à d'autres. »

CHAPITRE XI.

LES DAMES DOLBERT.

Dans un fort beau salon dont les fenêtres donnaient sur le boulevard de la Madeleine, une vieille dame mise avec beaucoup d'élégance était assise sur un divan, le dos et les bras entourés de coussins et les pieds placés sur un joli tabouret recouvert en tapisserie. Un livre était à côté de la vieille dame qui interrompait souvent sa lecture pour regarder dans une petite pièce à côté, dont la porte était toute grande ouverte.

Cette petite pièce, tendue en cachemire blanc, était remplie de tous ces jolis bijoux et objets de fantaisie inventés pour charmer les loisirs

d'une femme. Des tables en laque étaient couvertes de boîtes, de nécessaires, de tablettes, de souvenirs, de tout ce qu'il faut pour peindre, dessiner. A côté d'une écritoire en nacre de perle, on voyait un charmant magot en porcelaine ; auprès d'une boîte à ouvrage, un *poussa* ou un jeu nouveau. Cette chambre, qui semblait être une succursale du Petit-Dunkerque, était le boudoir de Stéphanie, petite-fille de madame Dolbert.

Stéphanie venait d'avoir seize ans ; c'était une charmante fille, blonde, rosée, svelte et remplie de grâce ; avec son beau profil grec et ses grosses nattes à la Clotilde, Stéphanie rappelait ces jolies châtelaines que dans les tableaux du moyen âge nous voyons occupées à tresser une écharpe pour leur chevalier ; mais ce qui surtout plaisait dans la jeune fille, c'était une franchise, une gaité tout enfantine qui annonçait que la coquetterie et la prétention n'avaient point encore passé par là.

Stéphanie, vêtue d'une jolie robe de mousseline blanche, était alors à genoux dans son boudoir, occupée à habiller une poupée, que tenait aussi une petite fille de six à sept ans, cette petite fille, mise aussi élégamment que Stéphanie, était la même qui, naguère couverte d'une robe de grosse laine et n'ayant qu'un mé-

chant tablier bien usé, habitait un grenier où l'on n'avait pas toujours le nécessaire ; c'était la petite Zizine que Stéphanie Dolbert avait prise en affection, et qui maintenant demeurait avec elle ; mais malgré la différence de son costume, de sa position, c'était toujours cette petite figure pâle, mignonne, expressive, qui annonçait une intelligence au-dessus de son âge.

Stéphanie qui, par son caractère, était peut-être plus enfant encore que sa petite amie, prenait beaucoup de plaisir à parer la poupée, et parfois, sans craindre de gâter sa jolie toilette, s'asseyait au milieu de sa chambre, ou se traînait sur ses genoux en poursuivant Zizine qui courait et se cachait sous quelque meuble ; puis, quand on s'attrapait, c'étaient des éclats de rire si francs, si heureux, que c'eût été dommage de voir la jolie Stéphanie devenir plus raisonnable.

Depuis que Zizine habitait chez madame Dolbert, ses journées s'écoulaient dans ces innocents plaisirs, que venait parfois interrompre une leçon de musique, d'écriture ou de dessin. Stéphanie, qui possédait plusieurs talents, avait voulu se charger de les enseigner à sa petite protégée, et l'élève, qui montrait les plus heureuses dispositions, était quelquefois plus raisonnable que sa maîtresse, qui bien souvent

quittait son écolière pour aller faire tourner un magot, ou jouer avec un volant. L'enfant montrait un vif désir d'apprendre; il semblait qu'elle voulût ainsi prouver qu'elle méritait ce que l'on faisait pour elle, et c'était Stéphanie qui était obligée de lui dire : « Ne travaille pas tant, ma petite, tu te fatigueras. »

Mais Zizine répondait : « Oh ! ça ne me fatigue pas d'apprendre !... et je voudrais savoir tout plein de choses comme vous !... Mon papa Jérôme sera si content, si surpris quand il m'entendra toucher du piano !... »

Stéphanie n'allait point au spectacle, à la promenade, sans emmener sa petite amie; elle s'ennuyait dans un bal, dans une soirée, parce que Zizine n'était pas là. Madame Dolbert qui chérissait sa petite-fille et l'avait toujours beaucoup gâtée, ne la contrariait jamais dans ce qu'elle désirait. Stéphanie avait voulu que sa protégée fût mise comme elle, que son lit fût placé à côté du sien, que rien ne lui manquât; la bonne grand' mère avait consenti à tout, et Zizine était traitée comme si elle eût été de la famille.

Mais cette nouvelle fortune, ce changement de situation ne faisaient point oublier à l'enfant le grenier qu'elle avait habité, et Jérôme le porteur d'eau; elle en parlait souvent; elle s'in-

quiétait lorsqu'il était longtemps sans venir la voir, et il fallait quelquefois que Stéphanie employât toute son éloquence, et redoublât ses caresses pour empêcher Zizine de pleurer en pensant à son pauvre père.

En ce moment, pour distraire Zizine qui avait fait un gros soupir en disant que son père n'était pas venu la voir depuis bien longtemps, Stéphanie venait de prendre la poupée que l'on habillait dans le boudoir. La tristesse de l'enfant s'était vite dissipée ; elle était dans cet âge heureux où le rire est toujours près des larmes, et Stéphanie, enchantée de lui avoir rendu sa gaiété, se livrait à toutes les folies qui lui passaient par la tête.

« Comment ! ma fille, te voilà encore à genoux sur le parquet ! » dit madame Dolbert en tournant les yeux vers la petite pièce.

« — Oui, bonne maman, je suis à genoux... ça m'est plus commode pour habiller notre poupée.

« — Mais, Stéphanie, tu n'es plus d'âge à jouer encore avec une poupée... — Pourquoi donc cela, bonne maman ? J'y jouerai tant que cela m'amusera... et ça m'amusera toujours. — Songe donc, Stéphanie, que dans trois mois tu auras dix-sept ans. — Ça m'est égal... Est-ce qu'en devenant grande, il faut renoncer à faire

ce qui plaît?... oh! alors, bonne maman, j'aimerais mieux rester petite toute ma vie, comme Zizine, ma petite Zizine, qui m'a promis de ne pas grandir pour jouer toujours avec moi. »

Et Stéphanie, passant ses bras autour du cou de l'enfant, l'attire contre elle et l'embrasse tendrement.

« Zizine est plus raisonnable que toi, » dit madame Dolbert, « et quand elle aura ton âge, je suis bien sûre qu'elle ne jouera plus avec une poupée.

« — Zizine est beaucoup trop raisonnable, je le sais bien, c'est pour cela que je la fais jouer, que je veux la faire rire... car je crains qu'elle ne s'ennuie avec nous, et qu'elle ne veuille nous quitter... et alors, moi, j'en mourrais de chagrin! entends-tu, Zizine?

« — Oh! non!... je ne veux pas te quitter, je t'aime bien! » dit la petite, en se jetant à son tour dans les bras de sa jeune bienfaitrice; « mais je trouve qu'il y a bien longtemps que nous n'avons vu mon papa... S'il était malade... il faudrait me laisser aller le soigner.

« — Oui, sans doute; mais, sois tranquille, il n'est pas malade, je m'en suis informée il y a quelques jours. — Bien vrai? — Oh! je ne mens jamais... demande à bonne maman. —

Pourquoi ne vient-il pas , alors ? — C'est qu'il n'a pas le temps... C'est son vilain état de porteur d'eau qui l'en empêche... Tu ne sais pas , Zizine , la dernière fois que ton père est venu ici , je lui ai proposé de quitter sa profession... Bonne maman lui aurait donné de l'argent , de quoi vivre , enfin... il aurait fait ce qu'il aurait voulu... et il aurait eu bien du temps pour venir te voir ; eh bien ! Jérôme m'a refusée , en me disant : Mademoiselle , vous êtes trop bonne ; faites du bien à ma Zinzinette , j'y consens , mais moi , j'ai la force de travailler , et je serais un fainéant si j'acceptais vos offres. C'est bien vilain de m'avoir refusée , n'est-ce pas ?... »

La petite baisse les yeux , semble embarrassée et se tait , car , dans le fond de son cœur , il lui semble que son père a répondu comme il le devait. Mais la bonne maman s'écrie :

« Jérôme est un brave homme , et son refus me prouve qu'il mérite qu'on s'intéresse à lui.

« — Oui , un brave homme !... C'est très-bien , » dit Stéphanie en faisant la moue ; « mais s'il avait accepté cependant , Zizine serait plus contente maintenant.

« — Stéphanie , tu voudrais que tout le monde fît tes volontés. Tu ne réfléchis pas ,

ma chère : Jérôme a dans le fond de l'âme une noble fierté dont il ne faut pas le blâmer. »

Stéphanie ne répond rien, mais elle se lève, prend Zizine par la main, et, l'entraînant avec elle dans le salon, lui fait danser le galop jusqu'à ce que toutes deux, épuisées de fatigue, tombent sur le divan, près de la grand'maman.

Les connaissances de madame Dolbert s'étonnaient quelquefois en voyant sa petite-fille jouer encore comme un enfant; mais lorsqu'on lui en faisait la remarque, la bonne maman souriait et répondait :

« Je ne vois aucun mal à ce qu'elle soit enfant le plus longtemps possible!... Il viendra bien assez vite le moment où ces innocents plaisirs n'auront plus de charmes pour elle. Ma petite-fille n'a plus que moi pour appui : irai-je, pour employer mon autorité, la gronder quand elle rit et semble heureuse, lui ordonner de se tenir bien droite devant le monde, de prendre un air réfléchi, une tenue sérieuse pour que l'on ait une haute opinion de sa raison... Oh! non, vraiment, je ne veux pas la contraindre. Stéphanie est jolie, elle a de la fortune... Il viendra trop tôt quelqu'un qui voudra lui prendre une partie de son bonheur. »

Ce que la bonne maman avait prévu ne tarda pas à se réaliser. Une ancienne amie de madame Dolbert donnait un grand bal, Stéphanie et son aïeule reçurent de pressantes invitations. Madame Dolbert, qui ne cherchait qu'à procurer de l'agrément à sa petite-fille, et qui jouissait en entendant les éloges que l'on faisait de sa beauté, avait promis de se rendre à ce bal.

Mais Stéphanie avait dit aussitôt : « Je ne veux pas aller à ce bal, à moins qu'on ne me laisse emmener Zizine avec moi.

« — Ma chère enfant, » dit madame Dolbert, « ce que tu demandes ne se peut pas ; nous ne pouvons mener cette petite avec nous dans le grand monde ; qu'elle soit ici toujours près de toi, je le veux bien ; mais chez des étrangers, nous ne devons pas nous permettre de présenter la fille de Jérôme, le porteur d'eau.

« — Et pourquoi donc cela, bonne maman ? Tu sais bien que Zizine est sage et raisonnable partout.

« — N'importe, cela ne serait pas convenable ; et si je te refuse, tu dois bien penser qu'il faut que cela soit impossible.

« — Eh bien ! alors, moi, je refuse d'aller à ce bal où je ne puis pas conduire ma petite amie. »

Madame Dolbert n'avait pas insisté ; mais ce refus la contrariait beaucoup , parce que ce bal était donné par une de ses anciennes connaissances , et qu'elle savait qu'on se faisait une fête d'avoir Stéphanie , qui , par sa grâce et sa figure , excitait partout l'admiration.

Mais la petite Zizine avait entendu cette discussion , assise dans un coin du salon , d'où elle n'avait pas soufflé mot , ne se permettant jamais de se mêler à ce que l'on disait : ce ne fut que lorsqu'elle vit Stéphanie seule , que la petite fille s'approcha d'elle et lui dit :

« Je t'en prie , ma bonne amie , va au bal avec ta grand'maman , sans quoi elle pensera que je suis cause que tu refuses de t'amuser... et puis elle ne m'aimera plus alors... et j'en serais bien fâchée. »

Stéphanie embrassa tendrement la petite fille , en disant : « Comme tu es bonne !... j'ai donc bien raison de t'aimer. » Ensuite elle courut dire à madame Dolbert qu'elle voulait bien aller au bal.

On s'occupa sur-le-champ des apprêts de la toilette de Stéphanie , car madame Dolbert voulait que sa petite-fille brillât par sa mise autant que par sa beauté. Rien ne fut négligé pour embellir encore celle que la nature s'était plu à parer par ses dons. Le jour du bal venu ,

Stéphanie, mise avec autant de goût que d'élégance, semblait une nymphe prête à s'élancer dans l'espace. Chacun l'admirait, et Zizine tournait sans cesse autour d'elle, en répétant : « Oh ! que tu es jolie. »

Stéphanie seule semblait insensible à l'effet que produisait sa parure, elle poussait de légers soupirs en se regardant dans les glaces, et murmurait : « C'est bien la peine de faire tant de toilette, je vais m'ennuyer, j'en suis sûre. »

Enfin, quand l'heure vint de partir pour le bal, Stéphanie fit encore la moue et embrassa Zizine, en lui disant :

« Adieu ; demain, nous nous amuserons bien... nous habillerons notre poupée absolument comme je suis à présent. »

Un murmure d'admiration accueillit l'entrée des dames Dolbert. La bonne maman fut aussi heureuse que si tous les compliments se fussent adressés à elle ; en vieillissant on jouit du triomphe de ses enfants, à moins qu'on n'ait la sottise prétention de vouloir paraître jeune encore, de dissimuler son âge et de se flatter de faire des conquêtes ; alors on se fait moquer de soi, et on va bouder dans les coins.

Parmi les nombreux admirateurs de Stéphanie, un monsieur d'une trentaine d'années,

mais que l'on pouvait encore appeler un jeune homme , parce qu'il paraissait en avoir à peine vingt-cinq , semblait surtout vivement frappé des charmes de mademoiselle Dolbert.

Ce monsieur était aussi fort bien ; grand , svelte , élégant , sa figure noble et distinguée était souvent sérieuse , ce qui , joint à la pâleur habituelle de son visage , donnait à sa physionomie quelque chose de mélancolique qui intéressait déjà ; mais lorsqu'il souriait , ses yeux avaient une expression difficile à rendre , expression que les femmes devaient mieux comprendre que les hommes , et qui pourtant ne pouvait jamais les blesser.

Émile Delaberge , c'était le nom de ce monsieur , ne tarda pas à inviter Stéphanie pour danser. Alors il n'échangea , avec elle , que quelques mots insignifiants , ayant l'air de se contenter d'admirer sa danseuse.

La seconde fois le jeune homme essaya de faire causer Stéphanie ; celle-ci lui répondit avec cette candeur , cette aimable franchise qui se peignait sur ses traits ; Émile vit sur-le-champ qu'il n'avait point affaire à une coquette , et que tous ces riens qui se débitent au bal feraient fort peu d'effet sur sa charmante danseuse.

Stéphanie dansait pour la troisième fois avec

M. Delaberge, lorsque madame Dolbert, qui était alors assise près de la maîtresse de la maison, lui demanda quel était ce monsieur qui faisait danser sa petite-fille.

« C'est M. Émile Delaberge, » répondit la dame, « c'est un jeune homme de fort bonne famille... Eh ! mais, ma chère amie, vous devez avoir connu sa tante, madame de Marvelle... qui est morte il y a cinq ans. — Oui, j'ai connu madame de Marvelle... Ah ! ce jeune homme est son neveu ? — Oui, il avait déjà vingt-cinq mille francs de rente que lui avait laissés son père ; sa tante, qui n'était pas mariée, lui en a laissé deux fois autant ; le voilà fort riche ! et garçon encore, quoiqu'il ait près de trente ans ; il ne les paraît pas... il est fort bien. C'est un charmant cavalier... et qui est désiré partout... Riche, de bonne famille et encore garçon... oh ! quand il voudra se marier, il n'aura qu'à choisir... Il a longtemps voyagé, ce n'est que depuis la mort de sa tante qu'il semble fixé à Paris. »

Pendant que cette conversation avait lieu, Émile Delaberge échangeait quelques mots avec un jeune homme qui venait de s'approcher de la danse pour voir de plus près Stéphanie.

« Vous êtes heureux, mon cher Émile, » dit le nouveau venu, « vous dansez avec la plus

jolie personne du bal... et il me semble que ce n'est pas la première fois de la soirée.

« — En effet... j'ai déjà eu ce plaisir... cette demoiselle est fort bien... Qui est-elle... le savez-vous ?

« — Sans doute. C'est la petite-fille de madame Dolbert, cette vieille dame qui est assise là-bas... et qui vous regarde en ce moment ; le père de la belle Stéphanie était dans la magistrature. C'était un homme fort recommandable et d'un grand mérite ; mais il est mort jeune , ainsi que sa femme , laissant la petite Stéphanie aux soins de sa grand'mère qui , du reste , en est folle et fait , dit-on , toutes ses volontés... La jeune personne aura au moins vingt mille francs de rente : c'est un joli parti , mais ce n'est pas assez pour vous , Delaberge , qui êtes un Nabab !... un Crésus !... et qui pouvez épouser presque une province ; ainsi laissez-nous courtoiser mademoiselle Dolbert , et ne venez pas vous jeter au travers de nos espérances !... vous êtes un rival trop redoutable !... Dès que vous paraissez on ne nous regarde plus , nous autres qui n'avons souvent de la fortune qu'en espérance. On ne voit plus que vous , et les mamans finiront par vous proposer la main de leur fille , tant elles ont envie de votre alliance... Mariez-vous donc une bonne fois , Delaberge , afin que

tous les vœux ne soient plus tournés vers vous.»
Émile sourit en répondant : « Rien ne presse...
je me trouve très-bien de ma position !... »

« — Oh ! ma foi, mon cher, vous avez bien raison !... et, rivalité à part, j'avoue qu'à votre place je ne me marierais jamais !... à moins de devenir passionnément amoureux... Mais un homme auquel les triomphes sont si faciles devient rarement amoureux. »

La conversation ne va pas plus loin, la contredanse finit et le cavalier de Stéphanie la quitte après l'avoir ramenée près de son aïeule. Cependant Émile ne perd pas de vue sa jolie danseuse, en ayant soin pourtant de cacher l'attention qu'il met à l'observer. Il avait trop d'esprit et de tact pour se donner en spectacle, et imiter ces jeunes gens qui croient que pour faire la conquête d'une femme il est nécessaire d'afficher devant tout le monde qu'on en est amoureux ; et que le moyen de lui plaire consiste à se planter devant elle de manière à ce qu'elle ne puisse lever les yeux sans rencontrer des regards obstinément attachés sur les siens.

Vers le milieu de la soirée Stéphanie avait dansé avec plusieurs jeunes gens qui tous avaient cru lui plaire en l'accablant de compliments ; c'était à qui de ces messieurs renchérirait sur les galanteries de son devancier ;

chacun se flattait de paraître plus aimable et de se faire remarquer de sa danseuse en exaltant ses grâces, ses attraits et sa tournure ; mais bien loin de là , les jeunes gens n'avaient réussi qu'à ennuyer Stéphanie qui, étourdie de leurs propos, venait de refuser une contredanse pour rester près de madame Dolbert.

« Serais-tu déjà fatiguée?... veux-tu que nous quittions le bal ? » dit la bonne mère à sa petite-fille.

« — Non, bonne maman, ce n'est pas cela... mais , tenez... tous ces messieurs, avec qui je danse , ne font que me répéter la même chose... et cela m'ennuie.

« — Que te disent-ils donc ? — Que je suis charmante !... que je suis la plus jolie du bal... que je danse comme un ange... que je suis pleine de grâce !...

« — Eh , mon Dieu ! c'est cela qui te fait refuser de danser ? dit madame Dolbert en souriant.

« — Oui, bonne maman... car ils me répètent tous la même chose. D'ailleurs, ce n'est pas vrai ; certainement , je ne suis pas la plus jolie du bal ; et voilà beaucoup de demoiselles qui dansent mieux que moi... n'est-ce pas , bonne maman ?

« — C'est possible ; mais il me semble qu'il

n'y a pas de quoi se fâcher parce qu'on nous dit que nous sommes jolies... En société, ma fille, les hommes croient devoir faire des compliments aux dames... c'est l'usage. — A la bonne heure ; mais qu'ils ne les fassent pas tous de même, au moins. — Aimerais-tu mieux que l'on te dît que tu es laide?... — Mais, je crois que cela me semblerait plus drôle... ça me ferait rire. — Et tous ces messieurs ont donc trouvé que tu dansais bien?... — Mon Dieu, oui... Ah ! il n'y en a qu'un seul, oui, un seul, qui ne m'ait pas fait de compliments... aussi, je l'ai remarqué celui-là... je le préfère à tous les autres. — Quel est-il donc ? — Bonne maman, c'est un monsieur avec lequel j'ai dansé plusieurs fois... il a causé avec moi ; mais ce n'était pas pour me dire comme les autres : *Mademoiselle, vous dansez supérieurement !* ou : *mademoiselle, vous êtes remplie de grâce !* Il m'a parlé de la soirée, des plaisirs de l'hiver ; m'a demandé si j'étais musicienne... enfin, différentes choses... ça changeait, au moins. — Montre-moi donc ce monsieur-là... — Attendez, bonne maman... il se promenait par ici tout à l'heure... Ah ! tenez, je l'aperçois... c'est ce monsieur... c'est... »

Ici, Stéphanie s'arrête ; puis, balbutie en baissant la voix : « C'est ce monsieur qui vient à nous. »

Dans ce moment, la maîtresse de la maison, tenant Émile Delaberge par la main, s'avanceit vers madame Dolbert pour le lui présenter.

« Ma chère amie, voulez-vous me permettre de vous présenter monsieur Émile Delaberge, neveu de cette aimable madame Marvelle, que nous aimions tant, vous et moi. »

Madame Dolbert accueille fort bien le neveu de son ancienne amie. Les manières distinguées d'Émile prévenaient en sa faveur; et lorsqu'il voulait être aimable, il était difficile de ne point être séduit par le charme de sa conversation. Le jeune homme témoigne respectueusement à madame Dolbert combien il serait flatté de pouvoir cultiver la connaissance d'une ancienne amie de sa tante; et la grand'maman de Stéphanie, qui trouve cette demande toute naturelle, répond à M. Émile Delaberge, qu'elle le recevra toujours avec plaisir.

Émile remercie beaucoup madame Dolbert de la faveur qu'elle veut bien lui accorder, et, en ce moment, ses regards se sont fixés sur Stéphanie, qui rougit et baisse les yeux sans savoir pourquoi.

Émile a pris congé de ces dames. On danse encore, mais, au bout d'un moment, Stéphanie témoigne à madame Dolbert, le désir de se retirer. Celle-ci, après tous les petits soins d'u-

sage pour que sa petite-fille ne puisse prendre du froid , monte avec elle dans sa voiture , qui les ramène à leur demeure.

Le lendemain, la petite Zizine épiait le réveil de sa jeune protectrice ; l'enfant, pendant que l'on était sorti, avait habillé sa poupée, exactement comme Stéphanie était parée pour aller au bal ; elle pensait causer une agréable surprise à sa bonne amie , et , assise tout près du lit , tenant la belle poupée sur ses genoux , elle attendait en silence que Stéphanie ouvrît les yeux.

Cet instant arrive enfin ; la jeune fille a balbutié quelques mots ; Zizine court à elle et l'embrasse ; ensuite, elle lui montre la poupée, en lui disant : « Tiens, voilà comme tu étais « belle hier. »

Stéphanie sourit , mais elle n'éclate pas de rire , ainsi qu'elle le faisait ordinairement en jouant avec sa petite amie ; on dirait même qu'elle regarde la poupée avec indifférence.

Stéphanie en se levant, raconte à Zizine tout ce qu'elle a fait la veille au bal ; et , pendant tout le courant de la journée, elle ne parle que de cela. Mais quand Zizine lui propose de jouer à la poupée , Stéphanie refuse et témoigne que cela ne l'amuserait pas ; la petite Zizine , tout étonnée, lui dit : « Cela t'amusait tant hier !...

« — Oui... hier... » balbutie Stéphanie d'un air rêveur.

Pour l'enfant, hier n'était que la distance d'un jour ; pour la jeune fille, ce n'était déjà plus que le souvenir vague d'une autre vie.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

CHAP. I. — L'ours de Château-Thierry.	5
II. — Une partie d'échecs.	37
III. — Bal à la sous-préfecture.	53
IV. — Des écriteaux.	69
V. — La petite fille.	99
VI. — La journée aux rencontres.	117
VII. — Jules et Agathe.	137
VIII. — Un ami et un importun.	163
IX. — Des nouvelles de Zizine.	187
X. — Un professeur de déclamation.	215
XI. — Les dames Dolbert.	261

500.645

65



